

DELANNAY Didier

TOME 2

LES GRANDS PEINTRES BELGES

DE

EUGENE DE BIE à HENRI EVENEPOEL

Eugène De Bie

Eugène De Bie (né le 10 mars 1914 à Watermael-Boitsfort - mort le 20 août 1983 à Quimper) est un peintre belge.

Biographie. Eugène De Bie naît en 1914 à Watermael-Boitsfort. Il renonce à l'École des mines pour entrer à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles où il fait des études brillantes. Son professeur sera l'impétueux Van Haelen ; ses maîtres belges s'appelleront Anto Carte, James Ensor, Constant Permeke et Léon Devos avec lequel il sera à plusieurs reprises invité à exposer par le groupe Nervia. Il devient très vite l'ami du sculpteur forestois Victor Rousseau, alors directeur de l'Académie des beaux-arts de Bruxelles. Il achèvera ensuite sa formation, pendant deux ans, à Paris, à l'École du Louvre où il s'exercera à la copie des maîtres anciens.

En 1947, il se fixera pour un temps en Bretagne, au port du Guilvinec où la lumière le fascinera. Sa palette va s'éclaircir. En 1960, revenu en Belgique il partagera désormais son temps entre ses ateliers belge et breton. Son œuvre en évolution constante, témoigne de sa crainte de la répétition et s'explique en partie par la volonté sans cesse réaffirmée d'éviter l'emprisonnement confortable d'un style. Dans une perpétuelle recherche, il va atteindre le rêve au travers du fantastique.

Artiste éclectique, Eugène De Bie a peint aussi bien des paysages que des portraits ou des scènes de groupe. Il a aussi illustré des livres. Comme *Les Contes et Souvenirs de Cornouaille* de Marcel Divanach

Il est l'auteur de nombreuses œuvres d'art d'inspiration religieuse comme une « Croix monumentale » en l'église Ste-Marie-Mère-de Dieu à Forest-Bruxelles (Belgique) et un Chemin de Croix en l'église St-Martin à Jemappe/Mons (Belgique) (14 tableaux)

S'interrogeant malgré tout sur les filiations artistiques d'Eugène De Bie et cherchant au-delà des arts plastiques, le poète breton, Alexis Gloaguen, a écrit très justement : « on pourrait rapprocher Eugène De Bie de Fellini, aussi bien dans les thèmes que dans les plans felliniens composés à la manière d'un tableau mouvant. De Maurice Bédart il retrouve la simplification et la pureté du geste. De fait, les hommes et les femmes d'Eugène De Bie semblent toujours saisis dans un mouvement mystérieux, une chorégraphie. Mais ce qui frappe surtout c'est la correspondance avec le théâtre de Michel de Ghelderode. Le peintre et l'écrivain ont en partage leur sensibilité flamande ainsi qu'une galerie de personnages très proches : montreurs de marionnettes, gens du voyage, poignants, farouches et malheureux. Ils ont en commun une verve baroque, une ironie, une révolte et un sens critique très voisins. Plus Eugène De Bie avancera dans son œuvre, plus le dialogue avec le grand styliste qu'est Ghelderode s'approfondira sans jamais se réduire à un commentaire. »

Le 7 juillet 1983, près de Sainte-Marine, en Bretagne, son épouse et lui sont victimes d'un accident de la circulation où Marthe De Bie trouve la mort. Lui-même décède le 20 août, à l'hôpital de Quimper. Tous deux reposent au cimetière de Guilvinec.

Style. « Comment situer le peintre Eugène De Bie, par rapport aux courants qui traversent l'Histoire de l'art » s'interrogeait l'historien d'art Denis Coekelberghs : « L'exercice est toujours un peu vain et toute classification abusive. Aussi se bornera-t-on à écarter l'étiquette surréaliste qu'il refuse lui-même avec force, pour lui préférer celle de fantastique. Il aimait aussi se définir comme baroque : on le suivra volontiers, dans la mesure surtout où son art, comme celui de vrais baroques, n'a de désordonné que l'apparence. Car rien n'est laissé au hasard chez De Bie : de la première esquisse crayonnée et abstraite qui s'impose à lui comme une musique et qu'il accompagne de mots, jusqu'à l'œuvre achevée, il y a chaque fois - comme en parallèle au déroulement de sa carrière linéaire - un remarquable cheminement soigneusement élaboré ».

Complexe, le style de De Bie l'est assurément. Il ne fait pas de doute que le trait le plus essentiel de son génie se trouve dans sa capacité de soumettre (dans le sens de proposer) son puissant imaginaire

à une raison directrice.

En d'autres mots, on peut dire que « dans son œuvre se trouve en quelque sorte l'union du Nord fantastique avec la rationalité latine. »

Roseline d'Oreye

Roseline d'Oreye, née le 11 août 1979 à Bruxelles, est une illustratrice et peintre belge.

Diplômée de l'Ecole Supérieure des Beaux-arts Saint-Luc en section Illustration à Liège, elle a également suivi plusieurs formations d'art thérapie.

Inspirée par ses nombreux voyages depuis le début des années 2000, cette artiste plasticienne possède de nombreuses contributions dans des domaines variés du textile aux livres, en passant par la peinture.

Biographie. Roseline Jacqueline Ferdinande d'Oreye de Latremange est la cadette d'une famille composée de quatre filles. Sa passion pour le dessin, apparue dès l'enfance, la destine à des études d'art, complétées ensuite par un apprentissage de la pédagogie. Diplômée en 2004, elle commence sa carrière en tant que professeure d'arts plastiques à mi-temps dans un lycée du Brabant Wallon, où elle restera durant 10 ans. Parallèlement à cette activité, elle deviendra illustratrice de nombreux livres pour enfants.

C'est également durant cette période qu'elle entamera de nombreux voyages à travers le monde. Son carnet de dessins l'accompagnera au cours de ses différentes épopées. C'est sur la base de ces croquis que l'artiste créera ses premiers Carrés de Soie, grandes bandes de textile destinées à l'habillement et sur lesquelles sont apposés diverses illustrations. Ces derniers seront entre autres présentés dans un showroom à Dubaï dans le cadre d'une mission économique organisée par hub.brussels et visant à promouvoir l'urbanisme, la culture et l'art bruxellois.

Des collaborations entre la dessinatrice et plusieurs enseignes de la mode, notamment dans un premier temps Anne Sophie ou Zagapali et plus tard la Maison Degand (mode de luxe pour hommes) et la Maison Natan (haute couture féminine), ont eu lieu avec des concepts similaires, comme la personnalisation de pièces en cuir ou en soie. Des compagnies de cosmétiques telles Sisley Paris font également appel à l'illustratrice pour le packaging de leurs produits.

Outre le côté purement esthétique de l'art, Roseline d'Oreye emploie également cette discipline dans la continuité du développement personnel et de la guérison. Formée à l'art thérapie, elle se sert de ses talents artistiques pour améliorer l'état psychologique et émotionnel de ses patients.

Danieli

Danieli née le 22 février 1934 à Watermael-Boitsfort et décédée le 24 décembre 1982 à Ixelles est une artiste peintre belge qui a laissé une œuvre picturale abondante et variée.

Biographie. Danieli de son nom d'artiste, voit le jour le 22 février 1934, à Watermael-Boisfort, dans une famille modeste qui s'intéresse beaucoup à l'art. Elle laisse une œuvre picturale abondante et variée à laquelle elle se consacre jusqu'à son décès survenu le 24 décembre 1982.

Attirée par le dessin et fascinée par la couleur dès son plus jeune âge, Danieli découvre aussi la musique et réalise de petits livres alliant textes et illustrations. À l'issue de ses études dans de grandes écoles, elle obtient, en 1956, le Grand Prix de Maîtrise de la Ville de Bruxelles et le Prix des Trois Arts. Elle s'exprime avec bonheur à travers de multiples techniques picturales comme la peinture décorative et monumentale, la fresque, la tapisserie, la peinture à l'huile - sa véritable

passion -, l'illustration, la linogravure, le vitrail, le panneau décoratif didactique ainsi que le dessin pour enfants. Tout au long de sa carrière, elle remporte de nombreux prix.

En 1956, elle rencontre Maître Louis Poulet, professeur de musique de chambre au Conservatoire Royal de Bruxelles. Avec ses élèves diplômés, Maître Poulet élabore un projet ambitieux destiné à l'enseignement secondaire afin d'initier la jeunesse belge à la musique. Ces deux artistes vont alors marier la musique classique et l'image, Danieli peignant des panneaux décoratifs didactiques qui illustrent les œuvres musicales programmées.

Lors de l'Exposition Universelle de 1958, elle réalise de nombreuses œuvres décoratives et un projet de vitrail. Entre 1960 et 1965, sa fascination pour la transparence dans la couleur qui se joue dans l'art du vitrail la conduit à créer et réaliser de ses mains les vitraux du chœur de l'église Saint-Adrien à Boondael (Bruxelles).

De 1962 à 1980, Danieli consacre une partie de son œuvre à l'univers de la musique, créant avec sa sœur pianiste, Myriam Pascal, la « Musique Dessinée » : une série de petits concerts commentés et illustrés, destinés à de jeunes enfants.

C'est très probablement en 1971 que jaillissent d'un seul jet, d'une seule inspiration, les quelque 50 toiles qui forment l'« Œuvre Bleue ». Dans ces peintures à l'huile, l'artiste met en valeur toute la gamme des tons bleus, qu'elle varie et nuance à l'infini.

En collaboration avec Louis Poulet, Danieli réalise, à destination des jeunes et des moins jeunes, trois spectacles audio-visuels dont elle illustre l'argument: *Petrouchka* de Stravinsky voit le jour en 1972, *Thyl Ulenspiegel* de Richard Strauss en 1976 et *Pierre et le Loup* de Prokofiev en 1979.

Enfin, tout au long de sa vie, cette artiste qui parle peu écrit, dans l'ombre, de très nombreux poèmes. Comme le souligne le professeur Jacques De Plaen, « Danieli fut, sa vie durant, une artiste discrète et réservée dans la communication de son art ».

Son oeuvre, extrêmement personnelle et poétique, ne s'inscrit pas vraiment dans un courant particulier.

Études. Dès 1950, Danieli entre à l'Académie royale des Beaux-Arts de la Ville de Bruxelles ainsi qu'à l'École des Arts Décoratifs de la Ville de Bruxelles. Elle y achève brillamment un cursus très complet. Elle suit des cours dans de nombreux domaines : dessin (tête, torse, nature), composition ornementale décorative, peinture décorative et monumentale, composition, illustration avec José Crunelle, peinture à l'huile avec Léon Devos et peinture décorative sous la direction d'Anto Carte et de Jacques Maes.

A 18 ans, elle crée un avant-projet de tapisserie, *l'Eden*, dont elle réalise 3 ans plus tard (1955-56) le carton sur toile (4,3 m x 2,5 m), grâce auquel elle remporte le Grand Prix de Maîtrise de la Ville de Bruxelles et le Prix des Trois Arts. Instauré dans la perspective de l'Exposition universelle de 1958, ce prix visait à promouvoir l'alliance entre les différents arts et artistes. Son jury comptait non seulement des peintres mais aussi des sculpteurs et des architectes.

En 1953, lors d'une visite de la cathédrale de Chartres, Danieli découvre l'art du vitrail. La transparence de la couleur la fascine littéralement, avec ses explosions de nuances lorsque le soleil traverse les verrières. L'atelier de restauration situé à l'arrière de l'édifice attire la jeune artiste. Séduite par la technique, elle décide de suivre des cours de technique et d'exécution de vitrail en élève libre à l'École des Arts Décoratifs de la Cambre tout en finissant ses études à l'Académie des Beaux-Arts.

Peinture décorative et monumentale. Dans les années 1950, les amateurs de peinture ornent volontiers leurs intérieurs de peintures décoratives qu'ils commandent à de jeunes artistes. Des collectivités y voient un moyen de réchauffer l'atmosphère de leurs bâtiments et d'offrir une vitrine aux réalisations contemporaines. Comme elle travaille dans un grand atelier à l'Académie Royale des Beaux-Arts, Danieli y trouve l'occasion de produire également des œuvres de grande dimension. Elle réalise aussi des fresques, comme celles dont elle décore la petite salle de réception au sous-sol

de la Maison de la Musique de Bruxelles.

Illustration. Tout au long de sa vie, Danieli se consacre à l'illustration. Elle laisse notamment de très nombreux exemples de gouaches sur papier blanc, quelques aquarelles, des dessins à la plume blanche sur papier noir ainsi que quelques essais dans le domaine de la linogravure. Elle illustre aussi plusieurs belles éditions d'auteurs connus, ainsi que des contes de Noël dont un de Pierre Nothomb, un de Jacqueline de Boulle et un de Jules Supervielle

Prix et distinction. Au cours de sa carrière, Danieli remporte de nombreux prix. Dès l'âge de 5 ans, elle participe à des concours artistiques organisés par des magazines, qu'elle gagne à plusieurs reprises.

A la fin des années 1940, elle prend part plusieurs fois à « Chansons à peindre », un concours hebdomadaire de la Radio Télévision française: elle décroche 10 prix dont 3 premiers.

En 1950, elle se classe troisième au concours Jacques Heim à Paris, dans la catégorie Juniors.

Six ans plus tard, elle participe à une exposition de jeunes peintres au Cercle Gaulois à Bruxelles sur le thème de « La Nativité dans l'art contemporain ». La société pétrolière BP Belgium choisit son œuvre pour orner l'édition de Noël de sa revue trimestrielle et en tirer des cartes de vœux, avant de confier à Danieli l'illustration des plusieurs autres numéros.

En juin 1959, la Commission Nationale des Métiers d'Art du Ministère des Classes Moyennes prime une de ses tapisseries.

Rencontre avec Maître Louis Poulet. En 1956, Danieli rencontre, dans son atelier de peinture, Maître Louis Poulet. Altiste, fondateur du Concours international de quatuor à cordes de la ville de Liège, professeur de musique de chambre au Conservatoire royal de Bruxelles, il a pour élève une jeune pianiste, Myriam Pascal, sœur de Danieli. Très impressionné devant son talent de peintre, il décide de lui confier les illustrations de ses créations musicales.

Il la charge d'abord de dessiner le diplôme et la médaille du Concours International du Quatuor à cordes (1956). Des reproductions de grande dimension de cette médaille ornent aujourd'hui la pierre bleue des monuments de Louis Poulet, situé l'un dans les jardins en face du Conservatoire de Liège, l'autre dans la pelouse de la Maison de la Musique à Hoeilaart. Pour le Concours de Lutherie, Danieli compose deux grandes toiles: dans la première, elle représente la forêt, notamment l'érable et l'épicéa que des bûcherons spécialisés abattent « mûrs » et qui seront utilisés pour créer les instruments à cordes; le second tableau montre l'atelier de lutherie où violons, violoncelles et autres sont fabriqués. Six grandes toiles retracent enfin les origines et l'évolution du violon.

Maître Louis Poulet crée, avec ses élèves diplômés, le « Centre Culturel Art et Jeunesse », reconnu par le Ministère de la Culture, Jeunesse et des Loisirs. Ils y produisent des concerts d'initiation musicale adaptés aux jeunes de l'enseignement secondaire. Danieli réalise des panneaux décoratifs didactiques représentant les sujets des œuvres musicales jouées lors de ces concerts commentés afin de les illustrer. Le jeune public découvre les toiles au fur et à mesure de l'interprétation de l'œuvre, l'ensemble formant ainsi un magnifique décor. Parmi les œuvres illustrées, on compte notamment les concerti des *Quatre Saisons* de Vivaldi, les *Tableaux d'une Exposition* de Moussorgski, *La Nuit de Garde à Madrid* de Boccherini, le *Carnaval des Animaux* de Saint-Saëns, et l'historique des trois grandes familles instrumentales. Quelque 130 toiles sont ainsi conservées au musée Danieli à Hoeilaart.

Exposition universelle de 1958. Lors de l'Exposition universelle de 1958, le Ministère de l'Economie Sociale et de la Promotion du Travail commande à Danieli le carton d'un vitrail monumental (9 x 5 m), *L'Economie sociale*, qui trouve place dans ses bureaux à l'issue de l'événement. L'artiste peint également plusieurs grandes fresques sur le thème de la Belle Epoque qui ornent les murs de divers établissements de la « Belgique Joyeuse ».

Vitraux. De 1960 à 1965, Danieli se consacre aux vitraux de l'Église St Adrien à Boondael

(Bruxelles): il s'agit d'un ensemble de 7 vitraux dont 5 verrières de style abstrait (10 x 1,4 x 5 m) ornent le chœur lui-même tandis que les deux dernières (7 x 1 x 2 m) plus réalistes, placées de chaque côté, représentent Marie-Madeleine et Saint-Joseph. L'artiste en crée les cartons et les réalise entièrement de ses mains (coupe du verre, mise sous plomb,...).

Musique dessinée. En 1962 naît la « Musique Dessinée », sous les doigts de Danieli et de sa sœur, la pianiste Myriam Pascal. Cette initiation musicale s'adresse à de très jeunes enfants. Le célèbre critique et pianiste Jacques Stehman y voit une merveilleuse méthode parfaitement adaptée à son public et en souligne d'ailleurs le succès mérité. Pendant qu'ils écoutent des œuvres descriptives d'environ 3 minutes chacune, Danieli en dessine les sujets devant eux, sur de grandes feuilles de papier (90 x 60 cm), à l'aide de crayons feutres de couleur. C'est là une véritable performance de sa part! Dans ses illustrations, elle déploie, à travers plus de 500 sujets différents, une imagination luxuriante, pleine de fantaisie, alliée à une technique de dessin particulièrement sûre.

Entre 1972 et 1982, à l'initiative de l'inspecteur musical Georges Teirlinck, ces séances d'initiation musicales qui développent le sens de l'écoute font partie du programme dans tout l'enseignement primaire de la Ville de Bruxelles. Afin de proposer un large répertoire, les deux sœurs s'entourent d'une équipe d'une quarantaine de jeunes musiciens couvrant ainsi les 3 grandes familles d'instruments: cordes, vents et percussions.

Spectacles audio-visuels. Professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, Maître Louis Poulet accueille un moment deux jeunes jumelles qui choisissent de travailler le ballet *Petrouchka* d'Igor Stravinsky dans sa version pour piano à quatre mains. Dès les premières mesures, il comprend que le dessin de Danieli peut se substituer aux danseurs. En 1972, elle peint donc à la gouache une centaine d'illustrations (18 x 24 cm) qui racontent l'argument du ballet. Louis Poulet en tire des diapositives qu'il synchronise avec la musique, une initiative pédagogique saluée par le compositeur et critique musical Max Vandermaesbrugge.

Quatre ans plus tard, les deux artistes appliquent le même procédé au poème symphonique de Richard Strauss, *Thyl Ulenspiegel* (56 illustrations). Ils récidivent en 1979 avec le conte symphonique pour enfants de Prokofiev, *Pierre et le Loup* (81 illustrations).

En 2006, Dirk Desmadryl grave ces spectacles sur DVD avec un grand respect des œuvres originales.

Peinture à l'huile. Très jeune déjà, Danieli s'adonne à la peinture à l'huile. Profondément attachée à cette technique, elle en reste pourtant éloignée plusieurs années jusqu'à ce que subitement, très probablement en 1971, elle s'y plonge à l'insu de tous, pour donner naissance, d'une seule inspiration, à une cinquantaine de toiles déclinant toutes les nuances du bleu à l'infini. Elle confie à ce propos :

« Dans la peinture, le matériel envahit autant que les visions, on y est plongé corps et âme. Je suis à certains moments assaillie d'idées, à tel point que j'en ai la fièvre - je n'arrive même pas à suivre pour les noter. Mais en même temps la peinture rattache à la terre ce ne serait que par l'odeur de la couleur qui pénètre comme un rappel à l'ordre, bien que je n'en ai pas besoin – chaque seconde qui n'est pas consacrée à la peinture me semble une perte irréparable, cette nécessité, cette passion devient en même temps un devoir comme si on avait pas le droit de faire autrement. C'est ce qu'il faut accomplir et qui semble dicté d'ailleurs, exactement comme la poésie. Comme si l'on se sentait dépassé par soi-même et ce qu'il en reste c'est le tableau, si peu de chose en rapport avec ce qu'il y a à dire, la réalisation du tableau est la froide réalité de ce qu'il reste de soi et qui n'est jamais à la mesure de ce qui a été soufflé...»

Cette « Œuvre bleue », découverte après sa mort, représente le jardin secret de cette artiste silencieuse. Liant intimement la peinture à la poésie, ces tableaux renvoient souvent à la mythologie ou représentent la mer, qu'elle aime infiniment. Il reste de cette époque, sans doute, de nombreux croquis qui n'ont pu être réalisés. Le musée éponyme qui lui est dédié conserve et expose régulièrement cette œuvre posthume.

Poésie. Tout au long de son existence, Danieli écrit dans l'ombre, laissant finalement plus de 600 pages de poèmes découverts, eux aussi, après sa disparition. Elle laisse son imagination vagabonder pour donner naissance à des textes variés, tantôt longs, tantôt courts, pleins d'images.

En 1986, Jacques Antoine édite un recueil de quelques poèmes illustré de quelques toiles extraites de l'« Œuvre Bleue », intitulé *Disciple de la nuit*. Voici ce qu'en dit, en 1987, le président Léopold Sédar Senghor, célèbre poète lui aussi: « J'ai été ému en lisant ces poèmes. En effet, dans leur lumière transparente ils sont d'une rare beauté ».

La Maison de la Musique - Musée Danieli édite, en 2009, *Compartiments*. Tout l'humour si particulier de l'auteur s'y déploie dans quelques pensées poétiques illustrées d'une aquarelle et d'un dessin à la plume.

En 2020, paraît, aux éditions Chloé des Lys, *Au plus secret de ma pensée...*, ouvrage qui rassemble des poèmes et quelques illustrations de la main de l'auteur selon un plan et une disposition typographique particulière soigneusement établis par elle-même. Elle y aborde de nombreuses thématiques comme l'amour, la nature, l'art, la musique, les villes, la mer, l'Afrique, la nuit..., pour les traiter de manière personnelle. Son regard se promène de-ci-de-là, se teintant de toute la palette des sentiments, de la tendresse à la passion jusqu'à la critique et même l'humour.

Maison de la Musique – Musée Danieli. Fondée à Bruxelles en 1968 par Maître Louis Poulet, la Maison de la Musique soutient les jeunes artistes en leur donnant la possibilité de se produire en public. En 1999, Myriam Pascal Poulet la transfère à Hoeilaart dans un bâtiment nouvellement construit qui abrite également le Musée Danieli dédié à cette artiste peintre dont l'œuvre y est conservée et largement exposée sur les trois niveaux. Erigé au milieu d'un grand jardin, cet édifice constitue un havre de paix et de verdure.

Lors des concerts qu'accueille le salon Danieli, le public peut admirer les tableaux de la peintre qui en ornent les murs. Les trois spectacles audio-visuels détaillés supra y sont présentés: *Pierre et le Loup* en 2004, *Petrouchka* en 2006 et *Thyl Ulenspiegel* en 2007. La Maison de la Musique édite trois ouvrages consacrés à ces spectacles, respectivement en 2014, 2008 et 2009.

L'Éden. Lorsque le professeur Dr. Jacques De Plaen découvre le carton de tapisserie l'*Eden*, exposé à la Maison de la Musique, il émet d'emblée le vœu de voir cette tapisserie devenir une réalité. Il s'adresse aux Ateliers Tournaisiens de tapisserie et leur commande personnellement la réalisation de l'*Eden* avant d'en faire don à la Maison de la Musique – Musée Danieli. Le généreux mécène disparaît malheureusement avant l'achèvement de ce projet. Inaugurée en mars 2020, la tapisserie a naturellement trouvé sa place dans le musée.

Lucien Dasselborne

Lucien Dasselborne, né à Louvroil le 13 avril 1873 et mort à Tournai le 27 janvier 1962, est un peintre belge.

Biographie. Il commence à peindre pendant la Première Guerre mondiale, après ses études de droit. Membre du Salon des artistes français, il y obtient une mention honorable en 1922 et y expose en 1929 *L'église de La Chapelle d'Alagnon (Auvergne)* (eau-forte en couleurs) et *Une rue à Tournai (Belgique)* (eau-forte).

Il expose ses tableaux à Renaix en 1951 (individuel) et en 1955 (groupe).

Un des prix du Hainaut est décerné par la ville de Tournai en son honneur.

Paul Daxhelet

Paul Alfred Marie Daxhelet, né le 25 novembre 1905 à Liège fils de Paul Joseph Hubert Daxhelet et de Louise Marie Céline Crahay, et mort le 3 octobre 1993 à Liège, est un peintre et graveur belge.

Formé à l'académie des beaux-arts de Liège, Paul Daxhelet développe dans les années 1930 une œuvre où les thèmes sportifs dominent, notamment la boxe que le peintre pratique par ailleurs. Après la Deuxième Guerre mondiale, Daxhelet devient le peintre de l'exotisme colonial ; il ramène de ses nombreux voyages, au Congo belge, puis en Inde, en Extrême-Orient, en Amérique du Sud, en Polynésie et au Sénégal, des croquis et dessins d'où il tire, en multiples variantes, des tableaux où règnent la couleur et le mouvement.

Il est inhumé au Cimetière de Robermont à Liège.

Hugo Debaere

Hugo Debaere (Gand, 1958 – là-bas, 1994) était un artiste belge qui travaillait dans la discipline des arts visuels en utilisant le dessin, l'installation, les techniques mixtes, la peinture, la photographie, la sculpture et la vidéo.

Etude et autodidacte. Debaere a étudié l'« Éducation artistique » – département « 1/2 » de l'enseignement artistique secondaire supérieur à l'Institut municipal d'art secondaire de Gand (S.S.K.I.). Une expérience pédagogique culturelle artistique réussie et fructueuse qui a vu le jour au début des années 1970 et a été fermée à la fin de cette décennie. En raison du haut niveau artistique et culturel général du cycle secondaire, Debaere, comme d'autres camarades, n'a pas pu s'intégrer dans le cycle supérieur suivant. Malgré trois années de formation artistique et même une période mouvementée à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Gand, il peut encore largement être considéré comme un autodidacte.

Professeur invité Saint Lucas et artiste en résidence à Wiesbaden. Debaere était professeur invité à la Hogeschool Saint-Lukas Bruxelles, qui fait aujourd'hui partie de la Haute Ecole des Arts et de l'Architecture. On connaît également son invitation à Wiesbaden en 1993, où il était « artiste en résidence » avec Danny Matthys au zoo local et, entre autres, a travaillé pour la première fois avec des excréments d'éléphants.

S.M.A.K. et M.H.K. Debaere possède un héritage artistique important, en grande partie dans le S.M.A.K. a été hébergé peu de temps après sa mort soudaine et totalement inattendue en 1994. Il ne s'est écoulé que 15 ans entre sa première exposition et sa mort. Malgré son relatif isolement, car il n'a été découvert que peu de temps avant sa mort (et avec précaution), cela a suffi à garantir une cérémonie funéraire massivement suivie. Directeur honoraire fondateur et conservateur de la Documenta IX (1992) Ridder Jan Hoet a organisé une première exposition rétrospective en l'honneur de l'œuvre d'Hugo Debaere au Musée d'art contemporain (MHK) de Gand en 1995. Le travail de Debaere a occupé une place de choix lors de la célèbre exposition « As is life » en 2006 au SMAK.

Oeuvre. Hugo Debaere a tenté de relier visuellement son monde personnel à des éléments tels que les cultures anciennes et sa préférence et sa connaissance profonde de l'Afrique contemporaine. Les sculptures suspendues d'Hugo Debaere sont connues pour leurs motifs plutôt figuratifs tels qu'un coffre géant, un personnage accroupi fumant une cigarette, un éléphant écrasé, un serpent ou le « Nez d'Afrique ». Ces statues sont, entre autres, modelées à partir de fumier de vache, sans jamais évoquer la gratuité et le spectacle. Les sculptures sont soignées et cela brise immédiatement toute l'aura et la mythologie qui entourent une œuvre d'art. Les références à l'Afrique dans les dessins et les images évoquent un lien étroit avec la manière dont l'art en Afrique s'infiltré (encore) dans le tissu social en tant que signes significatifs et vécus collectivement. La principale manière dont il exprime ses impressions et ses réflexions sur la signification possible de l'art pour un individu n'est

pas ordinaire. Une image qui rappelle la façon dont les enfants africains transforment des boîtes jetables en jouets est celle des « Peaux Allumées ». La sculpture est réalisée à partir d'un baril de pétrole coloré qui a été transformé par un certain nombre de découpes en un petit homme espiègle avec une langue rouge vif saillante. La méthode de récupération de la matière constitue un fil conducteur dans la production sculpturale de Debaere. Ses archétypes remettent l'homme à terre avec les deux pieds ; son travail mène à un dialogue inachevé entre l'art et les essences muettes de la vie. Hugo Debaere a modelé et dessiné des pensées dans des formes et des dessins qui évoquent un sens en eux-mêmes. Au cours de sa première période (fin des années 1970, début des années 1980), il travaillait principalement dans l'espace - graphiquement avec des surfaces géométriques abstraites. Plus tard, il y a aussi une période qui se rattache d'une certaine manière au néo-expressionnisme, la Transavanguardia Italiana les Jeunes Italiens ou la Neue Wilde allemande Le Nouveau Wilden, par exemple l'œuvre d'A. Rimbaud. Son œuvre est également comparable à celle du peintre international néerlandais de la même génération ; René Daniels. Puis, au milieu des années 1980, il y a eu une performance et une installation remarquables et sensationnelles avec des peintures et des costumes ("Killimanjaro") en collaboration avec SKI - camarade d'études et artiste Philippe Tonnard. S'ensuit un mélange de thèmes issus de l'Antiquité classique, de l'intimité et aussi de l'arrivée de « l'Afrique » à travers des dessins monumentaux et des peintures sur papier. Ce n'est qu'à Wiesbaden qu'il commence à travailler avec des « excréments traités ». Des œuvres importantes de Debaere font partie de la collection permanente du musée néerlandais Bonnefanten dans la section internationale d'art contemporain, conçue par Aldo Rossi.

Galerie Richard Foncke et Lightmachine Agency. Debaere a été invité à plusieurs reprises avec une exposition personnelle du regretté galeriste Richard Foncke à l'ancienne galerie internationale d'art contemporain de Gand, en Belgique. Chez Lightmachine Agency, une grande attention a également été portée à son travail en 2009, aux côtés, entre autres, de René Heyvaert.

En 2019, le travail d'Hugo Debaere est sous la direction de la Bruthausgalerie, De Collectie (S.M.A.K.) et de la famille Debaere. Par exemple, une première exposition rétrospective partielle a eu lieu en mars 2019, intitulée « Sic Transit Gloria Mundi » à la Bruthausgalerie (BE).

Tradition. L'œuvre de l'artiste contemporain américain Bruce Nauman a eu une influence importante sur l'œuvre et la vie d'Hugo Debaere. Durant sa jeunesse et ses débuts, Kazimir Malevitch et Arthur Rimbaud ont également joué un rôle important. Au cours des années 1990, Georges Bataille gagne en influence.

Pierre Debatty

Né à Uccle (Bruxelles) le 2 avril 1966 ;

Grandit à Charleroi où il suit les cours à l'Académie des Beaux-arts (1981-1985). Il y enseigne la peinture entre 2000/19.

Suit sa formation à l'Ecole Supérieure des arts visuels de la CAMBRE (Bruxelles 1985-1990) dans l'atelier de peinture. Il y est assistant jusque 1994 .

Emporte les prix Talens et Unisys en 1988 .

Distingué au Prix du Hainaut en 1988 et 1990 et Ville d'Ostende en 1990 .

Lauréat du prix 45 en 1990 et celui de la Ville de Tournai en 1991 .

Prix des Arts du trait à l'Académie Royale de Belgique en 1994 .

Prix de la Province de Liège (avec O.Gourmet) en 1997 .

Citoyen d'honneur du Brabant wallon en 2007 .

Vit et peint à Corbais (Brabant).

Professeur de peinture à l'Académie Royale des Beaux-arts de Namur.

Marie De Bièvre

Marie De Bièvre (Saint-Josse-ten-Noode, 1865 - Ixelles, 1940) était une peintre belge de natures mortes qui préférait le pastel comme médium de peinture.

Cycle de vie. Elle suit des cours à l'Ecole de Dessin de Saint-Josse-ten-Noode et reçoit les conseils de plusieurs artistes. Elle s'est concentrée sur la peinture de natures mortes et d'intérieurs.

Ses natures mortes représentent des fruits et des fleurs disposés sur des tables ainsi que des couverts décoratifs en porcelaine, en verre ou en métal.

Elle vivait rue Livorno à Bruxelles.

Le 3 août 1883, De Bièvre est co-fondateur du « Cercle des Aquarellistes et des Aquafortistes Belges » au café « A la Porte Verte ». Il s'agissait d'un groupe plutôt conservateur qui ne cherchait certainement pas à offenser le public bruxellois par des manifestations artistiques sensationnelles. Outre De Bièvre, les membres étaient : Edgar Baes, Lionel Baes, Jules Barbier, Euphrosine Bernaert, Jean Capeinick, Auguste Danse, Emile De Munck, Charles De Nayer, Willy Finch, Maurice Hagemans, Alexandre Hannotiau, Amédée Lynen, Alexandre Marcette. , Jean Mayné , Joseph Middelée, Auguste Numans, Jules Raeymaekers, Louis Titz, Edouard Tourteau, Camille Van Camp, Antoine Van Hammée, Hubert Vos, Ernest Wetterens, Eugène Van Gelder et Eugène Verdyen.

Elle fut co-fondatrice du groupe « Voorwaerts » en 1885.

En 1888, elle est co-fondatrice du « Cercle des Femmes Peintres ». Les autres membres étaient : Berthe Art, Louise De Hem, Marguérite Dielman, Marie Heijermans, Alice Ronner, Rosa Venneman, Marguerite Verboeckhoven et Emma Verwee. Ils organisent quatre expositions (1888, 1890, 1891, 1893) à la suite desquelles le groupe s'effondre probablement.

Un manoir au bord de l'Escaut à Wetteren (Flandre orientale) porte une inscription gravée dans la pierre bleue "Marie De Bièvre - 1884", qui suggère qu'elle était également active en tant qu'architecte.

Ses œuvres atteignent des prix considérables aux enchères, comme la peinture à l'huile sur toile "Nature morte avec des fruits" qui a été adjugée en décembre 2004 pour 3 000 € à la maison de ventes Vanderkindere à Bruxelles.

Des expositions. Participation aux expositions du "Cercle Saint-Luc" et du "Cercle des Femmes Peintres".

Salons triennaux

Exposition universelle de Colombie, Chicago, 1893 : « Nature morte à la porcelaine ».

Exposition universelle de 1894 à Anvers : « Pêches et prunes », « Porcelaine »

Cercle Artistique, Bruxelles, mars 1898 : exposition en collaboration avec Henri Cassiers, Albert Sohie et Pieter Stobbaerts

Paris, Exposition universelle de 1900

Cercle Artistique, Bruxelles, mars 1901

Munich 1905, "Rhododendrons et azalées"

Salon 1907, Bruxelles : "Hortensias", "Roses et arums", "Fruits".

Musées. Bruxelles, Musée d'Ixelles

Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique ; "Azalées et violettes"

Isabelle de Borchgrave

Isabelle de Borchgrave d'Altena, née Isabelle Jacobs le 10 avril 1946 à Etterbeek, est une peintre belge.

Biographie. – Famille. Isabelle Jacobs est la fille d'Albert Jacobs, consul honoraire de Tunisie, et de Françoise Braun. Elle se marie le 24 mai 1975 à Brussegem et Venise avec le comte Werner de Borchgrave d'Altena (1946), M.Sc.Ec., membre de la famille de Borchgrave d'Altena. De ce mariage sont nés à Beyrouth une fille Pauline, diplômée en histoire de l'art et de l'image, et un fils Nicolas, réalisateur de films.

– **Carrière artistique.** Après trois années passées au centre des Arts décoratifs et à l'Académie Royale de Bruxelles, elle ouvre un magasin qui jouxte son atelier dans le quartier du Sablon à Bruxelles, « La Tour de Bébel ». Elle réalise de nombreux chantiers privés et commerciaux dans le monde entier. Décorations pour des hôtels (notamment pour l'hôtel Cipriani à Venise et l'Hôtel Sheraton de Bruxelles), pour des maisons privées, des vitrines de magasins (Hermès Hong Kong, 2006), des fêtes en tout genre, des décors de défilés (notamment pour Dior en 2007). Elle travaillera également en collaboration avec les grands noms des licences internationales : Gien, Caspari, Target, Arte...

En 1994, après une visite au Metropolitan Museum of Art, Isabelle de Borchgrave et son amie canadienne Rita Brown qui est costumière, vont concevoir et réaliser une collection historique de vêtements en papier appelée « Papiers à la Mode », où 300 ans de l'histoire de la mode sont illustrés de Élisabeth Ire à Coco Chanel. Cette vaste collection va très vite connaître un succès international. Elle sera exposée pour la première fois en 1998 à Mulhouse en France au Musée de l'impression sur étoffes. Elle voyagera par la suite dans le monde entier : en 1999 elle sera notamment au Fashion Institute de New York et au Musée des beaux-arts de Boston, en 2000 au Victoria & Albert Museum de Londres, en 2001 au Musée royal de l'Ontario, en 2002 la collection fera un tour du Japon (Tokyo, Osaka, Yokohama...).

Isabelle de Borchgrave a quatre collections de costumes en papier : « Papiers à la Mode », « Mariano Fortuny » (exposée pour la première fois en 2008 au Palazzo Fortuny à Venise en Italie), « I Medici » (2009, Palazzo Medici Riccardi, Florence, Italie) et « Les Ballets Russes » (collection dévoilée pour la première fois au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles le 10 octobre 2010).

En 2011, le California Palace of the Legion of Honor a consacré à Isabelle de Borchgrave une rétrospective sur son travail en papier : « Pulp Fashion, the Art of Isabelle de Borchgrave ».

Plusieurs costumes en papier sont exposés de manière permanente dans certains des plus grands musées du monde : le Château de Versailles (Paris, France), Tsarkoïe Selo (Saint-Pétersbourg, Russie), Venaria Reale (Turin, Italie), Music Instruments Museum de Phoenix (États-Unis)...

Isabelle de Borchgrave est installée dans un nouvel atelier à Bruxelles depuis avril 2010, construit par les architectes anversois Claire Bataille et Paul Ibens. Dans les années 2010, elle se met également à la sculpture au fer forgé. En 2019, elle dessine un ensemble de couverts avec la maison Serax baptisé *Blue is the new Black*.

Fritz de Brouckère

Fritz de Brouckère est un peintre belge né le 30 juin 1879 à Roulers (Belgique) et mort en 1928. Il fait partie du courant impressionniste belge, courant proche du luminisme.

La côte belge, les polders et la vie à la campagne sont des éléments récurrents dans ses tableaux.

Biographie. – Jeunesse. Fritz Octave Charles Melchior de Brouckère, né le 30 juin 1879 à Roulers, est le fils de Paul de Brouckère, industriel, et de Louise Streel. Il épouse le 16 mai 1906 Adrienne de Rycker à Bruxelles. Ils ont deux filles, Marie-Louise et Anita.

Dans sa jeunesse, il visite régulièrement l'atelier d'Ernest Blanc-Garin et s'exerce à la peinture et au dessin dans le style de l'époque.

– **Vie de famille.** En 1910, il fait construire sa maison à Knokke, drève du Comte Jean, et la baptise « Bremhuis ». Il y habite avec sa femme, Adrienne, et ses filles. La maison a été démolie pour devenir l'actuel hôpital de Knokke.

Fritz de Brouckère était passionné d'opéra.

En 1923, la famille de Brouckère retourne à Bruxelles pour cause de la maladie du père. Sa santé ne s'améliorant pas, cinq ans plus tard il meurt, âgé de 49 ans. Sa veuve est décédée en 1971.

Œuvres. Fritz de Brouckère peint en grande partie les paysages de la côte belge. La lumière, la quiétude et les couleurs des polders étaient pour lui des éléments cruciaux pour son travail et qui s'y reflètent.

« Peindre, était à ses yeux une observation et une découverte de la nature dans ses nombreux aspects. Il aimait poser son chevalet dans le paysage de Knokke- cela se sent dans ses scènes de dunes et de plage.

(...) Tout près de son domicile, Fritz de Brouckère a peint les souches coupées dans les champs marécageux, les gerbes de blé alignées en longues rangées dans les champs. Il pouvait trouver toute cette explosion de couleurs dans les environs immédiats de sa maison et de son atelier. Il aimait aussi les maisonnettes basses et pleines de charme le long de la digue et au village ; les tas de fumier devant les fermes, les poules picorant çà et là, les paysans menant le bétail vers les pannes des polders du Zoute. »

Expositions. À Knokke-Heist une exposition, *De l'atelier à la côte. Knocke & Heyst, 1880-1940 (Van het atelier naar de kust en néerlandais)* eut lieu qui exposa grand nombre de peintres belges. Elle avait pour but de rassembler tous les peintres de la côte belge, sinon les œuvres des artistes qui ont mis en scène la côte. Une autre spécificité de l'exposition est qu'elle réunissait des œuvres produites entre 1880 et 1940. Des peintres comme Félicien Rops, Constant Permeke, Floris Jaspers, Paul Baum, Jan Verhas, Alfred Verwee et Emmanuel Viérin y étaient exposés.

Fritz de Brouckère eut l'occasion d'y être exposé aussi. Quelques tableaux de collections privées furent rassemblées pour l'occasion.

De son vivant Fritz de Brouckère n'a jamais exposé ses tableaux ni souhaité le faire.

Jos De Cock

Jos De Cock, née le 15 janvier 1934 à Courtrai (Belgique) et morte le 10 octobre 2010 à Paris (16^e), est une artiste belge-française, peintre, aquarelliste, graveuse, sculptrice.

Biographie. Jos De Cock a reçu sa formation à l'académie d'Etterbeek (Belgique), ou elle suit de cours de 1950 à 1954. Elle y obtient le Diplôme d'Enseignement Professionnel du Dessin. En Belgique, elle suit également des cours de l'Atelier Edgard Tytgat.

Elle s'installe à Paris en 1956, ou elle s'inscrit à l'Académie de la Grande-Chaumière. Elle y

fréquente l'atelier d'André Lhote.

Elle commence à exposer en 1956.

Artiste, elle deviendra par la suite l'épouse du critique d'art Pierre Restany.

Elle est inhumée avec Pierre Restany au cimetière du Montparnasse.

Distinctions. Prix Lathan Foundation International Poster Contest (États-Unis), 1952, 1953, 1954

•Prix de la Jeune Peinture Belge, 1958

•3e Prix de la Peinture Etrangère, Amis du Musée d'Art Moderne, Paris, 1958

•Médaille de la ville de Paris, 1960

Jan De Cooman

Jan De Cooman, né à Zandbergen le 4 août 1893 et mort le 11 juin 1949 dans la même ville, était un artiste peintre belge.

Famille. Le ménage De Cooman - De Vadder, les grands-parents de Jan De Cooman, avait trois enfants. Le fils aîné, Felix, continuait avec sa sœur, également célibataire, l'exploitation de la ferme. Le cadet, Leopold, faisait des études d'enseignant. Après ses études, il commença sa carrière à l'école communale de Drogenbos, où il rencontre son épouse, Marie-Louise Heylemans. Elle travaillait dans l'enseignement, comme son père et son grand-père. En 1884, l'année de son mariage, il est nommé directeur à l'école communale de Zandbergen. Le père De Cooman était plutôt sévère, certainement lié à sa formation d'enseignant. Néanmoins, il avait toujours une oreille attentive et en même temps une affection profonde pour ses quatre fils. La mère De Cooman était très dévote. Il suivait les cours en primaire devant son père, et en secondaire à l'athénée de Ninove. Sa mère aurait préféré un collège catholique, mais la position du père ne l'admettait pas.

Formation. Sur insistance de son oncle Jan Heylemans, qui donnait des cours de dessin à l'académie des beaux arts à Saint-Gilles, et qui avait su convaincre papa De Cooman du talent de son jeune fils sensible et rêveur, Jan fait depuis 1909 la navette quotidienne vers la capitale. Pendant ces cinq années d'étude, c'était surtout Constant Montald qui influençait son développement artistique, quoique probablement moins sur le plan stylistique - symbolisme - que sur le plan du métier technique de l'artiste peintre. D'autres élèves bien connus de Montald sont René Magritte, Paul Delvaux et Edgard Tytgat. Jan réussit à s'emparer chaque année des prix pour le dessin et les tableaux de paysages. Ainsi, pour les portraits, il était lauréat une fois de plus.

Mariage. En 1920, il épousa Clara Flamée et ils s'installèrent sur le flanc ouest du Oudenberg (nl) à Grammont. Klara Flamée, fille artistique et adorant l'art, originaire de Grammont (18/09/1896), était la fille aînée de Richard Flamée et Anna Van Damme. Le commerce florissant de son père, qui était grossiste en matériaux de construction, était situé à hauteur du Kaai dans le Grammont voisinant. La Dendre servait comme moyen de transport pour s'approvisionner en matériaux de construction et en matières premières par des péniches. Ces jours-là, Klara suivait des cours de peinture chez l'artiste peintre amateur Jean Dussart. Elle jouait également du piano. Initialement, il dessinait et peignait surtout à partir de son sentiment et sans le moindre effort. Initialement, il était plus occupé avec les éléments créatifs spontanés qu'avec la perfection technique, la possibilité de vente, ou la représentation de la réalité et des détails. Ainsi il ne signait pas la majorité de ses œuvres.

De Cooman suivait les cours de l'académie des Beaux-Arts de Bruxelles et chaque année il remporta les premiers prix en dessin et peinture. Jan obtint la place de professeur de dessin au Collège St-Catherine et l'Institut St-Joseph, établissements d'enseignement secondaire à Grammont.

Il exerça cette occupation pendant quelques années, de 1922 à 1930. Entre-temps, il continua à peindre, mais surtout, il construisit sa propre presse (la première presse activée par un moteur électrique) afin de pouvoir y imprimer ses gravures. Il expérimenta pour ainsi dire jour et nuit afin de se perfectionner dans l'art de la gravure et eau-forte.

En 1927, il imprima dix gravures différentes représentant Grammont. Une deuxième série de 10 gravures, principalement des paysages du Oudenberg, parut en 1929.

Il peignit les 14 stations du chemin de Croix de l'église paroissiale de Zandbergen.

Les 6 magnifiques gravures de l'église et du couvent d'Averbode ainsi qu'une *Mater Dolorosa* datent de 1933.

Au début des années 1930, De Cooman rencontra le célèbre peintre Valerius De Saedeleer (né à Alost en 1867), qui résidait à Etikhove. À la demande du maître, Jan De Cooman exécuta 6 gravures en noir et blanc et 3 gravures en couleur à partir de ses scènes hivernales.

Il peignit encore les chemins de Croix en l'église paroissiale de l'Ascension du Christ à Steenhuize (1935), et l'église St-Martin à Essche-Saint-Liévin (1936), ainsi qu'en l'institut pour handicapés mentaux chez les Frères de la Charité à Eeklo (1939).

Sa première gravure en couleur, *Printemps*, date de 1939.

Après la guerre, sa santé était minée, à tel point qu'il ne travailla presque plus qu'en atelier. Il dut attendre jusqu'en 1947 pour sa première reconnaissance internationale. Pour sa gravure *En mai*, il obtint le premier prix à la Triennale de Milan.

Peu après, il tomba gravement malade. Il ne se remit plus et mourut chez lui, à Zandbergen, le 11 juin 1949.

Albert De Deken

Albert De Deken, né à Schoten le 7 septembre 1915 et mort à Kapellen le 24 mars 2003, est un joueur de football international belge actif durant les années 1930 et 1940. Il occupe le poste d'attaquant. Après sa carrière de joueur, il se reconvertisse dans la peinture.

Biographie. Ses parents possédaient une fabrique de savon dans la Korte Boomkesstraat à Schoten. Albert a d'abord travaillé dans l'entreprise de ses parents, mais voulait surtout devenir artiste. À l'Académie d'Anvers, il suit des cours auprès d'Alfons Proost et du baron Isidore Opsomer, qui le soutiennent toujours. Il était en classe avec Vic Gentils, Jack Godderis et le photographe d'art Filip Tas. En 1948, après avoir remporté le prix Camille Huysmans, il part à Paris et étudie à l'Académie de la Grande Chaumière avec Emile-Othon Friesz "le grand fauve" et rencontre le peintre André Dunoyer de Segonzac lors d'une rétrospective à La Galerie Charpentier. pour lequel il avait une grande estime. Albert De Deken a eu cinq filles et un fils.

De 1954 à 1980, il enseigne à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers. Il a été professeur pendant les années d'orientation et plus tard pendant les années de spécialisation en peinture. Ses étudiants comprenaient Panamarenko, le nom de scène d'Henri Van Herwegen, Fred Bervoets, Wannes Van de Velde, Walter Brems et Linda Loppa, la future directrice de l'Académie de mode d'Anvers. Son dernier élève est son gendre Christian Goedtkindt, qui s'occupe entre autres de ses expositions et de ses catalogues et peint désormais sous le nom d'artiste Xtian.

Depuis le début des années 1950, De Deken part chaque année en vacances sur la côte flamande avec sa famille. Oostduinkerke était la station balnéaire où ils passaient l'été, il y réalisa de loin ses meilleurs tableaux. Les plages, la mer et l'arrière-pays de la Flandre occidentale continuent de le fasciner.

Sa vie a pris un tournant important après que sa femme a été impliquée dans un grave accident de la route et que sa fille aînée Annelies (1950-1968) est décédée. Ils décident de rechercher le calme et la tranquillité de la vie rurale et achètent une ancienne ferme campinoise à Horendonk, près d'Essen, dans la province d'Anvers. De 1969 à 1973, lui et son épouse Lya Block (1924-1973) profitèrent de ce cadre magnifique et de ce petit studio. Après le décès de sa femme, il loue des villas à Knokke et Duinbergen pendant les vacances d'été. La mer, les plages et vues des digues de Knokke et Duinbergen, les ports de pêche et les vieux bateaux de pêche restaient les sujets à peindre.

Outre la peinture de paysages et de natures mortes, le portrait et notamment le portrait d'enfants était devenu sa marque de fabrique. Les portraits de ses enfants font appel à l'imagination.

Travaille également en France (notamment Paris, la côte méditerranéenne, le Morvan), à Scheveningen et voyage en Virginie USA (1988) où il rapporte environ 25 œuvres)

De Deken a également eu une carrière de footballeur, notamment à l'Antwerp FC (1930-1938), à l'Antwerp Boys (Vlaamsche Voetbalbond) (1937-1941), à l'Olympic Club de Charleroi dont il fut le capitaine de l'équipe pendant de nombreuses années (1941-1948). et RAA Louvieroise (1949-1953).

William Degouve de Nuncques

William Degouve de Nuncques est un artiste peintre belge, né le 28 février 1867 à Monthermée en France et mort le 1er mars 1935 à Stavelot en Belgique.

Famille. La famille Degouve de Nuncques est une ancienne famille bourgeoise. Un Charles Degouve, né en 1652, est bourgeois d'Arras, dans l'actuel département du Pas-de-Calais. Il fait enregistrer ses armoiries dans l'armorial d'Hozier en 1696 : *de sable à une barre d'argent, chargée de trois billettes de sinople*. Son fils, Antoine Degouve (1692-1782) est bourgeois, marchand d'Arras et négociant en gros. Son petit-fils, Jacques-François Degouve (1719-1794) bourgeois d'Arras est victime de la Révolution Française en 1794, condamné à mort par Joseph Le Bon.

Biographie. Né dans les Ardennes françaises, William Degouve de Nuncques est issu d'une grande et ancienne famille de la bourgeoisie française où les arts furent toujours à l'honneur. L'un de ses oncles est préfet de la Seine, un autre conservateur au musée des beaux-arts de Valenciennes et protecteur du sculpteur Carpeaux. William voue une grande admiration à son père, esprit très cultivé, qui l'initie non seulement à l'art et à la littérature mais aussi à la philosophie, aux sciences et à la musique.

– **Les jeunes années.** Ses parents s'installent en 1870 à Spa d'abord, puis à Bruxelles après la guerre franco-prussienne de 1870. Il commence à dessiner très tôt sans jamais suivre d'enseignement artistique à proprement parler, hormis les conseils prodigués par le peintre néerlandais Jan Toorop avec lequel il partage un atelier à Machelen en 1883. Il se lie également avec le peintre Henry de Groux qui le prend comme modèle, entre autres pour la tête de son célèbre *Christ aux outrages* et l'oriente vers le symbolisme.

– **La période symboliste (1891-1899).** Encouragé par Rodin, William Degouve de Nuncques expose pour la première fois en 1890 à Bruxelles. Il se passionne pour les écrits d'Edgar Allan Poe et c'est la *Maison Usher* qui lui inspire la *Maison Rose* en 18923. Il montre au Salon de Paris de 1894 la toile *Place du Warichet à Perwez*, peinte en 1889, qui se vend immédiatement. En 1894, il épouse la belle-sœur d'Émile Verhaeren, l'artiste-peintre Juliette Massin, qui lui fait découvrir les milieux littéraires et artistiques de la Jeune Belgique dont notamment Fritz Thaulow, Maurice Denis et Pierre Puvis de Chavannes, dont il apprécie les œuvres au climat de sourde mélancolie. La notion d'allégorie rejoint sa conception du symbolisme en alliant suspension du flux temporel, théâtralisation de l'espace voué au spirituel, volonté de sortir de l'histoire et désir de fonction poétique. Il se singularise pourtant de son modèle par un rejet quasi général de la figure humaine, laissant apparaître le recueillement par une mise en retrait de toute individualité, « l'homme n'a

nulle place, même pour ses sentiments ».

Il est invité au Salon annuel de 1893 du Groupe des XX où il présente 6 œuvres dont *La Maison rose*, peinte en 1892 et un dessin représentant son ami Henry de Groux. Il rejoint l'association La Libre Esthétique et expose des scènes nocturnes à l'huile ou au pastel dont il a le secret. Ses œuvres s'inspirent de poètes comme Maurice Maeterlinck et revêtent des aspects surnaturels et des climats étranges accentués par les ambiances nocturnes qui préfigurent le surréalisme.

Sa période symboliste qui dure de 1891 à 1899 est considérée comme la plus originale.

Sujets religieux et paysages. De 1899 à 1902, il voyage en Autriche, en Provence, en Suisse et aux îles Baléares.

Juste avant la Première Guerre mondiale, il se lance dans une quête mystique qui oriente son art vers des sujets religieux, tandis que son langage symboliste s'allie à une technique un peu plus expressionniste. Il se fixe aux Pays-Bas en 1914 mais revient à Bruxelles en 1919, au moment de la mort de sa femme qui le plonge dans un profond désespoir. Dévasté, il cesse de peindre pendant les trois années qui suivent.

Il s'installe à la fin de sa vie à Stavelot où il se marie en 1930 avec sa deuxième compagne, Suzanne Poulet (divorcée d'Adrien de Gerlache de Gomery). À Stavelot, il peint les paysages sombres et mélancoliques ardennais, mettant en avant la vie des paysans et des étendues enneigées. Il perd l'usage de sa main. Il meurt à Stavelot en 1935 et est enterré au cimetière d'Uccle.

Robert Degeneve

Robert Degeneve, né le 4 juillet 1919 à Ganshoren, dans la région de Bruxelles, et mort le 6 mai 2008 à Woluwé-Saint-Lambert, est un artiste belge, peintre, peintre de cartons, dessinateur, sculpteur, créateur de timbres poste, de vitraux, de tapisseries, de fresques et de bas reliefs.

Formation. Il étudie la peinture monumentale, le dessin et la sculpture à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles.

Il devient professeur honoraire aux académies des beaux-arts de Tournai et de Saint Josse (Bruxelles). Membre du Conseil National des Arts Plastiques de l'UNESCO, il fut aussi membre des jurys de l'État à la Commission spécialisée de la Tapisserie Murale.

Créateur de diverses peintures murales, Robert Degeneve s'est également intéressé au vitrail, technique qui connut le même parcours que la tapisserie. Pendant de nombreuses années, il s'est également intéressé à la sculpture. Il est notamment l'auteur du relief racontant la légende du chaudron, situé dans le cabinet du bourgmestre de l'Hôtel Communal de Woluwe-Saint-Pierre.

Jean-Baptiste Degreeef

Jean-Baptiste Degreeef, né le 15 décembre 1852 à Bruxelles et mort le 19 décembre 1894 à Auderghem (Bruxelles), est un artiste peintre belge.

Liminaire. Jean-Baptiste Degreeef est par excellence le paysagiste d'Auderghem. Grâce à ses toiles l'image de la commune bruxelloise de ce temps-là fut conservée pour la postérité.

Biographie. Jean-Baptiste Degreeef débute comme peintre-décorateur. Il suit les cours à l'atelier libre *L'Effort* et ceux de Joseph van Severdonck et de Paul Lauters à l'Académie de Bruxelles. Il est l'ami de Guillaume Vogels.

Son art est influencé par l'impressionnisme. Il séjourne quelque temps aux Pays-Bas, sur les rives de l'Escaut et de la Meuse. Il s'attache aux aspects subtils et fugitifs de la lumière. Sa touche est franche et spontanée.

Il découvre le Rouge-Cloître dans les années 1870, en compagnie de son aîné Hippolyte Boulenger (1837-1874), fondateur de l'École de Tervueren. Il s'y installe en 1883 et y passe les onze ans dernières années de sa vie. Son talent fut prisé à l'époque, et ne lui permettait pas de subvenir convenablement aux besoins de sa famille. La force de son tempérament et la sensibilité de ses toiles influencèrent de jeunes artistes tels qu'Alfred Bastien (1873-1955) ou Joseph François De Coene (1875-1950). Il s'imprégna de la quiétude du site du Rouge-Cloître pour créer l'impressionnisme autochtone belge.

Il meurt le 19 décembre 1894 à l'ancienne abbaye du Rouge-Cloître, dans le bâtiment qui abrite aujourd'hui le Centre artistique.

Style et appartenance. Peintre réaliste de paysages et de vues urbaines, Degreef est également musicien.

Il relève de la seconde École de Tervueren et est à l'origine de l'École d'Auderghem.

Oeuvres. Œuvres en possession de l'État et des musées d'Anvers, Bruxelles, Gand, Ostende (MBA), Saint-Josse-ten-Noode (Musée Charlier) et de Tervuren (*Musée de l'École de Tervueren*).

Honneurs et Expositions. La commune a baptisé un square de son nom. Le Centre du Rouge-Cloître a organisé des expositions sur l'artiste en 1973 et en 1994.

Henry de Groux

Henry de Groux est un artiste peintre, graveur et sculpteur symboliste belge, né à Saint-Josse-ten-Noode, près de Bruxelles, le 16 novembre 1866 et mort le 12 janvier 1930 à Marseille.

Biographie. – Jeunesse et formation. Fils du peintre belge Charles de Groux, défenseur du réalisme social en peinture, Henry de Groux est né à Saint-Josse-ten-Noode le 16 novembre 1866.

Il suit une formation à l'Académie de Bruxelles. Il réalise à 22 ans *Le Christ aux outrages*, tableau qui le rendra célèbre. Membre du groupe L'Essor en 1884, il est accepté en 1886 au groupe des XX mais sera obligé d'en démissionner en 1890 pour avoir refusé d'exposer dans la même salle que van Gogh et avoir injurié celui-ci ainsi que Paul Signac et Toulouse-Lautrec.

– **Peintre des milieux symbolistes à Paris.** Il s'installe ensuite à Paris où il réalise la majeure partie de son œuvre et côtoie d'autres artistes tels que Toulouse-Lautrec, Whistler, Gauguin, Ensor, Rodin et Debussy. Il fréquente également de nombreux écrivains, parmi lesquels son futur gendre Émile Baumann, Mallarmé, Apollinaire, Oscar Wilde, Léon Bloy — avec qui il entretient une amitié fusionnelle — Verlaine, Zola, Heredia, Gide, Milosz, Rémy de Gourmont et Huysmans. Il prend parti dans l'affaire Dreyfus et assure la protection de Zola contre la foule hostile à la sortie du tribunal. Il réalise plusieurs portraits de l'écrivain (lithographie, pastel) et un tableau, conservé à la maison Zola à Medan, retraçant l'épisode de la sortie du palais de justice tel qu'il le raconte dans son journal à la date du 9 février 1898: "Zola aux outrages". Cette prise de position en faveur de Dreyfus et de Zola contribue à la dégradation de son amitié avec Léon Bloy et à la rupture retentissante qui intervient entre les deux hommes en juin 1900. Ils ne se reverront qu'à la fin 1916, quelques mois avant la mort de Bloy.

– **Voyages en Europe.** Circulant à travers toute l'Europe, de Groux expose à Paris, dont chez Le Barc de Boutteville en 1894, à Bruxelles, Ostende, Spa, Amsterdam, Londres et Florence. Dans cette dernière ville, où il est arrivé en 1903, espérant relancer sa carrière par la confrontation à un

nouveau public, il est accompagné de Germaine Lievens, nièce de son épouse avec laquelle il vit une relation amoureuse passionnée. Côtéant les milieux artistiques et mondains de la ville, stimulé par la fréquentation du musée des Offices et des autres richesses artistiques de Florence, il produit un nombre considérable d'œuvres et organise une grande exposition de ses œuvres au palais Corsini en 1904. Toujours confronté à de terribles difficultés financières, brutalement assailli par une violente crise de jalousie vis-à-vis de Germaine Lievens, il est interné à l'hôpital psychiatrique de San Salvi, à Florence, en juin 1904. Après quelques semaines, il s'en évade pour rejoindre Gênes à pied. De là, il embarque pour Marseille, où sa femme Marie vient le chercher et le ramène à Spa, en Belgique.

– **Activité d'illustrateur.** Il illustre de nombreux ouvrages littéraires. Il participe en tant que lithographe à *L'Estampe originale* (1893) et *L'Épreuve* (1895). À partir de la fin 1909, il se consacre également à la sculpture: il réalise des bustes de Wagner, Beethoven, Baudelaire, Edgar Poe, Balzac, Tolstoï, Shakespeare, Byron, Villiers de l'Isle-Adam, Emmanuel Signoret, et de grandes statues en pied : Tolstoï, Ecce Homo. Il est l'auteur de la statue du monument aux morts de La Roque d'Anthéron. Plusieurs de ses grands projets de sculpteur ne se finalisent pas: du grand monument à la mémoire de Claude Debussy, il ne reste que les photos de quelques maquettes et le buste en bronze du compositeur, conservé à Paris au musée de l'Opéra.

Entre 1892 et 1910, il tient un journal, remplissant 18 cahiers manuscrits (des ajouts y ont en outre été portés entre 1926 et 1928). L'ensemble a été déposé par les héritiers du peintre à l'INHA et une édition partielle en a été faite en 2007 par les éditions Kimé.

Il est cité en préambule du livre de Léon Bloy *La Femme pauvre* : « À l'exception de notre grand peintre Henry de Groux, qui donc est descendu aussi profondément que vous et d'aussi bon cœur dans ma fosse noire ? » (Édition La Part Commune, 1897).

– **Activité pendant la Première Guerre mondiale.** Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, en août 1914, de Groux retourne s'installer seul à Paris, se séparant de sa famille réfugiée au village de Vernègues, en Provence. Il y restera pendant quatre ans, toujours à la recherche de moyens de subsistance. Pendant la première année du conflit, il récolte de la documentation sur les combats, y compris en se rendant sur le front. Il n'est pas sollicité par les missions d'artistes du général Niox, alors directeur du musée de l'Armée, et se rend donc sur le front par ses propres moyens. Bénéficiant de relations avec le ministre Albert Sarraut, il peut parcourir les zones dévastées après la bataille de la Marne en septembre 1914 et s'approcher de la ligne de front stabilisée. Observant les convois de blessés, de nouvelles recrues et de prisonniers allemands, il produit un certain nombre de dessins pendant cette période au contact des zones de guerre, qu'il devra quitter en octobre 1915.

De retour à Paris, il travaille à partir de cette documentation et des nouvelles relayées dans les journaux comme *Le miroir* ou *L'Illustration*. Le peintre compose des toiles, des pastels et des lithographies représentant l'horreur des combats. Il fait publier en 1916 un ensemble d'eaux-fortes intitulé *Le visage de la victoire*. Le recueil compile des images frappantes et crues, interprétées de ce que l'artiste a aperçu du front. De Groux conserve tout au long de la guerre une liberté de création malgré la censure mise en place. À l'ouverture de son exposition à la galerie d'Alignan, rue La Boétie à Paris en novembre 1916, l'affiche de l'événement, montrant le visage d'une Gorgone, est interdite car considérée comme trop violente par les autorités.

– **Après-guerre et fin de carrière à Avignon.** À partir de 1919, de Groux s'installe au Palais de Roure à Avignon, où il réalise des œuvres pour Jeanne de Flandreysy-Espérandieu, propriétaire du lieu. Elle lui commande notamment des toiles sur inspirées de *L'Enfer* de Dante, de Pétrarque et de la Provence.

Carlos de Haes

Carlos De Haes (Bruxelles, 27 janvier 1826 - Madrid, 17 juin 1898) était un peintre et graphiste belgo-espagnol d'origine néerlandaise.

Données personnelles. Il était le fils d'Arnold Cornelius de Haes (Eindhoven, 1795 – Madrid, 1872) et de Theresia Joanna Nerinckx (Bruxelles, 1797 – Madrid, 1872). Il avait une sœur Maria (1827-1870) et un frère. Il épousa l'Argentine Ines Carrasco y Montero de Uhagon en 1876. Elle mourut en 1877 en couches en donnant naissance à leur fille (décédée également à l'époque).

Cycle de vie. Le père De Haes était négociant en valeurs mobilières et négociant à Bruxelles. Après une faillite vers 1830, il disparut pendant un certain temps de la vie publique et s'installa avec sa famille en Espagne en 1836, où il prit la direction d'une maison de commerce à Malaga. De Haes était également destiné au commerce par ses parents, mais étant donné son talent frappant pour le dessin et la peinture, cela a prévalu. Son professeur à Malaga était le portraitiste local Luis de la Cruz y Rios (1776-1853).

En 1850, De Haes vient à Bruxelles pour compléter ses études auprès du peintre paysagiste Joseph Quinaux (1822-1895). A cette époque, il habitait Sint-Alphonsiusstraat, 14 à Sint-Josse-ten-Noode. Lors de son séjour à Bruxelles, il participe à plusieurs expositions : l'exposition des Maîtres vivants à Amsterdam en 1854 (avec Souvenir des Ardennes au soleil du matin et Souvenir des Ardennes au soleil du soir). Les mêmes œuvres furent exposées avec une Cascade et un Paysage indéterminé en 1854 au Salon triennal de Bruxelles. Au Salon de 1855 à Anvers, il expose Vue de Gleize dans les Ardennes, Paysage au ciel d'orage et Colline dans les Ardennes.

En 1855, il retourna en Espagne. De Malaga, il a envoyé les tableaux El Coronado vu à midi, Sur la bruyère près de Hasselt et La forêt de Beaufort à la "Primera Exposición Nacional de Bellas Artes" de Madrid. De Haes envisagea de s'installer définitivement à Bruxelles lorsque la chaire de peinture de paysage de l'"Escuela de Bellas Artes de San Fernando" de Madrid devint disponible en raison du décès du titulaire, Fernando Ferrant (1810-1856). La pièce de concours de De Haes, Vue du Palacio Real de Madrid vue depuis la Casa de Campo, a été préférée à celle de ses concurrents, dont Cosme Algarra et Gato de Lema. Il fut nommé président à compter d'août 1857. De Haes resta ainsi définitivement en Espagne et fut naturalisé. Ses parents et sa sœur ont également déménagé à Madrid, où ils ont vécu Calle d'Alcala. De Haes avait son atelier dans la Calle San Quantin. Sa réputation grandit rapidement et en 1859, il fut nommé (et effectivement admis en 1860) membre de la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando.

Les élèves. De Haes a connu de nombreux étudiants à l'Escuela de Bellas Artes : Nicolás Alfaro y Brieva (venant des îles Canaries), Ceferino Araújo y Sanchez, Ramos Manuel Artal, Serafin de Avendaño (°1838), Aureliano de Beruete y Moret (1845- 1912), Juan Espina y Capo, Hermengildo Estévan (°1851), José Maria Estrada (+ 1873), José Jiminez y Fernández, Christobál Ferriz y Sicilia, Francisco Gimeno y Arasa, Antonio Gomar y Gomar, Alvaroz Guyarra, Agustin Lhardy , Rafael Monleon y Torres, Jaime Morera y Galicia (1854-1927), Antonio Muñoz Degrain, Luis Ponzano y Mur, Juan Rabida, Agustin Riancho y Mora, Casimiro Sainz y Sainz, Antonio Seiquet, Carlos Vasquez y Beda, Bernardo Villemil-Marrachi et peut-être le plus connu de tous : Dario de Regoyos y Valdés (1857-1913).

Agustin Riancho et Dario de Regoyos sont venus étudier en Belgique sur recommandation de De Haes. Le premier avec François Lamorinière à Anvers, le second avec Joseph Quinaux à Bruxelles. De Regoyos deviendra l'une des figures de proue de L'Essor, Les XX et La Libre Esthétique, les trois groupes d'avant-garde belges successifs à Bruxelles dans les années 1880 et 1890.

Ces dernières années, De Haes – tombé malade – n'occupait que la chaire titulaire de peinture de paysage. Antonio Muñoz Degrain (1840-1924) lui succéda.

Oeuvre. Dans son œuvre personnelle, De Haes se présente comme un peintre paysagiste. Il participe continuellement avec ses créations à des expositions en Espagne et à l'étranger (Madrid,

1858 avec, entre autres, Vue dans les environs du Monastère de Pierda - Aragon ; Madrid 1860 avec, entre autres, Mémoire de l'Andalousie ; la côte méditerranéenne près de Torremolinos ; Madrid, 1862, dont Vue d'el Lozaya ; Bruxelles, 1878 ; Metz, 1864 ; Madrid, 1876 ; (quartier d'Abcoude) ; Munich, 1888.

Durant les mois d'été, De Haes effectuait traditionnellement de longs voyages : à la découverte des régions espagnoles et portugaises, de Majorque, de la Bretagne, de la Normandie, des Landes, de la région bordelaise, de la Belgique et des Pays-Bas. Parfois, il était accompagné d'étudiants, comme en 1874 par Aureliano de Beruete. Le monastère de Piedra et ses environs étaient un lieu de prédilection de De Haes. Le monastère appartenait à l'historien et auteur Federico Muntadas, qui faisait partie de son cercle d'amis. Il y séjournait régulièrement pour peindre dans la nature. La campagne madrilène, les Picos de Europa, les Pyrénées espagnoles, Guadarrama, Aragon, les côtes rocheuses espagnoles préservées, les villages de pêcheurs idylliques et les paysages fluviaux sont également des motifs courants.

Ses premières œuvres sont encore ancrées dans la vision romantique flamande-néerlandaise du paysage, mais il développe progressivement une picturalité qui devient de plus en plus impressionniste au cours d'une longue phase réaliste. Il était également un plein airiste convaincu, l'un des premiers – sinon le premier – à introduire la peinture en plein air en Espagne. Son importance en tant que figure nationale clé entre réalisme et impressionnisme est largement reconnue par les historiens de l'art espagnols.

De Haes était également graveur. En 1865, il devient membre de la "Société des Aquafortistes" parisienne. Les premières gravures de De Haes parurent dans les numéros de la revue *El Arte en España* en 1862-1863. Il a également sorti un album de gravures. Le thème est parallèle à ses peintures.

L'héritage. À sa mort, l'héritage de De Haes revint à une nièce et à deux neveux aux Pays-Bas car il n'avait pas de descendance. Jaime Morera a également hérité de De Haes. Il fit don des œuvres de De Haes de sa part d'héritage en 1924 au musée de Lérida qui porte son nom. Un an après la mort de De Haes, une grande rétrospective a eu lieu à Madrid. Deux des héritiers néerlandais, Rochus et Ignace De Haes, ont fait don d'environ 350 œuvres au Musée d'Art Moderne (fusionné plus tard avec le Prado), dont des peintures, des dessins et des gravures. En remerciement, ils furent nommés chevaliers de l'Ordre d'Isabelle la Catholique par le roi Alphonse XIII d'Espagne en 1900. Ces œuvres sont désormais réparties dans plusieurs musées espagnols.

Louise De Hem

Louise De Hem, née à Ypres le 10 décembre 1866 et décédée à Forest le 22 novembre 1922, est une peintre et pastelliste belge.

Elle était la cadette d'un fratrie de huit enfants et montra dès le plus jeune âge beaucoup de goût et d'application pour l'art du dessin.

Sa formation. Le peintre de genre Théodore Cériel qui avait épousé sa sœur Hélène en 1876, fut attentif aux talents de sa jeune belle-sœur et lui servit de maître.

Ce premier apprentissage fut suivi dans les années 1887-1891 d'une formation à Paris à la célèbre Académie Julian où elle suivit l'enseignement des portraitistes Benjamin-Constant et Jules Lefebvre.

Elle y fréquenta aussi l'atelier de Fernand Cormon.

Mise en contact avec le milieu pictural belge bien représenté dans la Ville Lumière, elle fut remarquée par Alfred Stevens qui encouragea son penchant pour le pastel.

Sa carrière. Elle eut beaucoup de succès comme portraitiste mondaine grâce à ses œuvres aux tonalités lumineuses et chatoyantes et au dessin gracile et plein de légèreté qui eurent beaucoup d'attraits et récolta de nombreuses commandes, décrochant en 1904 une médaille d'or au salon de Paris.

Elle retourna vivre à Ypres en 1891 où elle partagea l'atelier de son beau-frère Cériez. Après la mort de Cériez le 2 septembre 1904 elle s'installa avec sa mère et sa sœur à Forest (Bruxelles) où elle continua sa carrière de portraitiste.

Sa maison-atelier. Elle se construisit alors en 1904 au 11 rue des Barnabites à Forest (actuellement 15, rue Darwin), d'après les plans qu'elle aurait dressés elle-même et qui selon Franco Borsi étaient « *inspirés et presque plagés de Blerot* ». Beaucoup d'auteurs toutefois attribuent actuellement ces constructions à Ernest Blerot sur base de la similitude de style de cette belle maison de maître mélange d'Art nouveau et de rococo, jouxtant un vaste et lumineux atelier (1905) aux lignes plus sobres, témoignant non seulement de la réussite d'une artiste et d'une femme à une époque d'effervescence et de ferveur pour les arts, mais surtout du rôle important et central que les beaux-arts étaient appelés alors à jouer dans la société.

Son mariage. Le 2 mai 1908, Louise De Hem épousa, à quarante-deux ans, l'ingénieur Frédéric Lebbe, alors âgé de quarante-neuf ans.

La survie de son œuvre. Hélène Cériez-De Hem fit don en 1927 de nombreuses œuvres de sa sœur à la commune d'Ypres, constituant le noyau d'une nouvelle collection pour le musée de cette ville détruit par la guerre.

Charles Dehoy

Charles Dehoy (Bruxelles, 1872 – Saint-Gilles, 1940) était un peintre, aquarelliste et graveur belge. Il appartient aux fauvistes brabançons et est considéré comme l'un des peintres fauvistes belges les plus importants.

Dehoy était autodidacte, mais dans son évolution en tant que peintre, il a été façonné par des artistes de renom tels que Ferdinand Schirren, Auguste Oleffe, Henri Ottmann et son beau-frère Roger Parent et a ainsi réussi à développer son propre style typique, couleur et tonalité.

Dehoy était modeste, silencieux et introverti, mais en même temps spontané par nature. Il est également caractéristique que Charles Dehoy ne soit pas du tout sédentaire et ait constamment déménagé tout au long de sa vie dans les communes autour de Bruxelles, souvent même sans être officiellement enregistré.

Le « fauviste tranquille », comme on l'appelle parfois, est en grande partie un mystère.

Biographie. – Premières années. Charles Jean Dehoy est né à Bruxelles le 14 avril 1872 dans une famille pauvre. Il est devenu orphelin à l'âge de 14 ans et a dû immédiatement commencer à travailler. Il exerce divers métiers, tels que garçon de courses, cordonnier, sellier, encadreur et peintre en bâtiment.

Au tournant du siècle, certains frères Dehoy avaient une entreprise d'encadrement, de restauration de peintures et de revêtements à Bruxelles, où Charles Dehoy travailla également jusqu'en 1905.

Vers 1900, il voyage dans le sud de la France avec un ami journaliste et poète français, Ducros, où il peint ses premiers paysages, pleins de fantaisie, mais sans style avec une tendance au pointillisme. La lumière méditerranéenne a eu une influence durable sur son œuvre ultérieure. Durant le reste de sa vie il voyagera régulièrement en Provence et sur la Côte d'Azur. En 1901, il expose ces œuvres pour la première fois lors de la Triennale d'Anvers.

– **Fauves brabançons.** Durant cette période, il rencontre Ferdinand Schirren, qui s'occupera de lui.

Cette amitié a eu une influence cruciale sur son développement en tant que peintre. Dehoy, qui n'avait reçu aucune formation plastique, prenait plaisir à colorier ses dessins de manière un peu enfantine. Dehoy rejoint le cercle d'art « Labeur », que Schirren avait fondé en 1898 avec Auguste Oleffe et Willem Paerels et qui comprenait également Louis Thevenet, Henri Ottmann, Jan Stobbaerts, Jean Lemayeur, Georges van Zevenberghen, Alfred Delaunois et Jef Lambeaux. Le groupe fut dissous en 1907.

Un autre élément crucial pour le développement artistique de Dehoy était l'atelier d'artistes L'Effort d'Auguste Oleffe, un atelier collectif qui organisait également des expositions, dont Dehoy devint l'un des participants réguliers. Les « Fauves brabançons » naîtront de cet atelier. A cette époque, on les appelait encore les « coloristes bruxellois », les « peintres de Zenne » ou les « De Caelevoeters ». Ils recherchaient principalement leurs sujets dans les environs verdoyants d'Auderghem et de Linkebeek. Outre Charles Dehoy, les membres les plus importants étaient Auguste Oleffe, Rik Wouters, Ferdinand Schirren, Jean Brusselmans, Anne-Pierre de Kat, Jos Albert, Louis Thevenet, Médard Verburgh, Philibert Cockx et Jehan Frison.

Auguste Oleffe a fait évoluer Dehoy d'un style plutôt académique vers un impressionnisme luministe aux aplats de couleurs vives et contrastées. Henri Ottmann (1877-1927) eut également une forte influence sur lui. Sous l'influence de Schirren, le style de Dehoy évolue du luminisme au fauvisme. Au sein du fauvisme, Dehoy appartenait au groupe plus français de Wouters, Schirren et Paerels, qui s'efforçaient d'obtenir une composition sobre et tachiste. Dehoy a traduit le fauvisme par « tout exprimer dans son expérience émotionnelle ».

En 1905, Clara Dehoy, la sœur de Charles, épouse le Français Roger Parent (1881-1985), venu vivre à Bruxelles en 1902 et surnommé « le Parisien » parmi les fauves brabançons. Roger Parent aura également une influence importante sur le développement artistique de Dehoy.

A cette époque, Charles Dehoy fait également partie du groupe autour du brasseur et mécène François van Haelen (1872-1939). Charles Dehoy se lie d'amitié avec Louis Thévenet, devenu fou et buveur, et le présente à François van Haelen vers 1905. Thévenet devient le protégé et l'artiste préféré de Van Haelen. En revanche, il appréciait moins les œuvres de Dehoy, mais en a quand même acheté un certain nombre. Dehoy a réalisé plusieurs tableaux de la brasserie et du jardin de Van Haelen. On connaît une peinture bien connue de l'étang qui alimentait la brasserie en eau à partir de 1906. Ce jardin a également fait l'objet d'une aquarelle d'après la Première Guerre mondiale. Il est frappant qu'en mai 1924, le brasseur François van Haelen expose le tableau Paysage de Dehoy à Linkebeek au château de Wolvendael à Uccle, l'une de ses œuvres les plus connues. Cependant, à cette époque, Dehoy était déjà un peintre respecté.

Dehoy réalise également des portraits et des paysages à Linkebeek, Uccle, Drogenbos et ses environs.

À partir de 1910, une certaine influence de l'œuvre de Paul Cézanne se fait sentir. Ses œuvres deviennent encore plus synthétiques, mais avec une palette de couleurs purement fauve. Comme pour la plupart des autres fauves brabançons, on y retrouve également l'influence des éléments ludiques de James Ensor.

En 1912, Georges Giroux ouvre sa galerie dans la rue Konings de Bruxelles, ce qui sera déterminant pour la carrière de nombreux fauvistes brabançons. Charles Dehoy a reçu une exposition individuelle avec Rik Wouters, Louis Thevenet, Willem Paerels, Jos Albert, Ramah, Auguste Oleffe, Ferdinand Schirren et Charles Dehoy. D'autres artistes pourraient participer à une exposition collective. Tout comme Rik Wouters et plus tard Ferdinand Schirren, Dehoy, qui habitait alors la Poststraat à Schaerbeek, s'est également vu proposer un contrat par Giroux.

Au printemps 1914, Dehoy participe à la dernière exposition de la célèbre La Libre Esthétique. Dehoy commence désormais à influencer lui-même de jeunes artistes, tels que Médard Verburgh et Jean Brusselmans.

Première Guerre mondiale. Pendant la Première Guerre mondiale, Dehoy reste en Belgique. En 1914, les Dehoy séjournèrent au château d'Everberg. En 1915, lui et son épouse Eléonore Joséphine Colson achètent une maison surélevée avec un atelier à Laeken, au bord du canal. De là, il réalise un certain nombre de célèbres paysages urbains fauvistes des toits de Bruxelles. Le canal et ses abords étaient présents en bonne place dans son œuvre. Parallèlement, il peint des natures mortes, des personnages, des vues de parcs, des scènes de jardins et autres paysages. Willem Paerels vivait également dans ce quartier.

Cette année-là, il rencontre également Paul Fierens, critique d'art, professeur et futur conservateur des Musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles. Paul Fierens le soutiendrait toujours.

En 1915, il participe à des expositions à la galerie Sneyers et au Salon d'automne de 1915. En 1916, son travail est exposé au salon des « Indépendants ».

En 1917, Dehoy séjourne à Grimbergen, alors village d'artistes, où il peint sa "Vue de l'abbaye de Grimbergen" et dessine sa "Dame qui lit à Grimbergen".

Fin 1918, Paul Colin, directeur de la Galerie Georges Giroux, fonde l'influent Cercle des XV, pour faire revivre l'art d'après-guerre. Charles Dehoy en était membre. L'association possédait son propre magazine, L'Art Libre.

Période ultérieure. Après la Première Guerre mondiale, l'œuvre de Dehoy montre l'influence du cubisme et de l'expressionnisme. Les paysages urbains sont devenus plus emphatiques. On peut remarquer que certaines œuvres d'Anne-Pierre de Kat semblent inspirées des œuvres de Dehoy.

En 1920, il expose à l'exposition triennale « Salon Triennal d'Anvers » à Anvers. La même année, la galerie Giroux accueille une rétrospective de l'œuvre de Charles Dehoy, qui comprend également des œuvres d'artistes français tels que Charles Dufresne, Raoul Dufy, André Derain et Othon Friesz.

Après 1925, les couleurs deviennent moins vives et plus sombres et la composition moins ludique.

En 1926, Dehoy séjourne quelque temps à Menton sur la Côte d'Azur. Il y réalise des œuvres importantes telles que « Menton » et « Fleurs sur la terrasse, Menton ».

Son travail devient plus synthétique et expressionniste. L'une de ses œuvres les plus connues, Voorstad de 1928, a été achetée par les Musées royaux des Beaux-Arts.

Dehoy est à son apogée et est soutenu par le critique d'art puis directeur du Musée des Beaux-Arts Paul Fierens (1870-1926), dont il fera le portrait. Le correspondant bruxellois du Nieuwe Rotterdamsche Courant, le poète Karel van de Woestijne, lui est également très favorable.

De 1934 à 1938, il vécut dans la Boterbloemstraat à Watermael-Bosvoorde, une maison située dans un quartier de jardins uniforme. Au cours de cette période, il a réalisé plusieurs images de maisons, dont plus d'une fois la maison aux allures de ferme dans laquelle il avait vécu à Laeken et plus tard son « Loin des maisons » de 1935, dans lequel il a représenté le quartier des jardins de Watermael-Bosvoorde.

En 1938, le vieil artiste malade s'installe dans un manoir majestueux de la Stenen-Kruisstraat à Saint-Gilles.

À l'été 1938, Dehoy fait partie d'une sélection d'artistes de premier plan pour la prestigieuse rétrospective Exposition d'art belge contemporain, organisée par le Palais des Beaux-Arts.

Charles Dehoy est décédé chez lui à Saint-Gilles à l'âge de 68 ans.

Musées. Ses œuvres sont présentes dans d'importantes collections, tant publiques que privées.

De nombreuses œuvres font partie de l'importante collection de l'ancien Crédit communal (aujourd'hui Banque Belfius).

Ses œuvres sont exposées au Musée de Mons, aux Musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles et au Musée Alice et David van Buuren à Bruxelles.

Edouard De Jans

Edouard De Jans (né à Saint-André-lez-Bruges le 16 avril 1855 et mort à Anvers le 11 juillet 1919) est un peintre belge. Son champ pictural couvre la peinture d'histoire, de portraits, de paysages et de scènes religieuses. En 1891, il est le co-fondateur du collectif artistique anversoïse dénommé Les XIII.

Biographie. – Famille. Né à Saint-André-lez-Bruges le 16 avril 1855, Edouard De Jans est le troisième des quatre enfants de Pieter De Jans, ouvrier-meunier, et de Francisca Catharina Roels. La famille demeure à la *Diksmuidse Heirweg* à Saint-André. Edouard De Jans se marie avec Maria Plompen (Ekeren, 1853 - Anvers 1937), avec qui il a trois enfants. Son fils Carlo devient professeur de mathématiques à l'Université de Gand, sa fille Louisa devient peintre et sa fille Irma, docteur en philologie germanique, est enseignante.

– **Jeunesse.** Jeune homme, Edouard livre du lait. L'histoire raconte que lorsqu'il arriva un jour à Bruges avec sa charrette à chien, il fut impressionné par les œuvres exposées par le lithographe Jacob Petyt (1822-1871) dans la rue Saint-Jacques. Le talent d'Edouard avait déjà été remarqué à l'école du village, mais il s'avère particulièrement évident lorsque Edouard, à la demande d'Auguste De Laage de Bellefaye, dessine son château *Het Steentien* à Saint-André. Le châtelain, qui souhaitait faire restaurer sa demeure, est favorablement impressionné par les dons de dessinateur de De Jans et lui propose dès lors de suivre des cours de dessin à l'académie de dessin située près de la place Jan van Eyck à Bruges.

– **À l'école Bogarden de Bruges.** La première année, De Jans remporte déjà un prix et les commandes suivent. Il réalise des travaux à la demande des bourgmestres de Saint-André Edouard de Nieulant et son gendre Otto de Mentock et du baron Pecsteen de Lampreel. Ces trois notables parrainent le jeune artiste, permettant à De Jans de fréquenter l'école Bogarden et l'Académie des beaux-arts de Bruges. À partir du 1er novembre 1869, il est formé par le directeur Eduard Wallays (1813-1891). En 1873, à l'âge de dix-huit ans, il devient enseignant à l'école Bogarden.

– **À l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers.** Edouard De Jans, concomitamment à ses fonctions enseignante, effectue également son service militaire. En 1875, il entre bien préparé à l'Académie Royale des beaux-arts d'Anvers pour poursuivre ses études. Il est immédiatement admis au « Cours Supérieur de Peinture ». À Anvers, il rencontre différents professeurs, dont Polydore Beaufaux. Formé par le peintre romantique Nicaise De Keyser et par Charles Verlat, il remporte, en 1876, le Premier Prix de « Peinture d'après Nature ». Il reçoit également, la même année, plusieurs prix à l'académie d'Anvers dans les catégories : « Expression », « Dessin d'après tête antique », « Peinture d'après modèle », « Dessin d'après sculpture antique », « Dessin d'après nature », « Composition historique » et « Anatomie »

– **Prix de Rome et voyages en Europe.** En 1876, il reçoit une mention honorable au prix de Rome belge de peinture, puis en 1878, il reçoit le premier prix du même concours grâce à son *Retour du fils prodigue*. De Jans s'est principalement fait connaître en tant que portraitiste, mais il s'est également concentré sur des scènes bibliques, des scènes historiques et des paysages, œuvres marquées par son style réaliste, mais avec une nuance romantique. Le 16 octobre 1878, son prix fut solennellement célébré à Bruges et le lendemain à Saint-André. En outre, De Jans a été récompensé à de nombreuses reprises pour son travail, tant à Anvers qu'à Bruges.

Le prix de Rome qui consiste en une bourse donne au peintre l'opportunité de voyager à travers l'Europe. Il visite la France et l'Italie ainsi que l'Autriche et l'Allemagne. En Italie, il peint de nombreux paysages et scènes de la vie populaire, ainsi qu'une copie d'un portrait d'Holbein. Il suit des cours à l'École des Beaux-Arts de Paris avec Alexandre Cabanel pendant sept mois. Il participe au salon d'Anvers de 1882 en présentant *Intérieur d'auberge à Rome* jugé favorablement par le

critique Alphonse-Jules Wauters qui décrit la toile : « d'une belle tenue d'ensemble et très bien exécuté. Il y a là deux personnages principaux, magnifiquement drapés dans leurs épais manteaux gris et bleu, d'une note superbe ». En 1889, sa toile *La Fille du pêcheur* remporte le premier prix d'un concours à Paris. À son retour en Flandre la même année, il est nommé professeur à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers. L'artiste continue d'y enseigner jusqu'à sa mort en 1919. En 1891, il devient co-fondateur, avec Edgard Farasyn et Émile Claus, du cercle d'artistes anversois Les XIII.

Il réalise des peintures murales pour l'Exposition universelle d'Anvers en 1894, avec Edward Portielje et Joseph Dierickx. En 1899, il réalise l'une des cinq peintures murales de la cage d'escalier de l'hôtel de ville d'Anvers.

Edouard De Jans meurt à l'âge de 64 ans à Anvers le 11 juillet 1919 et est inhumé au cimetière du Kiel.

Postérité. À la suite d'une commémoration à Saint-André-lez-Bruges le 16 juin 1935, l'historien local Maurits Van Coppenolle écrit l'ouvrage *Edouard de Jans, commémoré le 16 juin 1935*. En mars de la même année, un comité d'honneur est créé, présidé par le bourgmestre de Saint-André, Stanislas Van Outryve d'Ydewalle. Les 16 et 17 juin, une exposition et une cérémonie commémorative ont eu lieu chez lui, le long du Diksmuidse Heirweg.

Aujourd'hui encore, quelques traces de ce peintre sont encore visibles :

- Plusieurs de ses œuvres, dont le portrait d'Eugeen Lefebure et « Le Retour du fils prodigue », font partie de la collection du Musée Groeninge de Bruges.
- Des œuvres sont également exposées dans les musées d'Anvers (portraits, dont celui de l'architecte Jean-Jacques Winders) et de Gand (« Joueurs de cartes dans une auberge italienne »).
- La *Edward de Jansstraat*, une rue latérale du Gistelse Steenweg, fait référence à ce peintre de Saint-André.

Nicaise De Keyser

Nicaise De Keyser, né à Zandvliet (Anvers) le 26 août 1813 et mort à Anvers le 16 juillet 1887 est un peintre belge connu pour ses peintures d'histoire, ses portraits et scènes de genre. Artiste prolifique, il est l'une des figures clefs de l'école historico-romantique belge et forme de nombreux élèves.

Biographie. Nicaise De Keyser, né à Zandvliet en 1813, est le fils d'un cultivateur, Henri De Keyser, et de Marie Catherine Delie. Simple berger, il manifeste dès son jeune âge, une vocation pour les arts. Grâce à une mécène, il se forme à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers où il reçoit les leçons de Joseph Jacobs et de Mathieu-Ignace Van Brée. En 1834, il présente un *Christ en croix*, destiné à une église catholique de Manchester, qui connaît un grand succès.

À partir de 1835, Nicaise De Keyser effectue de nombreux voyages en Angleterre, en Écosse, à Paris et en Italie. Le 6 octobre 1840, il épouse à Anvers son élève Isabelle Telghuys (1815-1879), également peintre de genre. Le couple a cinq enfants, nés à Anvers de 1841 à 1851. En 1846, il est élu à l'Académie américaine des beaux-arts.

En 1855, il présente un portrait à l'Exposition universelle de Paris. Ensuite, il néglige la peinture d'histoire pour se consacrer davantage aux scènes de genre. En 1855, Nicaise De Keyser succède à Gustave Wappers en devenant directeur de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, fonction qu'il exerce jusqu'en 1879.

En 1870, Gustave Vapereau affirme : « Nicaise De Keyser est un des chefs de la nouvelle école belge, qui se rattache si étroitement à l'école moderne française de Paul Delaroche. » Ses œuvres

sont également favorablement appréciées en Allemagne où il se rend volontiers.

Il meurt à l'âge de 73 ans dans son domicile, Warandestraat no 15 à Anvers, le 16 juillet 1887. Peintre prolifique, il laisse plus de 350 œuvres.

Raoul De Keyser

Raoul De Keyser (Deinze, 29 août 1930 - là-bas, 6 octobre 2012) était un peintre belge.

Biographie. Raoul De Keyser travaille depuis 1964 sur une œuvre vaste et personnelle qui ne peut être contenue dans une catégorie fixe. Dans les années 1960, il était considéré comme un représentant important de la nouvelle vision de la peinture, dans laquelle les motifs reconnaissables de la vie quotidienne sont réduits à des zones abstraites de couleurs et de lignes.

En 1966-67, il peint sur commande les caves du château de Beervelde en Flandre orientale avec Roger Raveel, Elias et Lucassen.

À partir des années 1970, son style évolue vers l'abstrait avec des formes dérivées des divisions du paysage et des souvenirs des lignes des terrains de football. Il parvient ainsi à approfondir la forme et la structure de son œuvre picturale. Le critique d'art flamand Ludo Bekkers le décrit ainsi : « Une œuvre n'est jamais terminée. On peut souvent lire sur les bords de la toile comment elle a été repeinte pour obtenir un résultat acceptable. Mais cela n'est apparemment jamais complètement acceptable, car la recherche se poursuit dans l'œuvre suivante, parfois avec une approche différente, une structure formelle différente, une utilisation différente de la couleur. Et ce processus d'ajustement, d'autocorrection et de repeinture est précisément ce qui fascine dans cette œuvre. Sa signification ne réside pas dans la mémoire. de la réalité. mais dans la recherche du tableau final dont les étapes précédentes sont le souvenir." »

L'œuvre de De Keyser se distingue par sa subtilité et en dit long avec peu de ressources. Ses toiles semblent abstraites, mais sont généralement basées sur des motifs de son environnement quotidien comme un parasol, une poignée de porte ou un arbre dans le jardin.

De Keyser revêt une grande importance pour le travail d'une jeune génération de peintres comme Luc Tuymans. Son travail est représenté par des galeries d'art contemporain telles que Zeno X et David Zwirner.

De Keyser est décédé à Deinze le 6 octobre 2012.

Des expositions. Le travail de De Keyser était présent dans de nombreuses expositions telles que Documenta (Kassel, 1992) ; Le Spiegel brochene. Positionen zur Malerei (Vienne, Hambourg, 1993) ; Non lié. Possibilités de peinture (Hayward Gallery, Londres, 1994) et Trouble Spot. Peinture (MUHKA, Anvers, 1999). Son travail a été exposé à la Biennale de Venise 2007. Le Musée De Pont a inclus un grand nombre d'œuvres de De Keyser dans sa collection.

Lucien Dasselborne

Lucien Dasselborne, né à Louvroil le 13 avril 1873 et mort à Tournai le 27 janvier 1962, est un peintre belge.

Biographie. Il commence à peindre pendant la Première Guerre mondiale, après ses études de droit. Membre du Salon des artistes français, il y obtient une mention honorable en 1922 et y expose en 1929 *L'église de La Chapelle d'Alagnon (Auvergne)* (eau-forte en couleurs) et *Une rue à Tournai (Belgique)* (eau-forte).

Il expose ses tableaux à Renaix en 1951 (individuel) et en 1955 (groupe).

Un des prix du Hainaut est décerné par la ville de Tournai en son honneur.

Jo Delahaut

Jo Delahaut (Vottem, 22 juillet 1911 - Schaerbeek, 20 février 1992) est un artiste belge. Il est une des figures emblématiques de l'abstraction géométrique en Belgique.

Biographie. Formé à l'académie des beaux-arts de Liège, il est l'élève d'Auguste Mambour (1928-1934). Docteur en histoire de l'art de l'Université de Liège, il commence à peindre en 1940 des toiles expressionnistes. Influencé par le style du peintre Auguste Herbin, il construit des formes géométriques statiques dans lesquelles, dans un premier temps, la couleur des surfaces joue le rôle principal. Il devient en 1946-47, le seul peintre à aborder l'abstraction avec un radicalisme inconnu jusqu'alors. Au fil des années, son œuvre s'épure et on peut dire qu'elle équivaut aux ouvrages américains du « hard edge » et du « minimalisme ».

Sociétaire du Salon des réalités nouvelles à Paris en 1946, membre de la Jeune Peinture belge à Bruxelles en 1947, aux côtés de Mig Quinet (1906-2001), Louis Van Lint (1909-1986), Gaston Bertrand (1910-1994), Marc Mendelson (1915-2013), Anne Bonnet (1908-1960), membre fondateur du groupe belge Art Abstrait en 1952, il est coauteur en 1954 du *Manifeste spatialiste*, avec Pol Bury (1922), entre autres.

Son abstraction géométrique était un moyen d'éveiller les mécanismes de l'activité intellectuelle, un métalangage adressé à l'esprit. Nourrissant l'ancestral rapport dialectique entre la forme et la couleur, il utilise la géométrie plane dans son travail car elle est, dit-il : « la plus représentative de l'homme (...). Elle ajoute à la clarté d'un exposé, elle est lisible, compréhensible intuitivement même par ceux qui en ignorent la théorie ».

Delahaut écrit énormément sur l'art parce qu'il n'y a dans sa pratique aucune habitude, aucune répétition. Le peintre est un poète usant du champ des couleurs pour dilater le temps et l'espace, coïncider avec ce sentiment d'infini qui est objet de la poésie. Son art est parlant par sa simplicité, sa sensibilité au dynamisme et à l'harmonie des couleurs et des formes.

Émile Delperée

Émile Delpérée, Émile Delperée, né Émile Daxhelet le 15 septembre 1850 à Huy et mort le 9 novembre 1896 à Esneux, est un peintre belge.

Biographie. Fils de Pierre-Emmanuel Daxhelet, Émile est orphelin en 1857 et recueilli par François Delpérée et son épouse. Il adoptera la signature « Delpérée » en reconnaissance envers sa famille adoptive.

Formé à l'académie des beaux-arts de Liège (années 1870), Emile est l'élève de Charles Soubre (dont il épouse la fille Eugénie). Il y prend la suite de son professeur et est nommé officiellement professeur du cours de peinture en 1889 .

Le 9 novembre 1896, il décède d'un cancer à l'estomac .

Albert Delstanche

Albert Delstanche, né le 8 mai 1870 à Bruxelles et mort le 6 juillet 1941 à Ohain, est un peintre et

graveur belge.

Biographie. Albert Jean Delstanche naît le 8 mai 1870 à Bruxelles. Il est le fils de Charles Delstanche, docteur en médecine, né à Bruxelles, et de Marie Hélène Caroline Mélanie Madou, qui habitait au n° 11 de la rue du commerce à Bruxelles. Celle-ci, née en 1845 à Saint-Josse-ten-Noode, était la fille du peintre, illustrateur et lithographe Jean-Baptiste Madou (1796 - 1877) et y avait épousé en 1868 le docteur en médecine Charles Delstanche, né à Bruxelles en 1840 et lui-même fils du docteur en médecine Félix Joseph Delstanche.

Il obtient son doctorat en droit, puis une licence en art et archéologie, et s'inscrit au barreau.

Albert Delstanche épouse en 1895 à Bruxelles Madeleine Sylvie Vanderborgh, née à Schaerbeek en 1871, fille du négociant bruxellois Jacques Vanderborgh ou Vander Borgh. De ce mariage naîtront deux filles, Marie-Madeleine en 1896 et Isabelle en 1900 qui épousa en 1921 Étienne Schotsmans.

Il est l'élève d'Alexandre Robert et de Joseph Stallaert à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Il poursuit ses études à la Kunstakademie de Düsseldorf. Il interprète surtout des thèmes relatifs au Brabant Wallon.

Albert Delstanche meurt le 6 juillet 1941 à Ohain.

Paul Delvaux

Paul Delvaux (Antheit, 23 septembre 1897 - Furnes, 20 juillet 1994) était un peintre belge. Il est souvent qualifié de surréaliste belge, mais n'accepte pas cette référence. Il trouvait cette interprétation de son œuvre trop étroite, trop formaliste et surtout trop superficielle. Il voulait simplement créer « un réalisme poétique » et en cela il a atteint des sommets sans précédent et une renommée internationale.

Cycle de vie. Son père était avocat à Bruxelles et le jeune Paul se destinait à l'architecture. A cette fin, il fréquente l'Académie de Bruxelles, mais suit parallèlement une formation dans l'atelier de peinture de Constant Montald, tout comme son contemporain René Magritte.

Il participe pour la première fois à une exposition collective au Sillon en 1924. Il travaille plusieurs années dans la région de Boitsfort, sur la base d'un rendu expressionniste permékien. À la Foire du Midi de Bruxelles en 1932, il reçoit le choc qui va définir davantage son art, lorsqu'il visite le cabinet de curiosités du musée Spitzner. En 1934, lorsqu'il rencontre l'œuvre de Giorgio de Chirico de 1926 à l'exposition Minotaure, son style subit un changement décisif : le poète Delvaux prend son essor.

Le 1er janvier 1933, sa mère, qui n'avait jamais accepté « son premier amour » (sa « Tam »), décède. La même année, il détruit plus de 100 de ses premières œuvres. Bien que peu enthousiasmés par les peintures surréalistes de Magritte, les deux maîtres exposent simultanément au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles en 1936. Ici, il est devenu clair que Delvaux suivait sa propre voie, vers le poétique, bien qu'avec des nuances surréalistes.

Son père décède en 1937. Cette année-là, il épouse Suzanne Purnal. Cependant, le mariage s'est avéré être un fiasco émotionnel. La désillusion et la solitude sont devenues une telle source d'inspiration qu'il a créé ses meilleures œuvres durant cette période. 1938 devient une année exceptionnellement fructueuse. Il a exposé à l'Exposition Internationale du Surréalisme, organisée par Marcel Duchamp, à Paris en janvier. En juin, il participe à la même exposition à Amsterdam, organisée cette fois par André Breton et Paul Éluard. Et à Londres, il a été exposé à la London Gallery of E.L.T. Mesens. Il reçoit le Prix de l'Académie Picard et voyage pour la première fois en Italie.

Durant la Seconde Guerre mondiale, il refuse d'exposer. Au cours de l'hiver 1944-45, il reçut sa première grande rétrospective au Palais des Beaux-Arts. Le cinéaste belge Henri Storck a réalisé le film *Le monde de Paul Delvaux*. En 1947, il rencontra de nouveau et de manière totalement

inattendue sa première amante Anne-Marie De Martelaere, sa "Tam" à Saint-Idesbald. Il a alors quitté sa femme. Il épousa finalement Tam le 25 octobre 1952.

Il devient professeur à l'École nationale supérieure des arts visuels la Cambre à Bruxelles en 1950 et réalise la fresque murale du Kursaal d'Ostende en 1952. En 1954, il participe à la XXVIIe Biennale de Venise. Il reçoit le prix italien Reggio Emilia en 1955. En 1956, il se rend en Grèce, le pays de ses galeries de temples souvent peintes. Le 5 juillet, il est admis à l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

Dix ans plus tard, il reçoit le Prix de l'État belge pour son travail commun et est nommé président de l'Académie Royale des Beaux-Arts. À partir de 1966, il vécut la moitié de l'année dans le parc de Furnes. Henri Storck réalise un nouveau film en 1971 : Paul Delvaux ou les femmes défendues, cette fois d'après un scénario de René Micha.

L'Académie française le décerne Officier de l'Ordre des Arts et des Lettres de France en 1972.

En 1973, il reçoit le prix Rembrandt de la Johann Wolfgang Goethe-Stiftung de Bâle. Parallèlement, le Musée Boijmans Van Beuningen de Rotterdam organisait sa grande exposition rétrospective. Cette exposition est reprise l'année suivante au Japon, dans les musées nationaux de Tokyo et de Kyoto. Il peint la fresque monumentale de la station de métro Bruxelles Beurs en 1978. Cette année-là, il devient également citoyen d'honneur de la ville de Furnes.

L'Université Libre de Bruxelles a admis Paul Delvaux comme Docteur Honoris Causa en 1979. L'artiste pop américain Andy Warhol a rencontré Delvaux à Bruxelles, en 1981, et a réalisé une série de portraits du peintre.

Le 26 juin 1982, le Musée Paul Delvaux est inauguré à Saint-Idesbald. Au cours des dix années qui ont précédé sa mort, d'autres expositions ont suivi à Paris, Ferrare, Munich, Tokyo, Osaka, Yokohama et Himeji.

Iconographie (langage visuel). L'iconographie de l'œuvre de Delvaux, à laquelle il doit sa renommée, est difficile à appréhender. Non seulement parce que le peintre a rarement parlé explicitement des motifs qu'il a utilisés à cet égard, mais aussi parce qu'ils restent ouverts à de nombreuses interprétations différentes. Des nus féminins aux grands yeux rêveurs, des squelettes humains, des trains et des wagons à l'ancienne, des gares et des bâtiments d'aspect classique sont les principaux éléments de son langage visuel. Au fil du temps, des combinaisons inhabituelles telles que des poteaux électriques entre les temples grecs sont néanmoins devenues monnaie courante dans le cadre d'un monde onirique qui, malgré son caractère naturaliste prononcé, semblait extrêmement aliénant.

Jean Delville

Jean Delville (Louvain, 19 janvier 1867 - Forest, 19 janvier 1953) était un poète et peintre belge, d'abord réaliste, puis symboliste.

Cycle de vie. Jean Delville commence sa formation de peintre à l'âge de douze ans. Il a été élève à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles auprès de Jean-François Portaels. Il a vécu la majeure partie de sa vie à Bruxelles. Mais il passe également plusieurs années à Paris, Rome, Glasgow et Londres. À vingt ans, il expose ses œuvres et remporte plusieurs prix importants. Après avoir enseigné quelque temps à la School of Arts de Glasgow, dont il fut également directeur, il devient professeur à la Brussels Art Academy. Certains de ses élèves deviennent mondialement connus, comme Éliane de Meuse (Prix Godecharle 1921), Marcel Hastir et Max Van Dyck, lauréat du Prix de Rome 1920, professeur et directeur de l'Académie des Beaux-Arts d'Anderlecht.

Delville est nommé membre de l'Académie royale de Belgique.

A seulement vingt ans, il entre en contact avec la spiritualité et l'ésotérisme. En 1887, il séjourne

quelque temps à Paris et rencontre Joséphin Péladan, mystique et occultiste. Delville s'identifie à un certain nombre d'idées de Péladan, notamment l'idée de l'artiste idéal en tant qu'initié à évolution spontanée dont la mission était de transmettre la lumière, la spiritualité et le mysticisme au monde. Delville expose des peintures au Salon de la Rose-Croix de Péladan entre 1892 et 1895.

Avec Emile Fabry et Albert Ciamberlani, il est membre fondateur du groupe Pour l'Art en 1892 et en 1896 il est également membre fondateur de L'Art idéaliste.

En 1895, il remporte le Prix de Rome et séjourne avec sa femme et ses enfants en Italie en 1896-1897.

Delville n'exprime pas seulement ses idées dans ses peintures. Il a également écrit plusieurs textes. En 1895, Delville publie son Dialogue entre nous, texte dans lequel il prend certaines positions sur la philosophie ésotérique et l'occultisme. Dans sa revue D. Phil, Brendan Cole a mentionné que le dialogue de Delville reflète principalement certaines idées des occultistes mais aussi un intérêt pour la théosophie. Delville devint membre de la Société Théosophique à la fin des années 1890 et devint en 1910 secrétaire de la section belge. De 1911 à 1913, il fut le premier président de la Société Théosophique Belge.

Delville était un ami personnel de Jiddu Krishnamurti. En 1910, il construisit une tour dans sa maison de Forest. La salle de méditation était tout en haut et il plaça l'emblème de la Société Théosophique sur la plus haute balustrade. La maison a été démolie, mais la maison et la tour peuvent encore être admirées sur des photos et des peintures.

Delville était aussi un martiniste. Dans cet ordre, il avait le diplôme de S.I.. Durant son séjour à Rome en 1897, il travailla avec les martinistes italiens.

Dernières années. Delville était déterminé à transmettre ses idées au monde. Il peignait et écrivait constamment. Pour gagner sa vie, il enseignait l'art. Malgré le fait qu'il était très occupé professionnellement, il trouvait toujours du temps et de l'espace pour sa vie privée. C'était un homme intelligent, courageux et persévérant. Cependant, son travail acharné et son dévouement ne peuvent l'empêcher de recevoir la reconnaissance qu'il mérite. En 1951, ses œuvres étaient presque complètement oubliées. Il meurt à Forest en 1953 et n'a pas eu la chance de connaître un renouveau de son œuvre.

Delville aujourd'hui. La première exposition des œuvres de Delville a lieu à Londres en 1968. Paris suivit en 1972. Aujourd'hui, ses œuvres, notamment celles de ses débuts, sont très appréciées pour leurs qualités inhabituelles. Le travail de Delville a également été évoqué au siège de la Société Théosophique à Adyar, en Inde. Selon Philippe Jullian, dans les années 1960, la salle des religions était décorée comme s'il s'agissait d'imitations de Delville.

Tableaux célèbres de Delville. Les trésors de Satan (1895)

Prométhée

Orphée

Parsifal

Péladan

L'École de Platon (1898, au musée d'Orsay, Paris)

Le portrait de Mme. Stuart Merrill. Bien que Delville écrive souvent sur ses idées, il ne parle presque jamais de ses peintures. Il a laissé l'interprétation au spectateur et, par conséquent, un air de mystère entoure ses meilleures peintures.

L'un des plus émouvants est son Portrait de Mme. Stuart Merrill. Ce dessin à la craie de 1892 est étonnamment étrange. Delville dessine une jeune femme en transe comme médium, les yeux tournés vers le haut. Ses cheveux rouge-orange radieux se mélangent à la lumière de son aura. Les couleurs chaudes autour de Mme. La tête de Merrill fait apparemment référence au feu terrestre de

la passion et de la sensualité. En revanche, le livre, sur lequel reposent son menton et ses longues mains presque fantomatiques, montre un triangle pointant vers le haut. Ce Delta fait référence à la vision de Delville de la sagesse humaine parfaite qui, comme il le dit dans son Dialogue, est réalisée à travers la magie, la Kabbale et l'hermétisme. Selon certains auteurs, ce tableau ferait référence à l'Initiation, à travers ses références à l'occultisme et à la sagesse. L'aura rouge de cette femme ferait alors référence à sa sensualité, qui deviendra plus spiritualisée au cours des étapes ultérieures de sa croissance.

Mais quelle que soit la manière dont on regarde ce tableau inhabituel, il a un impact puissant sur le spectateur. Bade (dans *Femme Fatale*, 1979) le décrit comme éthéré et surnaturel, Jullian (dans *Dreamers of Decadence*, 1974) comme une image magique positive. Les autres noms qui lui ont été donnés sont *La Joconde des années 1890* ou *La Misteriosa*.

On ne sait toujours rien du mannequin, pas même son prénom. Le fils de Delville, Olivier, en dit quelque chose, mais nous ne savons pas si cela est fiable, puisqu'il est né seulement dix ans après la création du tableau. Il dit que Stuart Merrill était un poète symboliste qui avait publié à Paris et vivait près de Delville en Forest. La jeune Mme Merrill-Rion était belge et Delville était fasciné par son étrange beauté, qui lui paraissait celle d'un médium. Il a peut-être peint d'autres portraits d'elle, comme le dessin « Méduse » (1893). Le tableau n'a pas été acheté par les Merrill, mais est resté dans la famille Delville jusqu'à ce qu'un collectionneur privé californien l'acquière vers 1960-1970. En 1998, elle a été achetée par le Musée des Beaux-Arts de Bruxelles, où elle peut désormais être vue.

Les trésors de Satan. Une autre des meilleures œuvres de Delville est « Les Trésors de Satan » (*Les trésors de Satan*, 1895). Satan est représenté ici avec des cheveux sauvages et ardents et de grands bras de calmar en guise d'ailes. Des vagues écarlates balayent son bras gauche et il observe une rivière pleine d'hommes et de femmes inconscients. Dans de nombreuses images, la couleur de leurs corps nus est un orange jaunâtre, mais dans l'original il s'agit d'un subtil mélange d'acides violets et jaunes, souligné de tons verts. Ils se trouvent au milieu d'un récif de corail luxuriant, entourés de pièces de monnaie, de bijoux et d'étranges poissons. Tout autour se trouvent de vastes champs de formations rocheuses déchiquetées, toutes peintes dans des tons d'orange, de jaune et de marron.

Même si ici aussi le sens est laissé au spectateur, il est clair que *Les Trésors de Satan* n'est pas une image courante de l'enfer. Peut-être la vision de l'artiste (et de Péladan) sur la décadence et l'érotisme a-t-elle joué un rôle, et peut-être aussi le thème de la dédicace, comme dans le *Portrait de Mme. Stuart Merrill*. On sait aussi que Delville était un grand admirateur de l'ouvrage *Les Grands Initiés* d'Edouard Schuré, qui, lors de l'Initiation d'Isis, décrit comment le candidat échoue à l'épreuve de la Tentation Sensorielle : empêtré dans un rêve enflammé, le candidat s'enivre de le parfum d'une femme séduisante, et après avoir sauvagement cédé à ses désirs, il s'endort. L'Initiateur qualifie cela de Chute dans l'abîme de la matière. Le monde souterrain de Delville, où règne Satan, est presque certainement une représentation de cet abîme matériel. Satan, Seigneur du Royaume du Matériel, règne sur ses habitants endormis. Enveloppés dans une illusion, ces hommes et ces femmes sont possédés par le sortilège de Satan et capturés par leurs propres désirs. Les « trésors » de Satan consistent donc non seulement en leur sensualité, mais aussi en richesses mondaines, comme les pièces de monnaie, les perles et les coraux qui les entourent. Par-dessus tout, les personnes enchantées elles-mêmes sont les trésors de Satan.

L'Ange de la Splendeur. Plus tard, dans *Initiation d'Isis* de Schuré, le candidat surmonte sa captivité dans la matière. Cette phase de la croissance humaine a été peinte par Delville en 1894 sous le titre *L'Ange de la brillance*. Dans cette œuvre, qui appartient actuellement à une collection privée, la Matière est représentée sous forme de serpents et de roses épineuses entrelacées en bas à droite de la toile. Un homme, les bras et les yeux levés, ressemblant à Mme. Stuart Merrill, est en partie dans et en partie en dehors de ce domaine physique. À sa gauche se dresse une belle ange féminine presque désincarnée, dont les plis brillants et transparents des vêtements créent un cercle

lumineux autour de l'homme.

En arrière-plan, le paysage ressemble aux collines pointues des Trésors de Satan. Mais maintenant, ils sont peints en violet pur et en or, surgissant d'une mer bleu clair.

Cette image peut s'expliquer d'au moins deux manières. S'il s'agit bien de l'épisode de l'Initiation de Schuré d'Isis, alors cet homme peut être considéré comme la partie rejetée de l'initié, qui s'enfonce davantage dans la matière. L'ange peut être considéré comme « un moi éthéré plus pur » qui vient de naître. Dans l'autre cas, non inspiré par Schuré, l'ange peut être vu comme un être séparé, ou comme le Soi supérieur de cet homme, qui l'élève de l'abîme. Mais dans les deux interprétations, la peinture de Delville fait référence à la croissance spirituelle de l'homme.

L'école de Platon. En 1895, Delville remporte le Prix de Rome et voyage en Italie avec sa famille. Il y peint "L'École de Platon", aujourd'hui exposée au musée d'Orsay. L'œuvre fut accueillie avec enthousiasme lors de son exposition à Bruxelles en 1895.

Cependant, les couleurs sont majoritairement froides, avec beaucoup de bleu, de vert et de marron, et ici et là du violet. Au milieu d'un paysage classique magnifique mais quelque peu artificiel se trouve Platon, dont la philosophie a été hautement louée par Delville. Il a une barbe et ressemble à une figure du Christ, ce qui n'est pas un hasard. Après tout, Schuré et Blavatsky affirment que Platon a également été initié, mais que par prudence, il a déguisé son message ésotérique en termes rationnels et intellectuels pour le rendre publiquement acceptable. Platon est également habillé dans ce tableau, tandis que ses élèves sont nus. De plus, ils semblent légèrement efféminés, ce qui pour Delville signifiait qu'ils étaient androgynes, voire hermaphrodites, comme on croyait à l'origine que l'homme l'était, du moins selon la théosophie et les philosophies connexes. Après tout, à l'époque de Delville, beaucoup étaient convaincus que la spiritualisation de l'homme conduirait à un retour progressif à cet état originel. L'androgynie des étudiants de Platon symbolise donc leur pureté et leur déification.

Jean Delvin

Jean Delvin (Jean-Joseph Delvin) (Gand, 1853 – 1922) était un peintre belge.

Cycle de vie. Il fut étudiant à l'Académie des Beaux-Arts de Gand (avec Théodore-Joseph Canneel) et à l'atelier libre de Jean Portaels à Bruxelles. Parmi ses camarades figuraient André Cluysenaar, Jacques de Lalaing et Fernand Scribe. Il entreprend des voyages d'études en France et en Espagne.

Le 28 octobre 1883, il est l'un des 13 membres fondateurs des XX avec Frantz Charlet, Paul Du Bois, James Ensor, Charles Goethals, Fernand Khnopff, Périclès Pantazis, Frans Simons, Gustave Vanaise, Theo Van Rysselberghe, Guillaume. Van Strydonck, Theodoor Verstraete et Guillaume Vogels. Mais en 1886, il quitte l'association. Plus tard, il fut également membre de « La Libre Esthétique » et du « Kunst van Heden » à Anvers (à partir de 1905). Il devient professeur puis directeur (1902-1913) de l'Académie des Beaux-Arts de Gand.

Les étudiants notables de Delvin étaient Robert Aereus, Albert Baertsoen, Oscar Colbrandt, Oscar De Clerck, Alfons De Cuyper, Gustave De Smet, Leon De Smet, Frans Masereel, George Minne, Emile Thysebaert, Jules Van de Veegaete, Geo Verbanck et Jos Verdegem. Il peint principalement des scènes avec des personnages et des animaux.

Delvin a partagé pendant un certain temps un studio avec Gustave Den Duyts dans une maison de jardin de la Drabstraat. Il habitait Rooigemlaan 282 à Gand.

François De Marneffe

François De Marneffe, né à Bruxelles le 19 janvier 1793 et où il est mort en 1877, est un peintre paysagiste, auteur particulièrement de paysages historisants.

Biographie. François De Marneffe reçut sa formation à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles.

Il peignit également des paysages de la Forêt-Noire où il voyagea entre les années 1840 à 1844.

À côté de la peinture il était un excellent chanteur amateur et il fonda en 1820 à Bruxelles la première société chorale, centre également du philhellénisme.

Sa famille. Le peintre François De Marneffe est le fils de Pierre-Joseph De Marneffe, marchand de tableaux, et d'Élisabeth Van Assche, sœur du peintre Henri Van Assche (1774-1841), issue d'une vieille famille de brasseurs bruxellois, et est le frère du général belge Louis-Joseph De Marneffe (1789-1848) ainsi que d'Adèle De Marneffe épouse du peintre David-Chrétien Kuhne, veuf en premières noces de Thérèse Marie Deprez, et dont la fille Philippine Anne Catherine Joséphine Kuhne avait épousé le notaire et député Joseph-Ferdinand Toussaint, parents du peintre Fritz Toussaint et de Léonie Toussaint épouse de l'architecte Joseph Poelaert.

Ghislaine de Menten de Horne

Marie Cécile Armande Ghislaine de Menten de Horne (Ixelles, 10 avril 1908 – Esneux, 19 septembre 1995) était une noble et artiste belge. Elle faisait partie de la famille De Menten de Horne qui s'est fait connaître dans les milieux de la résistance.

Famille. Ghislaine de Menten de Horne était la fille du chevalier Adelin de Menten de Horne (1876-1960) et de Marcelle Pirlot (1883-1975). Ils vécurent d'abord dans le château parental à partir de 1735 à Meerhout, près d'Anvers, avant de déménager à Ixelles, à Bruxelles. Sa sœur aînée Christiane y est née en 1907 et Ghislaine en 1908. Le mariage d'Adelin et Marcelle a été très difficile. Finalement, ils ont chacun suivi leur propre chemin.

La vie de Ghislaine fut celle d'une femme née dans une famille aristocratique qui, malgré l'indifférence totale de ses parents et plus tard de son mari, développa ses talents de peintre. Deux thèmes majeurs dominent sa vie : la recherche de l'esthétique pure et l'envie de liberté. Ces thèmes sont à la base de ses expérimentations avec différents styles de peinture et techniques de gravure et de sculpture et de sa participation active à la résistance contre l'occupant allemand. Ses parents attachaient peu d'importance au développement familial de leurs enfants. Sa mère – Marcelle Pirlot – passait la plupart de son temps à Paris, où elle menait une vie sophistiquée, tandis que son père s'occupait de sa carrière dans l'armée belge et de ses chevaux. Marcelle Pirlot était une femme très belle et élégante, mais égoïste, qui avait beaucoup de succès dans la vie nocturne parisienne. Adelin de Menten comprenait très peu de choses sur la vie de famille.

Première formation. Le mariage dysfonctionnel d'Adelin de Menten n'a certainement pas permis d'avoir des enfants. C'est pourquoi Ghislaine a été envoyée très tôt à l'étranger, pour qu'Adelin et Marcelle n'aient pas à s'en soucier et puissent chacune suivre leur propre chemin. A l'âge de huit ans (1916), elle entre dans une école à Paris, après quoi elle est envoyée d'un internat à l'autre : 1917-1918 Paris ; 1918-1919 Lausanne; 1919-1921 Flône ; 1921-1922 Jupille ; 1922-1923 Paris, cours Dupanloup ; 1923-1925 Colmar ; 1925-1926 à Bruges avec les "Dames Anglaises" (également connues sous le nom de "Monastère Anglais").

La formation artistique et les années d'avant-guerre. Après ses études secondaires, Ghislaine est envoyée par sa famille à Lausanne, où elle travaille comme conseillère scolaire au pensionnat "Les Fougères" (1926-1927). C'est dans cette école que Ghislaine reçoit ses premiers cours d'art en gravure, linogravure. Cependant, une gravure au trait signée et datée de 1925, une vue d'un canal, prouve que Ghislaine travaillait bien plus tôt avec cette technique.

En 1928, Ghislaine s'installe à Paris et vit avec sa mère. Elle étudie brièvement à l'Académie Julian,

située rue de Berry, où elle prend ses premiers cours de peinture à l'huile. Parallèlement, elle suit des cours de gravure sur bois à l'École des Beaux Arts. Les cours dans cette école ont été une déception. Les élèves étaient livrés à eux-mêmes et l'enseignant était peu visible.

En 1929, les relations entre Ghislaine et sa mère s'étaient tellement dégradées que Marcelle Pirlot demanda à sa fille de faire un long voyage au Brésil. Les caractères forts de Marcelle Pirlot et de Ghislaine se sont probablement affrontés et Ghislaine n'arrivait plus à supporter la vie frivole de sa mère.

En avril 1929, Ghislaine voyage de Paris à Rio de Janeiro. Elle a fêté son vingt et unième anniversaire pendant la traversée, sans sa famille. Au Brésil, elle a réalisé plusieurs peintures à l'huile, mais toutes ont disparu. Le Brésil ne lui convient pas et à l'automne 1929 elle rentre à Paris.

De retour dans la capitale française, elle étudie brièvement à l'Académie de la Grande Chaumière près des Jardins du Luxembourg. Les symptômes d'une infection paludéenne contractée au Brésil ont réapparu peu après son arrivée. Une étude sur la tuberculose à Paris a également évoqué la possibilité que Ghislaine souffre de tuberculose. Sa mère l'envoya donc immédiatement dans une station thermale du Montana (1930) (Suisse), où l'on constata rapidement que l'infection palustre avait perturbé les tests tuberculiques.

Marcelle Pirlot a préféré ne pas voir sa fille revenir à Paris et a assuré que Ghislaine soit maintenue au spa encore un an. En mai 1931, Ghislaine revient à Paris et étudie la peinture et la gravure sur bois dans l'atelier du peintre et graveur Paul Bornet (1878).

Un grand nombre de gravures ont été créées entre 1929 et 1931. En 1930, elle grave les illustrations du livre de Chateaubriand, "Atala". Ces illustrations ont été exposées au Salon des Indépendants de Paris en 1931.

Les relations avec sa mère se détériorent de plus en plus et, à l'été 1931, Ghislaine part pour le château parental à Meerhout. Lors de son séjour chez son père, Ghislaine a reçu une lettre de sa mère lui demandant de ne jamais retourner dans la capitale française. De Menten avait alors 24 ans et décide d'améliorer ses techniques graphiques à Bruxelles à l'Académie Royale des Beaux Arts de la Zuidstraat.

Selon le "Registre Matricule" de cette Académie, Ghislaine est admise le 5 octobre 1931 à la classe "Dessin Antique" (en 1932 elle obtient le quatrième prix de cette classe) et au cours du soir "Modèle Tête Antique" (en 1932 Ghislaine obtient dans cette classe le "Premier Prix" pour son dessin de "l'Esclave" de Michel-Ange, d'après un modèle en plâtre qui se trouve encore aujourd'hui à l'académie de Bruxelles. L'année suivante (1932-1933) elle remporte le premier prix du cours "Dessin Modèle Alterné" et le quatrième prix de la première classe - "Section Inférieure" - "Peinture/Décoration" d'Emile Fabry (1868-1966). En 1933-1934, elle remporte le "Deuxième Prix" dans la même classe - "Section Supérieure". Après ses études à l'Académie de Bruxelles, Ghislaine dessine régulièrement dans l'atelier du sculpteur "Mademoiselle" M. Sigart sur la Louisalaan. Elle y rencontre les peintres belges Louis-Henri De Villez (1855-1941) et Marguerite Putsage[2] (1868-1946). Elle rencontre également la philosophe française Marie-Anne Cochet[3], qui écrit pour elle « Le Solipsiste » en 1925, un ouvrage philosophique sur la solitude. Ghislaine se reconnaît très bien dans cet écrit. La solitude qui l'accompagnera. toute sa vie - elle s'est rencontrée très jeune.

En 1935, elle se lie d'amitié avec Paul Valéry et de Menten illustre une édition de luxe (une réimpression) de son recueil de poèmes La Jeune Parque avec seize aquatintes. En remerciement, Valéry écrit à de Menten : « Mademoiselle, j'ai été examiné avec plus d'un intérêt la suite de planches que vous avez voulu me remettre et que vous destinez à illustrer le texte de La Jeune Parque. Ces belles épreuves et couleurs témoignent d'une possession peu commune du difficile métier de l'aquatinte une permission de réaliser les compositions sont nobles, ne font pas chacune l'inspiration des vers du poème, et l'interprétation de la sincérité de la jeunesse Parque et je trouve cette combinaison très savoureuse . Veuillez Mademoiselle, agréer tous compliments pour votre œuvre, avec souvenirs et hommages (get.) Paul Valéry". L'éditeur Goosens demande à de Menten

d'illustrer également l'album de Valéry, l'Album de Vers Anciens. En raison du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale et de son « expatriation » au Congo belge immédiatement après la guerre, cette édition n'a jamais vu le jour. Les plaques originales de zinc et de cuivre de cette édition avaient déjà été réalisées.

En 1938, Ghislaine étudie pendant un an la peinture dans l'atelier bruxellois du peintre russe Leonid Frechkop (1897-1982), réfugié à Paris en 1922, pour qui de Menten sert à plusieurs reprises de modèle. Il exercera une grande influence sur les travaux ultérieurs de de Menten. La même année, De Menten illustre le livre "Poèmes et Pensées" de Marie-Anne Cochet, précitée, de cinq gravures sur cuivre.

Au milieu des années 1930, Ghislaine rencontre le couple Marie van Gilse et Frans Slager à Meerhout. Tous deux étaient peintres. Marie donne des cours de dessin et de peinture à "De Grote Hoeve", une ancienne et vaste propriété comprenant des terres et des fermages que Marie avait hérités de son père. Idem pour Ghislaine. Il existe également un certain nombre de lettres joliment illustrées des années 1936-1938 de Frans Slager à Ghislaine, qui montrent que Frans l'aimait particulièrement. Pendant deux ans, Ghislaine sort régulièrement avec Marie Slager-van Gilse pour peindre des paysages et des portraits d'agriculteurs à Meerhout et dans ses environs, où son style est de plus en plus influencé par les Slagers.

La résistance. La Seconde Guerre mondiale interrompt temporairement sa carrière artistique : en avril 1942, elle donne une autre exposition, dans la "Galerie de la Tois d'Or", aujourd'hui disparue, avenue Louise à Bruxelles. Son aversion pour le régime dictatorial et aculturel qui s'était établi en Belgique durant les premières années de la Seconde Guerre mondiale était si grande qu'elle contacta la résistance au début de la guerre et finit par rejoindre le réseau LUC-MARC. Ce groupe de résistants doit faire face à des problèmes de liaison entre la Résistance et Londres après la fuite du résistant Leclercq vers Londres en 1942.

Pour surmonter ces problèmes, un radiotélégraphe fut envoyé de Londres vers la Belgique dans la nuit du 23 au 24 juin 1942. Ce radiotélégraphe était Max Londot, ingénieur et officier de réserve de l'armée belge. Londot se cache chez les Menten à Bruxelles à partir du 7 juillet 1942. Une étroite amitié se noue entre eux et ensemble ils dirigent le réseau : Londot à la tête et Ghislaine comme « capitaine » de l'« Armée Renseignement Action » (ARA) militaire qui participe à la collecte de renseignements pour Londres et le réseau.

Ghislaine devient la « back-up » de Londot : elle est pleinement informée de la structure et du fonctionnement du réseau, afin de pouvoir, si nécessaire – à chaque arrestation d'un résistant – entretenir le réseau. A cette époque, elle travaillait comme "couverture" au journal La Libre Belgique.

Dans ce contexte, Ghislaine fut arrêtée à deux reprises par la Gestapo, incarcérée et interrogée dans les prisons de Saint-Gilles (21 octobre 1942) et de Forest (du 3 décembre 1942 au 9 mars 1943).

Pourtant, elle était toujours relâchée, car - comme De Menten elle-même le disait - elle jouait toujours le rôle de la stupide fille aristocratique, qui ne savait que peindre et qui ne savait rien. Après sa libération, De Menten a décidé de laisser son adresse d'alors et de louer une maison rue Berckendael à Bruxelles avec de faux papiers et sous un faux nom. Pour échapper à la Gestapo, Londot et les Menten se sont de plus en plus déplacés vers d'autres cachettes.

De Menten participe à plusieurs offensives contre la puissance occupante, dont l'offensive des Ardennes (1944), au cours de laquelle elle se trouve en première ligne avec du matériel de transmission et/ou transporte des explosifs pour la résistance. "Lors de ces expéditions je me suis réalisée que ça voulait vraiment dire d'entendre des balles siffler pardessus la tête", a déclaré Ghislaine. Pour ses efforts durant la Seconde Guerre mondiale, Ghislaine a reçu plusieurs récompenses : Chevalier de l'Ordre de la Couronne (avec palme), la Croix de 1940 (avec palme), la Médaille de la Résistance, la Médaille Commémorative 1940-1945, la Croix de Prisonnier politique et « Médaille britannique pour la cause de la liberté ».

Après la guerre, elle ne remet plus jamais les pieds en Allemagne.

Mariage. Le 28 novembre 1945, Ghislaine de Menten de Horne épouse Max Londot. "C'est juste un mariage d'amour", dit Ghislaine, "Seulement, c'était un choix à faire. Tu ne veux pas te marier. Et c'est maintenant, en fin de compte, tu es toujours heureux d'être marié." avec moi." ami" ("Ce n'était pas un mariage d'amour. L'épouser est ce que j'étais moralement obligé de faire après la guerre. Mais je ne l'ai jamais aimé. Et maintenant, à la fin de ma vie, je le considère comme mon meilleur ami »).

Le couple partit comme colons en janvier 1946 pour Katashola Kuhele et plus tard pour Limera (Kivu), Congo belge. Londot y exploitait une plantation de café et de thé. Ghislaine n'y était pas heureuse. Son mari, jaloux et autoritaire, lui interdisait de peindre et il n'y avait aucune trace d'art ou de culture dans la région. Contre l'interdiction de son mari, elle installe un atelier de peinture au-dessus du garage de sa maison et se remet à peindre. Durant cette période, les natures mortes et les croquis de la population locale ont été principalement créés.

Après l'indépendance (1960) du Zaïre, le couple rentre en Belgique et s'installe au château de Sparmont à Comblin-Fairon, près de Huy.

Parce que le mariage continuait à se détériorer, Ghislaine a loué deux appartements dans le complexe d'appartements "La Magnanerie" au Minervalaan 3, à Bruxelles (Forst). Elle a aménagé l'appartement du 13ème étage en habitation et l'appartement au-dessus - au 14ème étage - en studio. Un escalier mansardé en aluminium dangereux et raide reliait intérieurement les deux appartements. La semaine, elle séjourne à Bruxelles et les week-ends, elle passe à Sparmont.

Au cours des dernières années. La relation entre Londot et Ghislaine se dégradant et Ghislaine découvrant que Londot entretenait une autre relation, elle ne se rendait à Comblin-Fairon (Commune de Hamoir) qu'à Pâques, à Noël et au Nouvel An. Entre 1961 et 1962, Ghislaine se rend tous les soirs à l'atelier du portraitiste et paysagiste belge Marcel Hastir (1906) dans la rue Handels à Bruxelles, après quoi elle dessine d'après modèle vivant pendant plusieurs années à l'Académie de Saint-Gilles. C'est à cette époque qu'elle rencontre le peintre Paul Daxhelet (1905-1993), qui influencera sa palette de couleurs.

Les quinze dernières années de sa vie, l'artiste a souffert d'une grave arthrose aux mains. Il devenait impossible de maîtriser correctement le crayon ou le fusain. C'est pourquoi elle a dit adieu au dessin.

La peinture est également devenue un problème. Non seulement elle souffrait d'arthrose, mais sa vision se dégradait également et elle perdait l'inspiration : "Quand je n'ai plus d'inspiration, je peins des fruits et des légumes", disait-elle en souriant ("Si je n'ai pas l'inspiration n'a plus, je peins des fruits et des légumes"). Les légumes et les fruits étaient fréquemment peints au cours de ces années et, en raison de problèmes liés à son visage, sa palette de couleurs est devenue plus intense.

À la fin de sa vie, elle a tenté de créer un atelier de galvanoplastie d'objets d'art. Cette entreprise s'est avérée être un désastre financier. Seulement à la condition qu'elle puisse conserver son indépendance et que son mari n'interfère pas avec son art, elle accepta à contrecœur l'aide de Max Londot.

Elle décède au CHU d'Esneux le 19 septembre 1995. Ghislaine était une idéaliste, une femme libérée, mais néanmoins profondément religieuse ; qui vivait pour l'art et qui pensait à la vie, à la foi et à l'amour. Sa bibliothèque comprenait des philosophes tels que Friedrich Nietzsche, Emmanuel Kant, Georg Wilhelm Friedrich Hegel, René Girard, René Guénon, Mircea Eliade, Gustav Meyrink et Rudolf Steiner. Dans Jacques Collard, 50 Artistes de Belgique, 1984, elle dit : « Je vis en reclus... Je me sens, malgré mon appétit de solitude, lié à l'Humanité, tenue à donner quelque chose - de la beauté, naturellement, en tant que artiste" ("Je vis en ermite. Malgré mon désir de solitude, je me sens connecté à l'humanité, obligé de donner quelque chose en tant qu'artiste : être artiste, la pure beauté bien sûr"). Son travail portait presque exclusivement sur la « femme », la « solitude » et les «

choses de la vie », ainsi que de nombreuses natures mortes.

Éliminée par ses parents, abandonnée par son mari et avec le peu d'amis qu'elle avait, la solitude a marqué sa vie ; la solitude qu'elle avait elle-même choisie. Elle admirait le travail de Médecins sans frontières. Après sa mort - comme elle le souhaitait - toute sa collection de peintures et de dessins a été vendue aux enchères en 1996 au profit de Médecins sans frontières à Bruxelles.

Courte biographie en dates. 1908 : Naissance au domicile parental à Ixelles, Bruxelles, le 10 avril.

1916-1926 : Première formation.

1926-1927 : Premiers cours de graphisme.

1928-1929 : Études à l'Académie Julian (Paris) et à l'École des Beaux-Arts (Paris). Premiers cours de gravure sur bois. Court séjour à Rio-de-Janeiro (Brésil).

1929-1930 : Études à l'Académie de la Grande Chaumière (Paris). Être soigné pour le paludisme dans le Montana, en Suisse.

1931-1934 : Études de peinture et de gravure sur bois dans l'atelier du peintre Paul Bornet (Paris). Exposé au Salon des Indépendants (Paris). Quitte Paris pour de bon (automne 1931). A étudié à l'École Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, entre autres auprès d'Emile Fabry.

1934-1938 : Rencontre les peintres Sigart, De Villez et Putsage. Se lie d'amitié avec Paul Valéry et la philosophe Marie-Anne Cochet.

1938-1939 : Étudie auprès de Leonid Frechkop et fait la connaissance des peintres Frans et Marie Slager.

1940-1945 : Actif dans la Résistance. Dirige le réseau LUC-MARC avec Max Londot. Devient chef du service de renseignement ARA. Est arrêté et emprisonné deux fois par l'occupant. Mariée à Max Londot à Bruxelles le 28 novembre 1945 (mariage resté sans enfant).

1946-1960 : En janvier 1946, lui et sa femme partent comme colons pour ce qui était alors le Congo belge (Kivu). Après l'indépendance du Zaïre (1960), elle s'installe au château de Sparmont. Installe son atelier à Forest (Bruxelles).

1961-1962 : Étudie dans l'atelier de Marcel Hastir.

1995 : Décède au Centre Hospitalier Universitaire d'Esneux (Liège), le 19 septembre.

Oeuvres et styles. L'œuvre de Ghislaine de Menten de Horne comprend environ 300 à 400 peintures à l'huile, autant d'esquisses et de dessins, environ soixante-dix gravures (gravures sur bois, eaux-fortes sur cuivre, linogravures), une cinquantaine de monotypes et une vingtaine de figures plastiques. Son travail s'étend du réalisme académique à l'art naïf et abstrait-symbolique.

Avant la guerre, elle peint principalement des portraits, des paysages, des paysages urbains et des nus féminins ; toujours avec un certain réalisme académique. Il y a peu de nus masculins dans son œuvre. Au fur et à mesure que le temps passait et que Ghislaine peignait de moins en moins d'après modèles vivants, les nus devinrent des ombres presque idéales du nu féminin traditionnel et la femme en tant que sujet esthétique disparut. Dans ses œuvres ultérieures, ils ne sont qu'une partie d'une histoire ou d'une idée peinte sur toile.

Les compositions florales étaient principalement peintes au Congo belge : "Pour passer le temps", disait Ghislaine. Elle a également dessiné des portraits de la population locale (au fusain).

Après son retour en Belgique (1960), elle expérimente différents styles, notamment la peinture naïve et abstraite. Mais elle n'est jamais parvenue au véritable art abstrait. La notion d'abstraction lui reste étrangère. Il s'est avéré qu'elle n'avait aucune idée des formes d'art abstraites. Même les œuvres « phalliques-ovoïdes surréalistes » évoquées dans les critiques de Stéphane Rey sont encore très figuratives. Elle a également réalisé quelques petites sculptures. Ces sculptures étaient coulées en bronze ou en tiliu. Tiliu était le nom que Ghislaine donnait à un alliage à base d'étain qu'elle

avait lui-même composé, dont la recette n'était connue que des Menten. Cet alliage fondait à 280 °C, afin que l'artiste puisse facilement travailler et traiter cet alliage dans son atelier.

Éliane de Meuse

Éliane Georgette Diane de Meuse, née à Bruxelles le 9 août 1899 et morte à Forest le 3 février 1993, est une artiste peintre belge.

Elle est l'épouse de Max Constant Armand Van Dyck. Tous deux suivent les cours des mêmes professeurs à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles.

Biographie. Éliane de Meuse s'initie au dessin à l'âge de 14 ans avec Ketty Hoppe, l'épouse du peintre Victor Gilsoul. Elle fréquente l'atelier particulier de Guillaume Van Strydonck, cofondateur du cercle *Les XX* et ami de James Ensor, en même temps qu'elle reçoit les conseils du sculpteur Marcel Rau (Prix de Rome belge - 1908). En 1916, Éliane de Meuse décide de devenir peintre. Elle entre à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles où elle étudie le dessin chez Jean Delville (Prix de Rome belge - 1895) et la peinture d'après nature chez Herman Richir. Elle y rencontre son futur époux, le peintre et dessinateur Max Van Dyck, qui obtient le Grand Prix de Rome belge en 1920 à l'âge de 17 ans.

En 1921, Éliane de Meuse décroche le prix Godecharle créé en 1881 par Napoléon Godecharle, le fils de Gilles-Lambert Godecharle, décerné jusqu'alors aux seuls peintres masculins.

Dans son rapport au ministre, le président du jury signale les qualités de style de la composition. Le jury, composé d'Émile Claus, d'Albert Ciamberrani et d'Armand Rassenfosse, y désigne à l'unanimité et sans discussion le tableau d'Éliane de Meuse comme méritant l'attribution du prix. Le président du jury précise : « *Cette toile se place à tous égards bien au-dessus de celles qui ont été soumises. Elle témoigne d'un véritable tempérament de peintre. Le coloris en est robuste tout imprégné de jeunesse et de naïve émotion. Enfin, qualité rare, l'œuvre a du style. C'est plus qu'une promesse, la vie s'y marque intensément.* ». L'œuvre laurée, *Daphnis et Chloé* (225 × 180 cm), représente deux jeunes gens tendrement enlacés. Son titre s'inspire d'un roman pastoral du même nom attribué à l'auteur grec Longus.

Prémonitoire que cet avis prometteur du président du jury ? C'est selon, à en croire les critiques qui, quinze ans après l'obtention du Prix Godecharle, distinction, à l'époque considérable, selon Paul Caso, ne tarirent pas d'éloges pour saluer son premier passage dans la vie des arts.

« *Une révélation... une artiste qui renouvelle l'impressionnisme d'Ensor et de Rik Wouters, qui l'enrichit d'apports nouveaux...* ». C'est en ces termes que l'écrivain et critique d'art belge Charles Bernard, la voix la plus autorisée de ce temps là, commentait la première exposition personnelle d'Éliane de Meuse dans un article paru dans *La Nation belge* le 22 octobre 1936.

Avis partagé par K. de Bergen lequel relève, en regardant les toiles d'Éliane de Meuse, « *... le travail du peintre à l'intérieur de la couleur même...* » et souligne que « *la couleur possède sa vérité propre...* » et estime encore que « *... c'est à la vibration et non à la violence de la couleur que se mesure le don du coloriste.* », ou encore celui de Sander Pierron qui commente en ces termes l'exposition transférée au Cercle artistique d'Anvers « *... Cette jeune artiste est appelée à un grand destin; déjà son talent touche à la maîtrise. Depuis Rik Wouters, on ne connaît point dans notre école contemporaine la manifestation d'un si prodigieux talent. Éliane de Meuse est une coloriste de race ; elle saisit les infimes nuances, les harmonise comme s'il s'agissait d'accords de notes : chez elle, tout est musical.* ».

Ou encore l'avis d'un certain L. J. qui estime quant à lui qu'il faut placer « *...Éliane de Meuse au nombre de peintres les plus sensibles, dans la lignée d'Édouard Manet et de Marcel Jefferys, parmi les praticiens d'une peinture sapide et voluptueuse où tout s'innerve de ce qui déclenche*

instantanément de dociles réflexes. Tout y est exprimé, en apparence, du premier coup, à la façon de ces exécutants privilégiés qui, les outils aux doigts, sans jamais insister, formulent brillamment ce qu'ils ont à dire sous l'inspiration de la nature... ».

Hélène de Miszewska

Hélène de Miszewska (née Hélène Waldak à Gand le 15 novembre 1876 et morte le 13 mai 1969) est une artiste peintre belge.

Biographie. Elle a épousé le peintre belge Thadée de Miszewski, né le 28 octobre 1879 à Bachorza en Pologne actuelle et mort en 1960 : ils auront trois fils. Elle est parfois désignée Hélène de Miszewska-Waldack.

Elle a vécu dans le milieu des peintres de Gand et on[Qui ?] sait qu'en 1917, elle est inscrite comme professeur de peinture à l'école professionnelle OLV de la Nieuwenboschstraat.

Son œuvre, qui peut-être qualifiée de néo-impressionniste, a été assez appréciée même si son style montre des limites techniques. Un critique écrit par exemple : « Qu'elle se garde comme de la peste des influences modernistes pour ne pas compromettre ni altérer l'ingénuité de son charme charmant, tel est le vœu que je formule en disant: bravo ! ».

Les titres de ses tableaux (visibles sur les sites de vente artistique) montrent ses goûts : portraits, fleurs et natures mortes :

- *Autoportrait* (au Museum voor Schone Kunsten Gent).
- *Portrait de Helga van Rossum*.
- *Vase fleuri devant une fenêtre*.
- *Nature morte*.
- *Nature morte aux fleurs*.
- *Pichet d'un demi litre de Bruxelles fleuri*.

Frans Depooter

Frans Depooter, né à Mons en 1898 et décédé à Maffe (Havelange) en [1987](#), est un peintre belge.

Il travaille dès l'âge de 13 ans dans l'entreprise familiale (son père était décorateur et entrepreneur à Mons) où il rencontre Anto-Cardé, Léon Navez et Léon Devos. C'est ainsi que plus tard (1928) ils seront cofondateurs du Groupe Nervia. En 1923, il épouse l'artiste peintre Andrée Bosquet.

Il prend des cours à l'Académie de Mons (Émile Motte) puis de Bruxelles (Delville, Constant Montald) et reçoit diverses distinctions (entre autres : Médaille d'or à l'Exposition des Arts décoratifs (Art déco) à Paris en 1925, Prix de l'Académie royale de Belgique en 1969, Médaille d'or du Mérite artistique européen). Il exerce comme directeur à l'Académie de Molenbeek-Saint-Jean (Bruxelles) à partir de 1944.

D'inclination poétique, Frans Depooter approfondit son style résolument figuratif conformément à sa nature. Ses natures mortes stylisées, ses paysages et ses figures expressionnistes font place très tôt à des œuvres raffinées d'une apparente simplicité. Ses portraits sur fond uni s'isolent dans le rêve ou la vie intérieure du modèle. Ses fleurs forment des bouquets fragiles et tendres. Ses paysages souvent traités en demi-teintes et transposés par une lumière nuancée témoignent d'une discrète sensibilité (on l'a surnommé : Le chancre du Brabant Wallon). Le talent de Frans Depooter

se caractérise par une recherche de la mesure, du raffinement et de la poésie.

Gustave de Smet

Gustave de Smet (Gand, 1877- Deurle, 1943) est un peintre belge d'expression néerlandaise, frère aîné de Léon de Smet, actif au sein du deuxième groupe de l'École de Laethem-Saint-Martin.

Biographie. – Jeunesse. Il est le fils de Jules de Smet, peintre-décorateur d'enseignes, de décors de foires... Jusqu'en 1895, il étudie à l'Académie royale des beaux-arts de Gand auprès de Jean Delvin, membre fondateur du Groupe des XX. En 1898, il épouse Augusta Van Hoorebeke et s'établit à Gand. En 1899, il fixe sa résidence à Deurle puis, en 1900, s'installe à Laethem où il rejoint ses amis gantois — son talentueux frère Léon, Maurice Sijs, Albert Servaes, Frits van den Berghe et Constant Permeke — à la colonie d'artistes de Laethem-Saint-Martin.

Frits excepté, ce sont des fils d'ouvriers soucieux surtout d'exercer un métier et de se ménager ainsi une petite place au soleil. Impécunieux, Gustave de Smet est logé avec Servaes, van den Berghe, Permeke, moyennant un très modeste loyer, chez le fermier Ranschaert qui a transformé d'anciennes écuries en habitations pour saisonniers.

– **Son parcours d'artiste.** L'influence d'Émile Claus l'orienté vers un luminisme centré sur les rapports de couleurs au sein de la composition. Ses œuvres de l'époque ont des inflexions poétiques, parfois mélancoliques, et romantiques. Peu après, il opte pour des sujets symbolistes, faisant une large place à l'allégorie et au mythe.

En 1906, Gustave de Smet peint *Ma maison à Deurle* et *L'église de Deurle*.

En 1908, il quitte Deurle pour Laethem, où il continue à peindre selon les procédés luministes.

En 1910, il peint *Laethem sous la neige*.

En 1912, il peint *Promenade le long de la Lys*, portrait de sa femme.

En 1913, il peint *Eva*.

En 1914, Gustave de Smet et van den Berghe se réfugient en Hollande.

En 1915, avec Frits van den Berghe et André De Ridder, il assure la survivance du cercle "Open Wegen". Ils prennent contact avec Le Fauconnier et les peintres hollandais des groupes "Hollandsche Kunstenaarskring" et "Het Sienjaal" (Sluyters, Charley Toorop, Léo Gestel) ; ils correspondent avec les artistes belges réfugiés en Angleterre. Gustave de Smet peint *La table bleue* et *Nature morte japonaise*.

En 1916, sous l'influence de novateurs tels que le Français Le Fauconnier (1881-1946), les Hollandais Jan Sluyters (1881-1957), Leo Gestel (**en**) (1881-1941) et Charley Toorop (1891-1955), les Allemands Franz Marc (1880-1916) et Heinrich Campendonk (1889-1957), Gustave de Smet abandonne l'impressionnisme et s'oriente délibérément vers l'expressionnisme³. Il dessine et peint *Nu assis au bord du lit*, sujet qu'il reprendra à plusieurs reprises, notamment en 1930.

En 1917, il peint *La terre féconde* et *Femme de Spakenburg*.

En 1918, il vit à Blaricum (Hollande septentrionale) avec Frits van den Berghe ; il y peint *Le village de pêcheurs (Spakenburg)*

À partir de 1919, il montre une tendance à plus de géométrie. Les éléments de la nature ou des scènes familiales et intimistes sont traduits par de vastes plans inarticulés, les lignes sont raides et tendues; la composition gagne en rigueur et en clarté. Il se rattache à l'art de Franz Marc, August Macke, exprime des impressions ressenties dans la nature ou dans la société en recourant à la conjugaison des couleurs vives contrastées ou sombres et empâtées avec des formules du post-

cubisme ou du constructivisme. Il crée par des correspondances, des répétitions, un rythme qui pénètre l'œuvre. Il peint *Vue d'Amsterdam* qu'il expose à Amsterdam.

En 1920, il peint quelques œuvres capitales, *Le pigeonnier*, *L'homme à la bouteille*, *La femme à la fenêtre*, *La promenade des amants*. La même année, il signe un contrat par lequel il s'engage à céder toute sa production à P.-G. Van Hecke et à la galerie Le Centaure à Bruxelles.

En 1921, il peint *Malpertuis*, *La femme à la tasse de café*, *Les amoureux*, *Dimanche*, *Mère et enfant* et *La salle de danse*.

En 1922, Frits van den Berghe et Gustave de Smet rentrent définitivement en Belgique ; après un séjour auprès de Permeke à Ostende, ils reviennent à Afsnee ; Gustave de Smet peint *La jeune fille rousse*, *Pally* et *La parade*.

En 1923, à Ostende où il habite avec Permeke, Gustave de Smet peint *Le port d'Ostende*, *Le Dock d'Ostende*, *Les mangeurs de moules*, *Béatrice* et à Afsnee, dans la maison qu'il partage avec Frits van den Berghe, *Les fiancés*, *Le couple devant la porte* et *Le grand tir forain*. Cantré (1890-1957) sculpte une tête à deux visages, l'un étant celui de Gustave de Smet, l'autre celui de Frits van den Berghe

En 1924, Gustave de Smet peint *L'adorateur de l'acrobate*, *Le cirque* et *Le peintre et sa femme*

En 1925, il peint *Les buveurs de café*, *L'estaminet*, *Le bateau de plaisance*, *Paysage de la Lys*, *Le braconnier* et *Le bouquet*

En 1926, il s'installe à Afsnee dans la villa Malpertuis mise à sa disposition par son ami Van Hecke ; éclaircissant sa palette, il peint *Les baigneuses*, *Le jeune capitaine*, *L'accordéoniste*, *La ville*, *L'été* et *La bonne maison*. À Bruxelles, se fonde le cercle des IX dont est membre Gustave de Smet

En 1927, il peint *Blues*, *La jeune fille à la fleur*, *Habitude de la lune*, *L'as de cœur* et *Henriette*

En 1928, à Deurle, il peint des paysages animés, œuvres qui donnent du village flamand une vision paisible et pittoresque: *Grand paysage aux vaches*, *La vie à la ferme*, *Le chasseur*; s'inspirant par contre de certains aspects de la ville, il peint *La loge*, *L'écuyère*, *Le canapé bleu* et *Le nu bleu*

En 1929, il s'installe à Deurle dans la maison qu'il s'est fait construire au bord de la Lys ; il y peint *Le village* et *Printemps*. Il se lie d'amitié avec Jules De Sutter (1895-1970) qui vient de s'installer dans la région de Laethem

En 1930, il peint un *Nu assis au bord du lit*, *Les arracheurs de pommes de terre* et un *Paysage d'hiver*

En 1931, il peint *Les amants*, *Nu à la fenêtre*, *Ferme en Flandre* et *Rêverie*

En 1932, il peint *Le grand bal*

En 1933, il peint *Méditation* et *La kermesse au village*

En 1934, il peint *Les ramasseurs de pommes de terre* et *Mon atelier*

En 1935, Gustave de Smet quitte sa maison du bord de la Lys et s'en fait construire une nouvelle, toujours à Deurle, mais en plein champ ; il peint *Jeune femme à sa toilette* et *La jeune fille en bleu*

En 1937, il peint *La fillette en rose*, *Le nu à la chaise* et un *Autoportrait*

En 1938, il peint *Le modèle à l'atelier* et *La jeune fille au bouquet*

En 1939, il peint *La nature morte à la cafetière blanche* et *La nature morte aux harengs*

En mai 1940, Gustave de Smet se réfugie durant quelques mois en France, mais rentre bientôt à Laethem ; il peint la *Jeune fille au chapeau jaune*

En 1941, il peint la *Jeune fille à la jupe rayée* et *La jeune fille au bouquet*

En 1943, Gustave de Smet meurt à Deurle, une sculpture de Permeke est placée sur sa tombe au cimetière communal de Deurle.

Portrait de l'artiste. Il porte d'habitude chandail et casquette, fait rarement une promenade, pêche parfois à la ligne, reste de longs moments à écouter la radio. C'est un être à la fois primitif et raffiné. Les expositions et les manifestations organisées en son honneur le gênent, il se méfie du battage que l'on fait autour de son nom. Il craint d'être mal compris et fêté pour ce qu'il n'est pas.

C'est un vrai campagnard, n'aimant à vivre que dans son seul et cher pays de la Lys. À l'auberge du village, il joue pendant de longues heures aux cartes avec des paysans ridés et de vieilles paysannes hommasses. Le voici en bras de chemise et en pantoufles, se passionnant le plus sérieusement du monde pour le tir à l'arc ou le jeu de boules. Le voici dangereusement prudent au volant de sa vieille Oldsmobile, laissant passer toutes les voitures avant la sienne. Le voici dans son atelier, hésitant à montrer ses toiles par crainte qu'elles ne soient pas arrivées à maturité, cherchant avec inquiétude à savoir ce que l'on en pense au travers de ce que l'on en dit. Gustave qui a tendance à s'effacer sera saisi d'étonnement et tout radieux en constatant l'admiration que l'on porte à ses œuvres. Sa compagne Gusta s'efface tout en restant attentive aux soucis de son mari. Ils ont eu un enfant, un fils qui durant la guerre 1914-1918 périt en Hollande à l'âge de vingt ans dans un accident de chemin de fer. Ce fut la grande douleur de leur vie.

Léon de Smet

Léon de Smet, né le 20 juillet 1881 à Gand et mort le 9 septembre 1966 (à 85 ans) à Deurle, est un peintre belge d'expression néerlandaise. Il est le frère puîné de Gustave de Smet, lui aussi artiste peintre.

Biographie. – Jeunesse. Il est le fils de Jules De Smet, peintre-décorateur et photographe. Il suit les cours de dessin le soir à l'Académie royale des beaux-arts de Gand sous la direction de Jean Delvin.

– **Portrait.** À l'opposé de son frère Gustave, Léon De Smet est primesautier, pétulant, habile, il démarre en flèche. À Londres, le succès de sa peinture ne peut lui enlever le goût amer de la nostalgie du pays de la Lys. Entouré de peintres convertis à l'expressionnisme, il demeure lui-même. Une intransigeante probité d'artiste gouverne sa démarche et jamais il ne triche avec les sollicitations de sa sensibilité. Exigeant à l'extrême, il ne livre les conclusions de ses recherches que lorsqu'il a la conviction qu'elles sont en accord avec sa nature véritable. Pareille attitude d'esprit doit être soulignée.

Sous ses cheveux blancs, cet homme mince et alerte rend des points à bien des jeunes gens. Après l'ouvrage quotidien — car il est demeuré très travailleur — ses distractions sont modestes : une halte au café du village, un peu de jardinage, mais surtout une partie de billard .

Son parcours de peintre. – Ses débuts. 1892 : il peint un *Autoportrait*

1896 : il dessine *Portrait de mon frère Gustave*

1901 : il peint *Femme sur un sofa*

1905 : il peint *Portrait de Madame Valtat*

– **Laethem-Saint-Martin.** Il arrive à Laethem en 1906 rejoindre son frère Gustave (1877-1943) qui y réside depuis 1901, ils y trouvent Frits van den Berghe (1883-1939) et forment avec lui le deuxième groupe de l'École de Laethem qui accueillera le Gantois Maurice Sys (1880-1972) en 1907, l'Anversois Constant Permeke (1886-1952) en 1909 et enfin le Gantois Albert Servaes (1883-1966) qui fréquente un peu le premier groupe depuis 1901. Le village est charmant et secret, éclairé par les nonchalants méandres de la Lys.

Il est membre du cercle luministe *Vie et lumière* et peint à la manière impressionniste. Presque tout

de suite, en tous cas bien avant 1914, Léon de Smet est en possession d'un métier solide et d'une technique très sûre. Déjà il expose avec un retentissant succès à la Biennale de Venise en 1909 et obtient à l'exposition internationale de Vienne en 1911 la médaille d'argent. Lorsqu'on revoit sa peinture d'avant 1914, l'aspect ferme, "écrit" des figures surprend agréablement.

Londres. Il se réfugie à Londres en 1914. Il s'y crée le renom mérité de portraitiste éminent dans le seul pays d'Europe qui ait conservé une tradition du portrait. Son séjour affine sa sensibilité, la fréquentation de quelques-uns des plus brillants esprits de l'intelligentzia britannique : un Galsworthy, un Shaw, un Thomas Hardy, un Eden Phillpotts, un Joseph Conrad de qui il exécute de fort beaux portraits, éveille son esprit à une culture dont il ne se souciait guère auparavant. Appelé sous les drapeaux en mai 1918, démobilisé fin novembre 1918, il retourne à Londres. Il fait une exposition personnelle tous les deux ans à Leicester Galleries et Burlington Galleries. D'autre part, le peintre, très fin, se défie progressivement du "bon goût" anglais, de cette préciosité esthétisante qui n'est pas, en effet, sans danger. Du moins ne peut-on s'expliquer autrement le brusque adieu à Londres en 1926, alors qu'il y est fêté à l'envi et que d'éclatants succès lui valent la vie la plus flatteusement agréable.

Retour au pays. Il se fixe à Bruxelles de 1926 à 1930 et s'installe à [Deurle](#) en 1930. À Bruxelles, l'aspect lumineux de sa peinture s'atténue au profit d'un expressionnisme de la ligne et du volume.

Il y trouve l'expressionnisme en pleine effervescence ; la peinture de ses amis et de son frère est transformée. La conscience d'un monde nouveau, qui se traduit par l'adoption d'une esthétique nouvelle, ne peut laisser indifférent un peintre aussi sensible que Léon de Smet. Sa production à cette époque est singulière et attirante, il incorpore les gammes hautes et claires dont il a la maîtrise à une plastique fortement écrite.

Ses paysages prennent un aspect puissamment souligné, ses figures acquièrent une fermeté et presque une rigidité impressionnantes. Des compositions, des nus, des natures-mortes témoignent aussi de cet effort réussi vers le style et l'expressivité. Entouré de peintres convertis à l'expressionnisme, il comprend et admire leur effort mais demeure cependant lui-même. Durant quelques années, il multiplie les toiles ainsi conçues, se crée un nouveau public. Les musées s'enrichissent de ses œuvres.

On peut croire qu'il a définitivement fixé ses moyens d'expression. Il n'en est rien. Sa sensibilité, sa bienheureuse versatilité le font évoluer progressivement. De cette époque datent des paysages recueillis, des intérieurs pleins de quiétude.

Dernier survivant, avec Permeke, de la fameuse École de Laethem, c'est lui que les jeunes peintres interrogent sur l'époque héroïque. Depuis 1930, date de son retour à Deurle où il ne tarde pas à se fixer dans un ravissant bungalow, cet auditoire ne cesse de s'étendre y compris parmi les personnalités artistiques à l'étranger comme chez nous. Le prestige du peintre y est pour beaucoup, mais c'est aussi l'ami que tous viennent voir.

Prosper de Troyer

Prosper de Troyer, né à Destelbergen le 25 décembre 1880 et mort à Duffel le 1er juin 1961 (à 80 ans), est un peintre belge. Il se lie d'amitié avec, entre autres, Michel de Ghelderode (de qui il a « appris à connaître le mauvais côté de la vie »), Alfred Ost, Félix de Boeck, Georges Marlier, Frans Mertens et Edmond Grégoire.

Biographie. Prosper de Troyer est né dans une famille de douze enfants le jour de Noël, dans une grange entourée d'eau par suite de la rupture de la digue de l'Escaut, que son père tente de réparer. Il reçoit sa première formation à l'école Saint-Luc d'Oostakker. À la mort de sa mère, en 1894, il doit abandonner ses études pour pourvoir aux besoins de sa famille. Il travaille même comme forgeron.

Il part habiter à Gand, chez une sœur aînée. Il entre — comme ouvrier — successivement dans l'atelier du sculpteur gantois Van Biesbroeck (pour qui il exécute des statues de saints), dans l'atelier du sculpteur Matthias et enfin dans l'atelier du peintre De Pauw, chez qui il apprend la restauration de tableaux ainsi que le portrait. Ce séjour gantois est marqué par son adhésion au mouvement socialiste.

De 1900 à 1904, De Troyer fait son service militaire à Malines, ville où il s'inscrit aux cours du soir de l'académie des Beaux-Arts, dont le directeur est le peintre Willem Rogier. À Malines, il fait la rencontre de Rik Wouters et d'Alfred Ost, qui étudient, comme lui, à l'Académie. Pendant deux années, il suit les cours de dessin industriel, puis les cours de dessin d'après le modèle habillé et d'après le modèle vivant, pour lesquels il obtient le premier prix. Parallèlement à ses études à l'académie, qu'il poursuit jusqu'en 1907, il pratique le métier de peintre ; il entre au service d'un peintre en bâtiment avant de devenir son propre patron. Il se marie, et pendant la longue maladie de sa femme (décédée en 1918), il entre en contact avec le médecin yougoslave Vladimir Spoejich, qui le forme spirituellement. Il lit le recueil *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman et les traités philosophiques de Ralph Waldo Emerson. Installé à Malines, il fonde, avec Ernest et Nante Wijnants, Camille Poupeye et Jan Buskens, le cercle artistique *Van Onzen Tijd (De Notre Temps)*.

L'évolution picturale de De Troyer obéit à une logique interne qui le mène du réalisme à l'abstraction des années 1920. En 1914 a lieu, en la salle Aeolian à Bruxelles, sa première exposition. Thèmes et couleurs naturalistes démontrent l'influence prépondérante d'Eugène Laermans, ce que De Troyer avouera d'ailleurs lui-même, et de Jacob Smits, ce qu'il contestera. Il évolue ensuite vers le néo-impressionnisme.

Pendant la Première Guerre mondiale, il peint des toiles proches de l'esprit du fauvisme brabançon. Dans certains portraits de cette époque, on sent des réminiscences [cézaniennes](#)⁷. Il devient membre d'un cercle d'artistes flamands, Doe Stil Voort (« Poursuis tranquillement ta route »), fondé sous l'égide du Conseil de Flandre à Bruxelles au printemps de 1917. Le nom de ce cercle, auquel Félix de Boeck et Victor Servranckx sont également affiliés, est emprunté à celui d'une société homonyme d'avant-guerre, créée à Bruxelles en 1903, rassemblant, entre autres, Willem Gijssels, Pol de Mont, Paul Gilson et August Vermeylen, et dissoute avant même le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Cependant, il n'y a aucun autre lien entre ces deux groupes. Toujours en 1917, De Troyer expose ses tableaux lors d'une seconde exposition dans la salle Aeolian.

De Troyer connaît le cercle anversoïis qui s'est constitué autour de Paul van Ostaïjen, dont il peint le portrait en 1918. Il fréquente également les milieux artistiques bruxellois. Il assimile le fauvisme et le cubisme (1918-1919), il découvre le *Manifeste du futurisme* de Marinetti et entame une correspondance avec cet auteur. Dès lors, ses œuvres sont marquées par les théories de ce mouvement. C'est Marinetti qui veille à ce que les dessins de De Troyer figurent aux expositions futuristes à Florence. Avec Paul Joostens et, avant lui, Jules Schmalzigaug, il est l'un des rares artistes belges à avoir adhéré à ce mode d'expression¹⁴. À partir de 1920, il évolue vers l'abstraction et adopte, vers 1921, l'« expression pure », qu'il applique à un nombre d'œuvres abstraites où sa vision se géométrise ; le suprématisme de Malevitch l'attire particulièrement.

En 1920, il réalise *Le Signal*, une œuvre conçue comme une sorte d'enseigne d'une revue qui ne verra jamais le jour, mais qui aurait dû être dirigée par Paul van Ostaïjen et qui se voulait « l'organe du construit dans le nouvel art, c.à.d. du cubisme émancipé ». Le projet de ce périodique remonte au plus tôt à 1919 car, le 20 janvier 1920, De Troyer écrit à Marinetti :

« En outre il y a lieu de croire que sous la direction d'un jeune poète de mérite anversoïis P. Van Ostaïjen on va lancer "Het Sinjaal" - une revue d'extrême avant-garde. »

En 1920, De Troyer épouse Germaine De Wilde. Lors de la naissance de son premier enfant, il abandonne ses recherches picturales. En 1922, il retourne à la conception figurative. Avec des

thèmes comme la mère, l'enfant, l'homme, le paysage et la religion, il évolue vers un expressionnisme très personnel et proche de la Nouvelle Objectivité, qu'il applique à une peinture puissante et monumentale, dont les formes sont simplifiées et les sujets empruntés à sa vie familiale et à la Bible.

De Troyer s'intéresse aussi au sport ; dans l'album 1904-1929 du club de football Racing Malines, son nom est cité parmi les jeunes membres devenus artistes connus¹⁶.

Comme, entre autres, le galeriste, critique d'art et poète René Baert, le peintre surréaliste Marc Eemans, l'écrivaine Blanka Gyselen, le photographe Willy Kessels, le poète Wies Moens et l'écrivain Fernand Verenoche, De Troyer fait partie du groupe artistique De Meivisch (Le Poisson de mai), fondé en 1943 par Bert Peleman. Bien que ce cercle, arborant la devise *Der vaderen stroom getrouw* (« Fidélité au fleuve des ancêtres »), soit subventionné par les autorités allemandes d'occupation, les artistes qui s'y sont affiliés se rencontrent autour de l'Escaut pour s'y occuper d'activités politiquement neutres, telles que peindre et chanter la beauté et la transcendance de la nature. Ils se consacrent à la mystique germanique d'un ordre nouveau et défendent un ordre esthétique à l'abri de toute impureté.

Notoriété. Dans *Quelques notes sur la situation artistique en Flandre*, Paul van Ostaijen écrit (1925-1926) :

« Prosper de Troyer est fortement en progrès. Il a abandonné ses portraits décoratifs et clos sa série de Maternités pour s'attaquer à la composition. Il se pourrait bien que ses compositions constituent la révélation de l'année et que ce peintre courageux entre tous et dont l'émotivité paraît de plus en plus concentrée, ait trouvé, dans la mise en page hardie de sa nouvelle manière, l'entier épanouissement de sa personnalité.

Mais, en dehors de mon emballement personnel, je puis, de façon objective, constater, dans les limites de son œuvre même, le grand progrès qu'il vient de réaliser. »

Le 7 mai 1928, Michel Seuphor écrit sur lui en des termes élogieux dans *Presse*.

Le jugement de Frans Mertens, prononcé en 1943 dans une monographie sur De Troyer, semble assez à propos :

« Peut-être mieux que les peintres du groupe de Laethem, il a réussi à faire parler l'essentiel aussi puissamment que possible, sous une forme simplifiée, sans nuire aux aspects spirituel et matériel. »

Il expose ses œuvres, entre autres, à Amsterdam, à Belgrade, à Berlin, à Berne, à Budapest, à Florence, à Genève et à Paris.

Le 12 août 1958 est diffusée l'émission de télévision *Ten huize van (À la maison de...)* du N.I.R., où De Troyer est interviewé chez lui, à Malines, par Joos Florquin.

Des œuvres de cet artiste sont conservées, entre autres, dans les musées de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, de Malines et d'Ostende.

En 2009, l'homme de radio et de télévision belge Mark Uytterhoeven donne les archives de Prosper de Troyer, son grand-père, aux Archives de la Ville de Malines.

Emma De Vigne

Emma De Vigne, née le 30 janvier 1850 à Gand et morte le 3 juin 1898 (à 48 ans) à Rixensart, est une peintre belge de natures mortes, puis de portraits.

Biographie. Emma De Vigne est née le 30 janvier 1850 à Gand. La famille était composée d'artistes : son père, Pieter, et son oncle, Félix, sont sculpteurs. Elle et ses sœurs, Louise et Malvina, sont peintres. Son frère aîné, Paul, est sculpteur. C'est son oncle, Félix De Vigne, qui lui apprend à

peindre. Elle épouse ensuite le fils de Félix, son cousin Jules De Vigne, qui est avocat et écrivain.

Elle se fait connaître comme peintre spécialisée dans la nature morte et comme portraitiste. Elle fait partie d'un groupe de peintres femmes belges, le Cercle des femmes peintres de Bruxelles, qui a pu inspiré la constitution à Paris à la même époque d'une Union des femmes peintres et sculpteurs. Peu prisées initialement des marchands d'art qui les considèrent comme des dilettantes, ces femmes peintres réussissent à être admises dans les Salons officiels organisés par l'État belge (notamment en 1888 pour Emma De Vigne), a bénéficié d'un bon accueil de leurs œuvres par la presse et à vendre à des prix honorables. Elles constituent une nouvelle génération d'artistes flamandes.

Elle meurt le 3 juin 1898 à Gand. Les peintures d'Emma De Vigne font partie des collections du Musée des Beaux-Arts de Gand et des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique.

Félix De Vigne

Félix De Vigne (né le à Gand le 16 mars 1806 et mort dans la même ville le 5 décembre 1862) est un peintre d'histoire, de sujets religieux dans le style troubadour, de scènes de genre et de portraits belge. Il est également archéologue, graveur, historien et critique d'art.

Biographie. Félix De Vigne est né rue Basse de l'Escaut à Gand, le 16 mars 1806. Il est le fils de Marie Adrienne Van Troostenberghe (1759-1859) et du peintre décorateur gantois Ignace de Vigne (1767-1840), dont il devient l'élève à l'académie des beaux-arts de Gand, avant d'être, en 1826, celui de Joseph Paelinck, dans la même institution. Au salon de Gand de 1826, il remporte la médaille d'or en dessin. Il expose au Salon de Bruxelles de 1830 un *Portrait d'homme*.

Professeur à l'académie de sa ville natale, il a notamment comme élèves Lievin De Winne et Jules Breton. Ce dernier épouse sa fille Élodie. Félix De Vigne, époux depuis 1835 de Virginie Avé, est le père de l'architecte Edmond De Vigne. Il est également le frère d'Édouard De Vigne (1808-1866), peintre de paysages et graveur et de Pierre De Vigne (1812-1877), sculpteur. Ce dernier est le père du sculpteur Paul De Vigne.

Professeur de dessin à l'académie de Gand et à l'athénée royal de la même ville, Félix De Vigne est directeur de la Société royale des Beaux-Arts et des Lettres de Gand et membre de plusieurs autres sociétés savantes, dont l'académie d'Amsterdam. Dès sa jeunesse, il participe à des fouilles archéologiques concernant les premiers béguinages de Gand, dont il met au jour des peintures murales datant du XIII^e siècle en 1826. Concomitamment à sa carrière artistique, Félix De Vigne publie plusieurs ouvrages consacrés au Moyen Âge dans les Flandres. Il est lauréat au concours de lettres de l'académie en 1840.

Il meurt, à l'âge de 56 ans, en son domicile à Gand, rue de l'Empereur Charles, le 5 décembre 1862.

Oeuvres picturales. Son champ artistique couvre des portraits, les scènes de genre et les scènes historiques, ayant souvent pour cadre la ville de Gand. Un article de F. Rens affirme : « Dans beaucoup de ses compositions, De Vigne nous introduit en imagination dans le Moyen Âge, et y fait preuve d'une connaissance approfondie des usages, de la vie et des costumes de cette époque. [...] Depuis cette époque [1843], le talent de De Vigne acquit une remarquable maturité. Il se reforma lui-même comme peintre, par une étude plus directe de la nature, et, tout-à-coup, se révélèrent en lui des qualités inattendues. »

Géo De Vlamynck

Géo De Vlamynck, né en 1897 à Bruges et mort en 1980 à Koekelberg (Bruxelles), est un peintre, fresquiste, cartonnier de vitraux, ensemblier-décorateur et enseignant.

Il eut pour élèves Nicolas de Staël, Maurice Wyckaert et Roger Somville.

Biographie. Géo (Georges) De Vlamynck naît à Bruges en 1897 dans une famille d'artisans et d'artistes. Son grand-oncle, [Pierre De Vlamynck](#) est un peintre dessinateur, lithographe et graveur . Son père et son grand-père exercent la profession d'ébéniste tandis que son oncle, Gustave De Vlamynck est un architecte.

En 1909, Georges De Vlamynck suit les cours de l'Académie des Beaux-Arts de Bruges où il est remarqué par Flori Van Acker (1858-1940), peintre et directeur de l'Académie.

Pendant la Première Guerre mondiale, il se réfugie en Angleterre et il suit les cours de dessin à la « Slade School of Fine Art », de Londres. Il obtient un premier prix avec distinction en dessin et perspective.

En 1919, il s'inscrit à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles où il assiste aux cours de peinture décorative et de composition donnés par Constant Montald (1862-1944), Herman Richir et Jean Delville.

En 1921, il remporte le premier prix de composition monumentale pour « *le Repentir après la Faute* ».

En 1922, il gagne le premier prix avec la plus grande distinction pour « *le Renouveau des siècles* ».

En 1923, il effectue un voyage en Italie où il étudie les fresques et les mosaïques.

En 1924, il reçoit le prix Roger Langbeen et se marie avec Lucie Janin, artiste-peintre.

En 1926, il s'installe dans la maison-atelier de rue de la Constitution à Schaerbeek où il travaillera jusqu'en 1954.

En 1927, il poursuit sa formation à l'Institut d'Architecture et des Arts Décoratifs de la Cambre fondé par Henry Van de Velde. il suit les ateliers de peinture décorative et monumentale supervisés par Gustave Van de Woestijne et au cours de théâtre d'Herman Teirlinck (dramaturge belge) pour qui il crée plusieurs décors et affiches de spectacle.

En 1929, il obtient le diplôme de la Cambre en Peinture avec mention « distinction ».

Il réalise une première fresque dans le hall d'entrée de l'abbaye de la Cambre : « Fondation de l'abbaye de La Cambre par les moines de Villers ».

Il est également chargé de l'aménagement et des peintures ornementales de plusieurs intérieurs privés dont celui du « Schloss Hotel » à Karlovy Vary en ex-Tchécoslovaquie.

Il dessine également une série de timbres représentant l'abbaye d'Orval.

Au cours des années 1930, il intervient sur diverses projets de l'architecte belge Henri Vaes et participera à plusieurs expositions universelles.

En 1930, il prend part à l'exposition universelle de Liège et d'Anvers.

En 1933, il réalise des vitraux pour le pavillon de l'art religieux à l'exposition universelle de Chicago et exécute une fresque et des vitraux pour l'abbaye de Cordemoy ainsi que des vitraux pour le Carmel de Jambes et pour l'église Saint-Symphorien.

En 1935, il participe à l'exposition universelle de Bruxelles. Il y réalise plusieurs fresques monumentales pour le pavillon du verre d'Art avec son élève Nicolas De Staël, le pavillon de l'Agriculture, du Gaz et pour la Chapelle « Maris Stella ».

En 1937, il conçoit des vitraux pour le pavillon du Congo Belge à Paris.

Dans les années 1930, Il crée également une société d'ensemblier-décorateur et réalisera des meubles de style art-déco aux lignes sobres.

En parallèle à sa carrière d'artiste, il enseigne à l'Académie de Saint-Gilles, à l'école Bischoffsheim

(section décoration) ainsi qu'à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles en composition monumentale.

De 1940 à 1945, les circonstances d'austérité mettent temporairement fin à sa production d'œuvres monumentales. Il cherche une technique dérivée du procédé de la fresque en travaillant sur papier mouillé avec des cartouches qu'il composait à base de pigments.

Durant la guerre, Géo De Vlaminck s'engage dans la résistance.

De 1950 à 1965, il remporte plusieurs concours pour l'ornementation de bâtiments publics et reprendra l'exécution de grands ensembles de décoration monumentale.

En 1953, il réalise la mosaïque monumentale (15 m x 2,70 m) « les Naïades » au bassin de natation du Neptunium à Schaerbeek.

En 1956, il réalise la peinture murale pour la section « Préhistoire » du musée Royal d'Art et Histoire.

En 1957, il exécute une mosaïque de terre cuite à l'athénée Royal de Welkenraedt, ainsi que des peintures murales pour la piscine de Salzinnes à Namur qui furent détruite en 1992.

En 1962, il réalise un vitrail pour la Chapelle de la vierge pour la basilique du Sacré-Cœur de Koekelberg.

En parallèle, à sa carrière de muraliste et de professeur, il peint et dessine des œuvres de plus petits formats.

Il s'éteint à Koekelberg en 1980.

Léon Devos (peintre)

Léon Devos (Lettelingen 24 mars 1897 – Précy-sous-Thil 18 avril 1974) était un peintre post-impressionniste belge. On l'appelle « le peintre de la joie ».

Une rue porte son nom à Haine-Saint-Pierre.

Biographie. Léon Devos a grandi à Haine-Saint-Pierre. En 1914, il s'engage comme volontaire de guerre et sert comme fantassin jusqu'à la fin de la guerre en 1918.

– **Artiste.** Après la guerre, au cours de l'année scolaire 1920-1921, il suit des cours à l'Académie des Beaux-Arts de Mons, où il est l'élève d'Alfred Duriau, et de 1921 à 1924 à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, où il fut l'élève de Jean Delville et de Constant Montald.

Son ami Léon Navez, qu'il avait rencontré quelques années plus tôt à l'Académie, avait remporté le "Prix Godecharle" en 1924 et avait reçu une bourse pour poursuivre ses études à Paris. Grâce à un ami commun qui propose à Léon De Vos un emploi à Paris, Léon Devos peut bénéficier de la formation continue de Léon Navez et ils resteront ensemble à Paris de 1924 à 1928 (plus longtemps que prévu initialement).

A Paris, ils se forment à l'Institut de Gravure. Avec Léon Navez, il grave des timbres et des billets de banque, copie des peintures du XVIIIe siècle et participe à divers travaux de décoration.

A partir de 1926 il participe aux expositions du cercle d'art "Le Bon Vouloir" à Mons.

En 1927, il participe à la Triennale d'Anvers.

De retour en Belgique en 1928, Léon De Vos est l'un des membres fondateurs du cercle artistique Nervia, mouvement qui souhaite promouvoir l'art wallon en Belgique, pendant de l'École de Latem en Flandre. Les deux groupes se sont influencés.

Ce groupe comptait 8 membres : Léon De Vos, Anto Carte, Louis Buisseret, Frans Depooter, Léon

Navez, Pierre Paulus, Rodolphe Strebelle et Taf Wallet.

En 1928, le groupe Nervia organise sa première exposition. Léon Devos montre une importante série de nus, son thème central de cette période.

En 1934, il peint avec Jacques Maes le « Serment de Léopold III » pour le Palais de la Nation à Bruxelles, un tableau historique qui contient environ 500 portraits de personnes présentes.

Leurs œuvres étaient de structure très stylistique, de grandes surfaces planes, bordées d'un trait noir. Dans les années 1950, son travail devient plus géométrique. À partir de 1960, on remarque un style plus souple avec une couleur plus forte.

Outre les nus, il peint des portraits, des paysages, des natures mortes et des scènes historiques.

Il remporte plusieurs prix, tels que le Prix de Hainaut en 1932, le "Carnegie Garden Club" (Pittsburg, USA) en 1950, le prix de la Fédération Maritime Belge et le Prix Louise Dehem.

Ses œuvres sont visibles dans divers musées en Belgique et à l'étranger.

Académique. Léon Devos a également eu une carrière universitaire importante. De 1929 à 1946, il fut professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Bergen. En 1939, il enseigne à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, dont il devient directeur en 1948. À partir de 1946, il est professeur à l'École nationale des arts visuels Ter Kameren (Bruxelles). Il fut également professeur d'Arts Plastiques à l'École Normale de Filles de Saint-Ghislain.

Yvonne Dewals

Yvonne Dewals est une artiste peintre belge active dans les années 1950.

Son œuvre. Elle exerçait son art à Woluwe-Saint-Lambert où elle se fit construire un atelier fin des années 1951 au 27, avenue des Rogations.

Son œuvre se caractérise par un pinceau rapide et spontané. Elle exécuta principalement des portraits et des nus féminins. Certains critiques comparaient son œuvre à celle de Lovis Corinth.

Frans De Wilde

Frans De Wilde (né à Saint-Nicolas, en Flandre-Orientale, le 20 avril 1840 et mort dans la même ville en 1918) est un peintre belge. Son champ pictural couvre les portraits, les paysages, les scènes de genre et les scènes religieuses.

Biographie. – Famille et formation. Frans (Franciscus Aloysius) De Wilde est né à Saint-Nicolas le 20 avril 1840. Ses parents sont Emmanuel Petrus De Wilde, tourneur, et Maria Catharina Decock. En 1861, il étudie à l'académie royale des beaux-arts d'Anvers auprès de Nicaise De Keyser.

– **Carrière.** En 1865, Frans De Wilde obtient, grâce à sa toile *Les cadavres des SS Pierre et Paul déposés par les chrétiens dans les catacombes*, une mention honorable au Prix de Rome belge. En 1868, il devient membre du Cercle artistique d'Anvers et participe, la même année, au Congrès de l'enseignement des arts du dessin à Bruxelles.

En 1869, Frans De Wilde devient professeur à l'Académie de Saint-Nicolas, où son oncle le peintre Auguste De Wilde (1819-1886) est directeur. En 1883, il est chargé de la restauration de la *Descente de Croix* et des vitraux du chœur de l'église Notre-Dame de Saint-Nicolas.

Dernières années. Professeur à l'Académie de Saint-Nicolas jusqu'en 1906, Frans De Wilde meurt,

en 1918 à Saint-Nicolas, à l'âge de 78 ans.

Léon Dieperinck

Léon Dieperinck (Leo Ferdinand Dieperinck), né à Bruges le 9 mai 1917 et mort en août 2010, est un peintre figuratif belge du ^{XX}e siècle appartenant à l'école de Bruges.

Biographie. Léon Dieperinck étudie les arts à l'Académie des beaux-arts de Bruges chez F. Aerts, L. Poupaert et Emile Rommelaere et à l'Académie de Bruxelles avec Henri Van Haelen.

Dieperinck peint surtout des vues de ports, de paysages urbains de Bruges, d'intérieurs et de polders. Il réalise également des décors de théâtre, travaille dans la publicité et est caricaturiste.

Il a longtemps tenu une galerie privée Hoefijzerlaan à Bruges.

Il a été membre de l'association *Vereniging Hedendaagse Kunst* et du cercle artistique *Iris* à Bruges.

Victor Dieu

Victor Dieu est né à Quaregnon en 1873. Peintre et graveur au burin de paysages et de scènes du quotidien dans le borinage. Il entre à l'Académie des Beaux-Arts de Mons et suit les cours de gravure où il est l'élève d'Antoine Bourlard, d'Auguste Danse et d'Emile Motte. En 1893, il obtient déjà un premier Prix d'Excellence. C'était un départ prometteur. Aussi son milieu familial l'encouragea à poursuivre sur cette voie non sans au préalable l'avoir invité à exercer le métier de son père: marchand-tailleur. Après le décès de son père, il entra à l'atelier du maître Auguste Danse et se mit à la tâche pour préparer le Prix de Rome en gravure. Tâche ardue mais bien à la mesure de ce tempérament travailleur qui fut récompensé par un Premier Prix qu'il obtint à l'unanimité en 1901. Il avait présenté une gravure fouillée à la réalisation de laquelle il avait mis une patience extraordinaire. Si on fait souvent allusion au fait que Victor Dieu fut un maître graveur, on oublie peut-être qu'il fut aussi un peintre de talent. Il convient de savoir qu'il a réalisé 479 toiles. Quelques œuvres sont aujourd'hui éparses dans le Borinage et dans d'autres régions, notamment à Bruxelles. Elles sont marquées d'un pinceau décrivant les paysages si harmonieux qu'elles offrent un plaisir toujours renouvelé lorsqu'on examine avec un oeil attentif les détails. Il employa des couleurs chaudes et souvent orchestrées dans des paysages fleurant bon la nature. Une nature au sein de laquelle il aimait se trouver et dont il a tiré le maximum de très bonnes huiles sur toile où il employa avec bonheur le brun, le rouge comme le vert aux tons dégradés. Les ciels, dans lesquels se bousculent les nuages qu'il aimait tant scruter, offrent un aspect sentimental et romantique.

Sam Dillemans

Sam Dillemans (Louvain, 17 janvier 1965) est un peintre belge. Il est le fils de Roger Dillemans, recteur honoraire de l'Université catholique de Louvain.

Biographie. Sam Dillemans a commencé à peindre très jeune, après avoir vu le travail de Vincent van Gogh en 1979. Entre 1984 et 1991, il fréquente sept académies d'art différentes, dont deux dans le nord de la France (Tourcoing et Lille) et obtient un diplôme à l'Académie des Beaux-Arts (Institut national supérieur d'expression plastique, option art) de Tourcoing. Il a fréquenté l'académie de Louvain pendant quatre ans, où il s'est concentré exclusivement sur le dessin. Son matériel d'étude était des statues en plâtre, l'anatomie de Paul Richer et des copies de maîtres anciens. Dillemans a développé son propre style de dessin et de peinture expressif dans lequel il peint principalement des

portraits et des autoportraits avec des coups de pinceau grossiers.

De septembre à décembre 2005, Sam Dillemans exposera une série de peintures à la Maison Rubens anversoise. Les œuvres s'inspirent de peintures bien connues de Peter Paul Rubens telles que la Descente de Croix, Adam et Eve et l'Autoportrait de Peter Paul Rubens.

Après s'être concentré sur la copie et l'étude des maîtres anciens, il peint une série de tableaux de boxeurs entre 2003 et 2007. Cette œuvre, ainsi que des œuvres plus anciennes, a été présentée en 2009 dans un ancien entrepôt de l'Eilandje anversois.

Le documentaire sur Sam Dillemans, *The Madness of Detail*, a reçu un FIPA D'or d'or au Festival International des Programmes Audiovisuels de Biarritz 2008.

L'Orchestre du Concertgebouw a chargé Sam Dillemans de dresser le portrait du chef d'orchestre sortant Mariss Jansons. Le tableau a été dévoilé en présence du couple royal néerlandais le 20 mars 2015.

Le 15 avril 2016, Sam Dillemans a ouvert son propre espace d'exposition à Anvers.

En juillet 2017, Sam Dillemans a fait don de l'œuvre « Ypres » à la ville d'Ypres à l'occasion de la commémoration du centenaire de la Première Guerre mondiale. L'œuvre a été exposée au musée In Flanders Fields à Ypres jusqu'à fin 2018.

Le 9 mars 2018, l'exposition *Adieu à tout ça, Peintures de la Grande Guerre* a été inaugurée dans l'Espace d'exposition Sam Dillemans. *Adieu à tout cela* est une série de 150 tableaux représentant des scènes de la Première Guerre mondiale.

En 2018, l'artiste a fait don de l'œuvre *Hommage à Rubens : la Descente de Croix* de 2003 à la Cathédrale Notre-Dame d'Anvers. Il est suspendu à côté de la Descente de Croix de Rubens dans le bas-côté sud.

Jean Dols

Jean Dols, né à Liège le 22 février 1909 et mort à Comblain-au-Pont le 27 décembre 1993, est un peintre, graveur et affichiste belge.

Biographie. Il commença à se former à l'Académie des beaux-arts de Liège dans les ateliers de Jean Donnay et d'Auguste Mambour.

Personnalité bien connue de sa ville natale, artiste original et bohème, Jean Dols a longtemps eu sa propre galerie à Liège de 1960 à 1967 où il a pu promouvoir une génération de jeunes artistes.

Il a produit un œuvre gravé étalé de 1934 à 1950, que l'on a parfois comparé à celle d'Ensor, où la satire sociale et le sarcasme prédominent.

Jean Jour lui a consacré un livre biographique.

Patricia Dopchie

Patricia Dopchie, née le 16 avril 1960 à Bosondjo (Congo), est une artiste peintre belge.

Biographie. Professeur d'Arts plastiques à l'Institut Saint-Luc à Tournai. Première exposition en 1983 à Wavre en l'Espace Tetra.

L'option de départ d'une peinture non figurative et informelle, traitée en des tonalités variées, douces et lumineuses, marquée de rares stigmates, a lentement évolué vers une bichromie dans une gamme de rouges très denses, nuancés, mâtinés d'une noirceur nuagiste. Dans une économie de

moyens remarquable et symbolique, cette abstraction picturale d'une maîtrise technique visant la perfection est l'expression d'une pensée esthétique en quête d'une spiritualité axée sur les valeurs essentielles. Claude Lorent

Marthe Donas

Marthe Gabrielle Donas, née à Anvers le 26 octobre 1885 et morte à Audregnies le 31 janvier 1967, est une peintre belge, Elle a adopté le nom d'artiste Tour Donas ou Tour d'Onasky.

Biographie. Jeunesse. Marthe Donas naît de Julienne Isenbaert et de Romain Donas, un vendeur de fruits secs. Dès l'enfance, elle s'intéresse à l'art et dessine beaucoup, passion qui a pu être nourrie par son grand-père, un peintre de marines d'Anvers.

Contre la volonté de son père, Marthe Donas commence des cours à l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers en 1902 puis entre au Hoger Instituut voor Beeldende Kunsten. Lorsque la guerre éclate, sa famille migre aux Pays-Bas, en Irlande où elle apprend la technique du vitrail. Marthe Donas arrive à enfin Paris en 1916 où elle fréquente l'Académie de la Grande Chaumière et l'Académie Ranson. Elle découvre le cubisme dans l'atelier d'André Lhote.

Carrière dans un monde masculin. En 1917, lors d'un séjour sur la côte d'Azur, elle rencontre Alexandre Archipenko, ils créent de nombreuses oeuvres ensemble et développent une relation amoureuse. Le couple revient à Paris après la guerre et intègre *la Section d'Or* ou groupe de Puteaux, qui rassemble de nombreux artistes, parmi lesquels Léger, Braque, Gleizes, Duchamp, Brancusi, Kupka. La présence de Marthe Donas est favorisée par Archipenko qui écrit par exemple à Herwarth Walden en 1919 « Je vous recommande bien fort d'inviter pour votre salon un peintre moderne de grand talent 'Tour Donas'. C'est mon meilleur élève ».

En effet, Marthe Donas adopte tout d'abord le pseudonyme Tour d'Onasky, qui devient ensuite Tour Donas pour ne pas faire apparaître son genre dans son nom, pour éviter les stéréotypes envers les femmes, comme celui selon lequel elles ne seraient pas capables d'atteindre l'abstraction.

L'artiste atteint une renommée internationale dans l'entre-deux-guerres. Dans la revue *De Stijl* de Theo van Doesburg paraissent différents articles qui lui sont consacrés. En 1921, elle expose à la galerie Der Sturm à Berlin chez le célèbre marchand de tableaux Herwarth Walden. Elle expose au Salon des indépendants de 1927 les toiles *Siestes* et *Garçon avec arc*, en 1928, *Sous la lampe* et *Les Blanchisseuses* et en 1929, *La Vierge rose* et *La Petite Dame au parasol*.

Au début des années 1920, elle se sépare d'Archipenko, la Section d'Or est dissoute et elle retourne à Anvers. Elle épouse ensuite le philosophe Harry Franke, reprend contact avec l'Avant-Garde bruxelloise et entre dans le groupe l'Assaut.

Marthe Donas meurt le 31 janvier 1967 à Audreignies.

Oeuvre. Donas développe tout d'abord un style cubiste inspiré d'André Lothe. Elle s'oriente ensuite vers l'abstraction. Sa toute première œuvre abstraite date de 1917. Elle est la première femme à représenter la peinture abstraite en Belgique. Dans le catalogue de la Société Anonyme, Inc., la collection d'art de Katherine Dreier qui est conservée à l'université Yale aux États-Unis, Dreier la nomme « the first woman abstract painter ».

Dans la production artistique du xx^e siècle, Marthe Donas occupe une place importante. Michel Seuphor qualifiera son œuvre de cubisme quasi abstrait et la classera parmi les pionniers de l'art abstrait.

Après sa mort, son travail tombe dans l'oubli et est occulté par celui d'Archipenko. Il est de plus en plus réhabilité à travers des expositions et l'action de la Marthe Donas Foundation créée en 2003

pour promouvoir son oeuvre. Un musée lui est également consacré à Ittre, en Belgique

Auguste Donnay

Auguste Donnay, né le 22 mars 1862 à Liège et mort le 18 juillet 1921 à Jette-Saint-Pierre, est un peintre, illustrateur, lithographe et affichiste belge. Il est également professeur pendant plus de 20 ans à l'Académie royale des beaux-arts de Liège.

Biographie. Parallèlement à un apprentissage de boiseur et marbreur (chez Delebecque, puis Berchmans père), il est inscrit aux cours du soir de l'Académie royale des beaux-arts de Liège, où il suit les cours d'Adrien de Witte. Il entame en 1888 sa carrière d'illustrateur, et travaille pour *Caprice-Revue* et *La Wallonie*. Avec Armand Rassenfosse et Émile Berchmans, il réalise des affiches pour l'imprimeur-éditeur Auguste Bénard. L'une de ses créations, *Concours international de chant d'ensemble*, est d'ailleurs reproduite dans la revue *Les Maîtres de l'affiche*. En 1896, il participe au 3^e salon de La Libre Esthétique à Bruxelles.

En 1900, il est nommé professeur d'art décoratif à l'Académie des beaux-arts de Liège où il inaugure un cours de composition ornementale.

En 1905, à l'occasion de l'Exposition internationale de Liège, Auguste Donnay prononce lors du Congrès wallon un discours dans lequel il entend définir une âme wallonne dans la peinture, qu'il oppose à l'âme d'une peinture flamande. C'est à cette époque qu'il s'installe à Méry (Esneux), un petit village de la vallée de l'Ourthe, à une quinzaine de kilomètres de Liège. Il se fait le chantre des paysages vallonnés du paysan mosan, aux couleurs de l'automne ou de l'hiver. On lui doit également, des cartons pour la décoration de l'église de Hastière-sur-Meuse. Il illustre par ailleurs de nombreux livres de poètes, notamment les *Contes pour les Enfants d'hier*, par son grand ami Albert Mockel et la couverture d'un recueil de poésies et chansons wallonnes, *L'Aous*, de Jean Lamoureux, et de légendes locales.

Victime de dépressions chroniques, il se suicide en 1921.

Il est inhumé au cimetière de Robermont à Liège.

Mémorial. Le Mémorial Auguste Donnay est inauguré le 4 septembre 1927.

Il est situé au sommet du Bois des Manants, sur la crête du coteau de Méry (Esneux).

Le bas-relief est réalisé par Georges Petit et posé sur une pierre brute, au sommet d'une série de roches assemblées.

Un belvédère fournissant un point de vue élevé sur la vallée de l'Ourthe est proche du mémorial.

L'idée initiale du Mémorial revient à Jacques Ochs. L'initiative en revient à l'Association pour la Défense de l'Ourthe qui en confie l'organisation à la société Tilff-Attractions.

Jean Donnay

Jean Donnay, né le 31 mars 1897 à Cheratte dans la province de Liège, où il meurt le 31 juillet 1992 (ou le 2 août 1992 selon certaines sources), est un graveur, peintre, aquarelliste et dessinateur belge. Il est aussi professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Liège de 1931 à 1962, et brièvement directeur intérimaire de cette même institution de 1961 à 1962.

Biographie. – Jeunesse et formation (1897-1918). Jean Donnay est né à Sabaré, un hameau de Cheratte, près de Liège, le 31 mars 1897. Son père est armurier à domicile, et plus concrètement il est basculeur, son travail consistant à tailler le mécanisme du fusil à la lime et au burin hors d'un

bloc de métal. Bien que fin artisan, il n'est pas un artiste et n'a aucune disposition pour le dessin. Jean Donnay, par contre, montre une passion pour le dessin dès son plus jeune âge, et effectue des dessins reproduisant des images d'Épinal qu'il échange contre des billes à l'école. Lors de l'avènement au trône du Roi Albert Ier en 1909, l'instituteur de l'école primaire où il se rend, Max Colleye, l'encourage à dessiner la famille royale, et envoie deux dessins « au crayon noir » (un portrait du nouveau roi et un portrait de la famille royale) au Palais royal avec les vœux de l'école. La cour remercie l'école et envoie une gratification de 25 francs au jeune dessinateur, ce qui fait grand bruit dans le petit village. Ce même instituteur envoie ensuite des dessins de Jean Donnay à un avocat de sa connaissance, M. Lohest, qui à son tour les envoie à Méry chez son ami Auguste Donnay pour connaître l'opinion de l'artiste. Il en résulte que, dès octobre 1910, Auguste Donnay le prend sous sa tutelle au cours d'art décoratif de l'Académie des beaux-arts de Liège comme une faveur spéciale car il faut « avoir fait trois ans de dessin pour y entrer ». Jean Donnay est alors à peine âgé de 13 ans.

Il commence donc en 1910 ses études à l'Académie des beaux-arts de Liège, où il est l'élève, outre d'Auguste Donnay, d'Adrien de Witte, François Maréchal, Émile Berchmans et Évariste Carpentier. Il poursuit ses études jusqu'en 1914, année où il obtient la médaille du cours d'Art Décoratif. Les cours à l'Académie des beaux-arts de Liège sont interrompus cette même année quand éclate la Première Guerre mondiale. Jean Donnay n'a plus de moyen de locomotion, et plus aucun armurier ne travaille à Cheratte, ce qui compromet la situation économique de sa famille.

Après six mois, il apprend que les cours ont repris et se rend à pied, farde à la main, jusqu'à l'Académie avec l'intention de montrer ses croquis à Auguste Donnay. Il y arrive après trois heures de marche et y rencontre le directeur de l'institution, François Maréchal, qui lui demande de laisser sa farde et de venir la reprendre la semaine suivante. Vu la carence de moyen de locomotion, Jean Donnay pense retourner chercher sa farde après quelques semaines¹. À sa surprise, il voit arriver chez ses parents à Cheratte, à peine quinze jours plus tard, François Maréchal qui vient accompagné de son épouse Victorine Deguée et de l'ancien échevin des Beaux-Arts de la ville de Liège Alfred Micha. François Maréchal vient demander à ses parents de le laisser reprendre les cours à l'Académie. Il a entretemps présenté et vendu des croquis et aquarelles du jeune artiste à des amateurs d'art de sa connaissance. Alfred Micha, quant à lui, vient lui commander plusieurs portraits.

Jean Donnay reprend les cours à l'Académie et s'installe chez d'autres parents qui résident rue Grétry. Les commandes de portraits qu'il reçoit durant cette période lui permettent de subvenir à ses besoins. Il poursuit ses cours de 1915 à 1918, et y étudie la peinture chez Évariste Carpentier et le dessin chez Adrien de Witte. Il côtoie durant ses études de futurs artistes comme Auguste Mambour, Luc Lafnet, Edgar Scauftaire, Ernest Forgeur et Jef Lambert. Il commence à réaliser ses premières gravures dès 1916. Il suit de 1916 à 1918, en plus de ses cours à l'Académie et sur recommandation de François Maréchal, les cours de culture générale à l'École Normale de Jonfosse.

– **Collaboration avec François Maréchal et début de carrière artistique (1918-1931).** Il obtient en 1920 le prix Léopold Donnay de peinture doté d'une valeur de mil francs. Grâce à la bourse, il effectue un séjour à Paris puis se rend à Marseille où il rejoint François Maréchal. Il doit interrompre ce voyage quand il est mobilisé pour son service militaire et caserné à Anvers pendant un an¹. En 1921, Alfred Micha, président et fondateur du *Cercle des Beaux-Arts* de Liège, organise la première exposition personnelle de Jean Donnay. Malheureusement il ne peut y assister car il est rappelé à Malines, mobilisé à cause de la grève des chemins de fer¹. Cette même année, il est inscrit au cours de gravure ouvert à l'Académie des Beaux-Arts de Liège par François Maréchal. Il réside chez ce dernier pendant un an et l'assiste comme élève libre. Il collabore avec le journal *l'Express*, fournissant un dessin politique chaque semaine. Il travaille également à son compte dans une loge à l'Académie, sorte de petit atelier auquel il avait droit en tant qu'ancien élève. Il acquiert enfin sa propre presse en 1925, ce qui lui permet d'imprimer ses eaux-fortes sans devoir passer par l'Académie. Il l'a achetée à Paris et doit organiser le transport jusqu'à Liège par chemin de fer. La presse, une fois montée, pèse plus de deux tonnes.

Il reçoit le prix Triennal de peinture en 1923, qui est doté d'une bourse de mil francs. Avec ces fonds il effectue un voyage d'études à Rouen, où il réalise et expose plusieurs eaux-fortes. Il expose à la Galerie Dietrich de Bruxelles en 1925, reçoit le prix Marie de gravure en 1926 puis le prix du Trianon, décerné par la *Section liégeoise des Amis de l'art wallon*, en 1928. En 1929, il est invité du groupe *Les Taches d'encre* à Marseille et obtient un diplôme d'honneur de première classe à l'Exposition internationale de Barcelone. En 1930, il est nommé chevalier de l'ordre de la Couronne.

Durant cette période, il voyage de façon régulière à Paris, où il expose des gravures à la Galerie Fabre-Bénézit en 1926, 1928 et 1931. Les critiques parisiens reçoivent positivement les expositions de Jean Donnay. Arsène Alexandre écrit dans *Le Figaro* du 1er janvier 1931 au sujet de sa suite de 14 gravures du *Chemin de Croix* : « Jean Donnay, ce jeune graveur belge de qui nous avons signalé déjà plus d'une fois les débuts, le labeur et les progrès, vient de terminer une œuvre qui le classe définitivement parmi les maîtres. » Pourtant les ventes ne suivent pas et Jean Donnay écrit dans une lettre à monsieur Hariga le 21 janvier 193 : « L'exposition à Paris a bien marché, surtout au point de vue moral. Car les affaires là-bas sont ultra-moches [...]. »

En 1931, il visite, en qualité de boursier du gouvernement et invité par le marchand d'art J.H. De Bois, toute la Hollande. Il s'y intéresse particulièrement aux gravures de Rembrandt, et commente à propos de ce dernier : « Entre Haarlem et Amsterdam, le paysage familial à Rembrandt reste fort proche de ce qu'il était alors. [...] De plus, chaque fois que j'ai retrouvé ses traces (de Rembrandt), je l'ai marqué par une gravure : *Leyde où il est né, Sa maison, L'église où il est enterré.* »

– **Carrière à l'Académie royale des beaux-arts de Liège (1931-1962).** En 1931, Jean Donnay est nommé professeur de gravure à l'Académie royale des beaux-arts de Liège, remplaçant François Maréchal. Initialement l'idée d'appartenir au corps enseignant ne l'a pas enthousiasmé, de sorte qu'il a refusé de présenter sa candidature durant deux années, mais le père de l'artiste l'apprend et le convainc d'accepter. Jean Donnay ne le regrette pas, même s'il interprète son rôle de professeur comme une collaboration avec ses élèves : il leur laisse une ample marge d'initiative et tente de leur ouvrir l'esprit en dialoguant sur leur vision de l'art et en leur conseillant certaines lectures. Il tente de former des artistes, pas seulement des techniciens.

Jean Donnay tombe gravement malade, atteint de tuberculose pulmonaire, en 1950. Il doit séjourner au sanatorium d'Eupen, subit une grave opération et ne travaille presque plus jusqu'à sa guérison en 1953. Il ne réalise que cinq œuvres en 1949, aucune en 1950 et 1951, sept en 1952 et huit en 1953. Georges Comhaire le supplée à l'Académie de 1951 à 1954. En 1961, il est nommé directeur intérimaire de l'Académie royale des beaux-arts de Liège, où Georges Comhaire lui succède comme professeur à l'atelier de [gravure](#). Il abandonne le poste de directeur intérimaire en 1962 et prend sa retraite.

Durant cette période, Jean Donnay est membre, parfois fondateur, ou invité de divers regroupements d'artistes : membre fondateur du groupe français *Le Trait* en 1935 ; invité des *Artistes Rouennais* en 1937 ; invité de la *Jeune Gravure Contemporaine* à Paris en 1938 ; cofondateur en 1949 du groupe d'art *10 Pointes et Brosses* à Liège avec José Delhaye, Robert Liard, Georges Comhaire, Joseph Zabeau, Flory Roland, Jean Debattice, Albert Lemaître, Marceau Gillard, et Edgar Scaufaire ; et invité de la société *L'Estampe* à Paris en 1951.

Il est lauréat du prix de gravure de la province de Liège en 1946, et le Musée des beaux-arts de Liège lui consacre une grande rétrospective en 1957, exposition qui réunit 205 de ses œuvres (175 gravures et 30 peintures).

– **Retraite et dernières années (1962-1992).** Il reçoit le prix septennal de la Province de Liège en 1972, et l'âge avançant, il ne grave plus beaucoup, mais continue de peindre et de dessiner. En 1973, Jean Donnay est membre de la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique. En 1984, il est nommé grand officier de l'Ordre de Léopold. Il quitte de moins en moins Cheratte où il meurt le 31 juillet 1992 (ou le 2 août 1992 selon certaines sources).

Oeuvre. – Style et techniques artistiques. Jean Donnay est un peintre, aquarelliste, dessinateur mais surtout graveur (principalement aquafortiste) qui tire son inspiration des images de la vie quotidienne, des sites industriels opprimant l'homme, des thèmes religieux et bibliques, et des paysages de son terroir. Jean-François Dechesne le décrit avec justesse: « Artiste figuratif, il tire son inspiration des sites industriels et des sombres machines écrasant l'homme, de thèmes religieux et notamment bibliques qu'il inscrit dans des paysages familiers de sa région et enfin et surtout de l'amour sans faille qu'il voue à son pays natal, la Basse-Meuse et ses environs. [...] La Meuse vue des hauteurs de Cheratte ou de Sabaré, vastes paysages, arbres, ruisseaux, modestes habitations rurales, champs où s'activent les paysans, tout un petit monde d'agriculteurs avec leurs charrues, rouleaux et autres herses, portraits de famille et de familiers sont autant de gages précieux de l'attachement indéfectible de Jean Donnay à son terroir [...]. »

– **Gravures.** Au cours de sa longue carrière de graveur, Jean Donnay a pratiqué toutes les techniques de l'estampe : gravure au burin, vernis mou, pointe sèche, aquatinte, plume et sucre, gravure sur bois et enfin, l'eau-forte, qui restera sa technique de prédilection. Il le confirme dans un entretien avec Jean Otten en juin 1979: « Ma technique préférée est l'eau-forte, cette technique se rapproche de la spontanéité du dessin et me permet de mieux m'exprimer et de saisir la nature sur le vif. J'ai d'ailleurs réalisé beaucoup de planches comme si je faisais des croquis, en les gravant directement sur place. » Pierre Colman offre quelques précisions: « Il était capable de graver debout, devant ses élèves (dont Léon Wuidar, qui l'a raconté quarante ans après avoir été un témoin admiratif) ou devant un paysage (encore enfant, Walthéry, le dessinateur de bandes dessinées, issu du même terroir, l'a vu à l'oeuvre) ; la plaque dans la main gauche, la pointe dans la droite, griffant le vernis, non le métal, comme on le répète. Lors de l'impression, il a longtemps aimé les "cuisines" que réprouvent les puristes. Il s'abstenait volontiers de polir les matrices, qu'il préparait lui-même, car il appréciait le grisé qu'il obtenait ainsi. Des matrices en zinc, et non pas en cuivre, comme on le lit si souvent ; le coûteux métal rouge ne s'imposait que pour les tirages relativement considérables, comme ceux des illustrations d'éditions bibliophiliques. »

Les gravures que Jean Donnay réalise entre 1920 et 1930 sont de grandes planches fortement expressives où il manie habilement le clair-obscur et démontre une technique remarquable. Il y dépeint la beauté tragique des paysages industriels de Liège, la foule qui gronde, les ports, les architectures qui l'ont marqué lors de ses voyages (surtout Rouen et Paris), l'effort des hommes mais aussi des thèmes religieux et mythologiques. Comme le décrit Jules Bosmant : « C'est l'époque des grandes planches dramatiques, des formats géants, des motifs lyriques et grouillants, des *Paphnuce le stylite* (80 x 60 cm), de *l'Émeute* (58 x 80 cm), de *Plutarque* (48 x 63 cm). [...] L'effet expressif passe avant le rendu plastique, le noir n'est plus un moyen, mais un but. » L'artiste n'a jamais caché son admiration pour Rembrandt : « Rembrandt est mon artiste préféré, il correspond mieux à ma nature que les italiens, même les plus grands, ceux-ci sont plus théâtraux, moins humains et moins profonds que Rembrandt. » L'influence de ce dernier est évidente sur les travaux qu'il réalise durant cette période.

Charles Delchevalerie commente l'œuvre de cette époque dans *l'Express* du 13 avril 1927 en ces termes : « De notre temps il traduit en images d'une forte et sobre éloquence les aspects mythiques et grandioses, les usines aux architectures babyloniennes dans l'emmêlement des fumées, les monuments nimbés du songe du passé, le désordre fourmillant des foules. Et c'est avec de tragiques et mouvants contrastes de blanc et noir, une bataille de lueurs et d'ombres : *le Paquebot, la Bourse, La Cité du fer, le Haut-fourneau, la Colonnade, Les Maisons* [...]. Mais l'artiste se plaît aussi à recréer avec puissance des visions d'évangile et de légende. La richesse de ses facultés évocatrices apparaît alors quand il commente le drame du Calvaire, dans *la Montée et le Golgotha*, si simplement tragiques, et lorsqu'il fixe un rêve fabuleux et païen comme *Plutarque et le Palais*. »

Aux alentours de 1930, son graphisme se simplifie et commence à tendre au dépouillement. Le trait gravé laisse au blanc du papier un rôle de plus en plus important. Jules Bosmant détecte l'origine de ce changement de style dans l'album qu'il réalise pour Mawet à Liège en 1929, *Six aspects du Pays de Liège*, et commente: « Voilà que peu à peu disparaissent de ses planches les personnages

historiques ou symboliques, les décors exotiques, les évocations fabuleuses ; voilà que les formats s'assagissent, les retroussages trop habiles disparaissent, et la virtuosité complaisamment étalée ; et voilà surtout que viennent au premier plan les humbles paysans, les artisans, parmi lesquels il vit dans ce Sabaré rural qu'il a toujours habité, et surtout l'ample paysage qu'il a jusqu'alors regardé sans le voir, sans scruter son âme secrète, dont la grandeur l'a imprégné sans qu'il y soit attentif, et dont maintenant il s'éprend, il perçoit la beauté calme, le caractère d'éternité et qui va devenir la substance unique de toute l'œuvre à venir. »

Après 1945 le changement opéré vers le dépouillement est complet comme le décrit avec justesse Léon Koenig: « Les noirs, les encrages disparaissent, le trait seul joue un rôle, le fameux trait "qui tremble, vit et chante" et qui est à lui seul orage, inquiétude ou délice [...] Tout système, tout métier a disparu. [...] Il n'y a que du blanc, quelques grattes, c'est d'une simplicité déconcertante, c'est d'une simplicité exquise. »

– **Peintures.** Si l'œuvre gravé de Jean Donnay est clairement influencé par Rembrandt, l'œuvre peint se révèle, de son côté, profondément influencé par Auguste Donnay. Leur commune préférence pour les demi-teintes constitue un point de rapprochement constant⁴. Pierre Colman fournit quelques détails: « Dans sa peinture à l'huile, il se tient à une matière maigre, loin de tout empâtement, à l'exemple d'Auguste Donnay. Il ose parfois des accords de tons passablement déconcertants. Il ne plante pas son chevalet en pleine nature ; il construit ses tableaux à l'atelier sur base de croquis enlevés sur le motif, voire sur base d'une de ses propres gravures. » Enfin, Jacques Parisse finit d'informer sur ses influences⁸: « En 1910 - il avait treize ans - Jean Donnay devint l'élève d'Auguste Donnay. Toute sa vie il allait professer pour le maître de Méry une admiration qui transparait dans son œuvre (peint). Il aime aussi Corot, Gauguin, les œuvres chinoises et japonaises, parfois Maurice Denis. Dans ces admirations conjuguées on perçoit combien l'œuvre de Jean Donnay est tout entière vouée à la peinture des images simples de la vie, dans une sérénité teintée de mysticisme sans éclat, sans cérémonial, sans pompe et sans encens. En fait d'encens ce serait plutôt celui qui s'élève de la terre généreuse de son pays de Cheratte. »

En tant que peintre paysagiste, il privilégie avant tout les paysages de la [Basse-Meuse: hameaux, lieux-dits](#), villages, ruisseaux, champs, arbres, etc. Ses compositions sont souvent structurées en plans étagés avec la ligne d'horizon placée très haut. La figure humaine est rarement présente dans ses paysages, et si elle apparaît, elle s'y intègre mal puisque le paysage tend à l'écraser ou la repousser. Il réalise également des œuvres religieuses (qu'il transpose dans le paysage de la Basse-Meuse) et des portraits. Il est reconnu pour sa sobriété et sa simplicité, comme le décrit Arsène Soreil: « Jean Donnay s'applique à fixer dans une sorte de "arrête-toi, tu es beau" des images de la vie aptes à dire plus qu'elles n'ont l'air de dire. Rien d'asséné ni d'appuyé ; un tel art honore, en chacun de nous, le bon entendeur. Nulle recherche d'éclat non plus ; un *sotto voce*, une lumière d'âme. Sobriété voulue, le plus souvent, de la matière ; frugalité et matité. Des contours francs, un jeu modéré des valeurs, quelque tremblé à l'occasion, rarement un débordement de champ, suggestif d'atmosphère. »

– **Catalogue et musées.** Dans la *Monographie de l'art belge* qu'il consacre à Jean Donnay en 1961, Léon Koenig fournit un inventaire partiel de son œuvre :

- 650 planches pour l'œuvre gravé.
- une centaine de peintures.
- d'innombrables dessins.

L'artiste a également réalisé des aquarelles dont il ne semble pas exister d'inventaire précis. Le catalogue publié en 1972 dans l'ouvrage *Monographies de l'art wallon: Jean Donnay, peintre et graveur* recense 809 planches pour l'œuvre gravé et *Le Delarge* estime le nombre de gravures de Jean Donnay à plus de 900. Enfin, l'historien et écrivain Léon Linotte évalue le nombre de peintures à 200.

Des œuvres de Jean Donnay sont présentes dans les collections du Musée d'Art wallon et du Cabinet des Estampes et des Dessins de la ville de Liège, collections maintenant regroupées au sein du Musée de La Boverie, mais aussi dans les collections de l'université de Liège, du Centre de la gravure et de l'image imprimée, du Musée de la Vie wallonne, de la Province de Liège ainsi que des Cabinets des Estampes de la Bibliothèque royale de Belgique et de la Bibliothèque nationale de France.

Le professeur et ses élèves. Parmi ses anciens élèves, il convient d'insister sur son amitié avec Georges Comhaire, comme l'indique Pierre Colman: « Georges Comhaire. Ce fut son premier élève ; ce fut son successeur ; un recommencement, c'est frappant ! Après sa mise à la retraite, il allait le voir chaque semaine ; ils visitaient ensemble les expositions ; ils discutaient gravure, peinture et surtout littérature. Ils ont partagé des cimaises. Jean a fait à l'eau-forte le portrait de Georges. Georges a fait à l'huile le portrait de Jean. Et il a noté sur une de ses gravures "planche imprimée par Jean Donnay". Ils ne manquaient pas de se dédicacer leurs œuvres l'un à l'autre. Ils s'offraient des livres : un exemplaire des Cahiers d'un artiste. Juin-novembre 1914 de Jacques-Émile Blanche, est passé de la bibliothèque d'Armand Rassenfosse à celle de Charles Delchevalerie, puis à celle de Jean Donnay, puis à celle de Georges Comhaire. »

Marcel Dusaussis et Martine Doos

Les époux Marcel Dusaussis (né à Seneffe le 30 juillet 1927, mort à La Louvière le 6 janvier 2007) et Martine Doos (née à Borgerhout le 15 novembre 1932) sont deux artistes et écrivains belges.

Marcel Dusaussis est principalement peintre et dessinateur. Il est aussi poète, nouvelliste, essayiste et le chantre de son terroir natal au travers de ses livres illustrés. Il réalise également quelques sculptures, linogravures, icônes et peintures sur émaux.

Martine Doos réalise de nombreux dessins et miniatures ainsi que quelques dizaines de tableaux à l'huile, et des linogravures. Elle écrit également des contes et des textes empreints de poésie et de spiritualité.

Présentation des artistes. En tant qu'artistes-peintres, Marcel Dusaussis et Martine Doos sont indissociables, car si chacun d'eux a sa personnalité et son univers pictural, ils peignent parfois en duo, et certains tableaux portent leurs deux signatures, comme en témoigne l'huile sur toile *Mariage du Ciel et de la Terre* représentée ci-dessous. Ils exposent très souvent ensemble : « Difficile de parler de Marcel Dusaussis sans évoquer sa femme, son égérie, Martine Doos. Artiste comme lui, Martine Doos laisse souvent son empreinte sur l'œuvre de son mari. »

Marcel Dusaussis est aussi poète, nouvelliste, essayiste et conférencier. Il collabore à différentes revues artistiques et littéraires du Hainaut (citées ci-dessous). Les livres *Chasse aux vieilles Censes*, où il rend hommage à son terroir natal, contribuent à la sauvegarde du patrimoine culturel du Hainaut

Ils sont membres actifs de nombreuses associations culturelles. Ils mettent sur pied la section belge de l'Académie Européenne des Arts (AEA) dont ils sont président et vice-présidente de 1969 à 1974.

En quittant l'AEA, les époux fondent le groupe *Aureus Ordo* (1974-1986) qui, comme l'AEA, se donne pour mission de favoriser le partage des savoirs et l'épanouissement de nouveaux talents artistiques. Dans ce but, ils organisent des expositions, des conférences-débats, et des ateliers de dessin et de peinture (l'Académie libre de Manage) de 1972 à 2000.

Tout au long de leur parcours, ces deux artistes veulent promouvoir la fraternité et les échanges entre artistes, qu'ils soient amateurs ou professionnels.

Évolution du parcours artistique des époux. – Marcel Dusaussois. Né à Seneffe le 30 juillet 1927, Marcel Dusaussois dessine depuis son enfance. Il expose pour la première fois en 1945 (des portraits), à l'Athénée de Morlanwelz où il termine ses études, puis en 1946, à l'hôtel de ville de Chapelle-lez-Herlaimont, avec le maître Alexandre-Louis Martin. Après ses humanités, il entre comme élève libre en classe de nu, à l'Académie des Beaux-Arts de Mons, où il n'achève pas l'année, pour suivre des cours supérieurs de journalisme.

Depuis 1947, Marcel tente des incursions dans l'abstraction¹⁸. Il entre dans le groupe d'artistes louviérois *Tendances contemporaines*, dont font partie Hélène Jacquet, Pol Bury, Vittorio Bonuzzi, Lucien Guinotte et Max Michotte. Il expose avec eux à La Louvière, Mons et Liège, jusqu'à son entrée au service militaire en décembre 1948.

En 1950, Marcel met au point une technique de fines coulées de couleurs soufflées. Il traite des sujets sportifs, cherchant à décomposer le mouvement, à saisir sa cadence, à capturer ses instants fugaces.

Marcel obtient sa première distinction en 1950 à La Louvière, au Prix Hélène Jacquet, décédée en 1949 (mention avec Collignon, Bergen, Delhay, Lussie ; le prix est remporté par Pierre Alechinsky). Au début des années soixante, il expérimente les harmonies de teintes, de pâtes, de plans, de masses, de perspectives, ainsi que les contrastes et les jeux d'ombres et de luminosités, à travers des paysages paisibles, lumineux, romantiques parfois.

À partir de 1965, il exprime au travers de ses œuvres sa vision intime des grands mouvements perpétuels de ce cosmos. Chaque toile suggère un monde qui naît, grandit ou explose. Il aborde aussi ce thème dans des textes comme ses nouvelles de science-fiction *Excursion dans une œuvre* et *Conseil de Famille*.

Vers 1976, attiré par la troisième dimension et les effets de profondeur, il finit par sculpter ses peintures et peindre ses sculptures, avec adjonction de différents matériaux, comme des joncs, ainsi qu'on le voit sur son huile sur un lit ci-dessus et sa sculpture ci-dessous. Ces joncs allègent les peintures en relief et les sculptures polychromes par leur graphisme tournoyant dans l'espace.

À partir de 1978, Marcel Dusaussois étudie l'iconographie byzantine et russe. Il se lance dans une série de portraits idéalisés. Il travaille sur bois, s'inspirant de la technique des icônes.

De 1991 à 1998, il ne cesse de prospecter des fermes et de les dessiner. Ainsi naît la série *Chasse aux Vieilles Censes*, citée ci-dessous.

– **Martine Doos.** Martine Doos naît à Borgerhout le 15 novembre 1932. Depuis que sa maison familiale est bombardée par les V2, elle vient souvent loger à Seneffe chez sa tante qui est voisine de Marcel Dusaussois. Leur passion commune pour le dessin et la peinture rapproche ces deux artistes qui se marient en 1952 et ont deux enfants.

Martine Doos est une poétesse du lyrisme pictural. Elle acquiert au fil des années un style fait de sensibilité, de raffinement, de mouvement. Des lignes souples, des formes de chorégraphie, des couleurs dominées par le mauve, l'eau, le feu, la femme au corps recréé, autant d'éléments qui contribuent à la réalisation de son idéal pictural et de ses concepts spirituels.

Quand elle devient, en 1969, vice-présidente nationale belge de l'Académie Européenne des Arts, elle encourage et épaulé les artistes débutants dans leurs recherches. C'est dans le même état d'esprit qu'elle organise des ateliers de dessin de 1972 à 2000. Elle est également très active dans ce domaine au sein du groupe Aureus Ordo.

Depuis les années 1980, Martine Doos peint surtout des tableaux à l'huile.

Expositions personnelles, en couple ou en groupe. Marcel Dusaussois participe à de nombreuses expositions, en groupe dès 1945, avec son épouse à partir de 1964 jusqu'en 1997, et parfois aussi en solo : en Belgique, France, Allemagne, Italie, Suisse et aussi à New-York.

À l'occasion de salons d'ensemble et de concours, les artistes obtiennent plusieurs distinctions

picturales, littéraires et honorifiques.

Marcel Dusaussois et Martine Doos organisent des expositions pour les membres des ateliers de dessin et de peinture de Manage dans le Hainaut et à Bruxelles.

Associations artistiques et littéraires dont le couple a fait partie. Marcel Dusaussois et Martine Doos entrent dans diverses associations artistiques et littéraires : par exemple la Haute Académie internationale de Lutèce (H.A.I.L) à Paris, le Cercle international de la Pensée et des Arts français (CIPAF) à Saint-Amand-en-Puisaye et la Société culturelle et philanthropique de France à Nice

Œuvres artistiques de Marcel Dusaussois et Martine Doos. – Marcel Dusaussois. Marcel Dusaussois dessine, peint et façonne la glaise dès 13 ans.

Ses œuvres illustrent les étapes de sa vie picturale : des paysages étranges en clair-obscur, des nus humanisant des paysages de caractère, des compositions abstraites, à l'huile ou au crayon.

Il laisse de nombreux croquis et dessins, parfois à la gouache et plusieurs centaines d'huiles sur toile, parfois sur unalut. Quelques portraits et paysages sont travaillés au couteau.

Il est aussi l'auteur d'icônes sur bois et feuilles d'or, ainsi que d'émaux découpés dans du cuivre, ou encore de linogravures.

Marcel Dusaussois sculpte tous les matériaux qui l'inspirent : du bois fossilisé, des pierres de sable, des pâtes de verre colorées rejetées par les verreries⁴. Il sculpte aussi de grands blocs d'ytong (béton cellulaire), parfois polychromes et allégés par des joncs tournoyants.

– **Martine Doos.** Martine Doos réalise de nombreux dessins et miniatures, aux crayons et à la gouache, et quelques icônes.

Puis elle passe à la peinture à l'huile pour réaliser de grandes compositions sur le thème de la femme, de la danse, et surtout du sacré. Elle laisse ainsi quelques dizaines de tableaux.

Elle est également l'auteure de linogravures qu'elle retravaille parfois avec des couleurs.

Livres illustrés du couple Dusaussois – Doos. De 1991 à 1998, Marcel Dusaussois parcourt la région de ses ancêtres, à la recherche des trésors en pierres et en briques qui sont en péril ou déjà en voie de disparition. Il les dessine et décrit avec maintes références à l'histoire, petite ou grande. Ces témoignages des temps révolus constituent un patrimoine culturel que l'artiste veut contribuer à conserver dans la mémoire collective. Martine Doos participe, elle aussi, à l'élaboration des textes et dessins de ces ouvrages

Ces cinq livres ci-dessous sont tous publiés par Marcel Dusaussois et sponsorisés par plusieurs administrations wallonnes (Administration communale de Seneffe, Ministère de la Région wallonne, Gouvernement wallon).

Les textes, poèmes et dessins sont principalement de Marcel Dusaussois, quelques-uns sont de Martine Doos.

• *Chasse aux Trésors dans l'Entité de Seneffe, Chapelles, Oratoires, Niches, Bornes potales, Croix*, 1991..

• *Chasse aux vieilles Censes dans l'Entité de Seneffe, tome 1*, 1993.

• *Chasse aux vieilles Censes dans le Centre, tome 2*, 1995. Le manuscrit du tome 2 reçoit le Premier Prix Art et Culture au concours national de la Fondation Notre Temps 1995, Bruxelles.

• *Chasse aux vieilles Censes d'Écaussinnes, Chapelles, Demeures, Carrières, tome 3*, 1996.

• *Chasse aux vieilles Censes, Entités de Braine-le-Comte, Le Rœulx, tome 4*, 1998.

Les médias rendent hommage à plusieurs reprises à ces livres, qui peuvent servir de guides touristiques, et qui contribuent à la sauvegarde du patrimoine culturel du Hainaut.

Le couple réalise aussi :

- les dessins du recueil de poèmes *Florilèges* de la poétesse belge Flo Vilain, lauréate de l'Académie française.
- la plaquette *Laudes 67*, recueil de dessins, 1967 ; cette plaquette, ainsi que *Laudes* (de Martine Doos), se trouvent depuis mars 1967 à la Bibliothèque Kandinsky du Musée National d'Art Moderne de Paris.

Christian Dotremont

Christian Dotremont, né le 12 décembre 1922 à Tervuren en Belgique, et mort le 20 août 1979 à Buizingen, est un peintre et un poète belge, célèbre pour ses logogrammes.

Biographie. Christian Dotremont est né le 12 décembre 1922. Son père, Stanislas Dotremont (ou D'Otremont), dirige *La Revue Latine* (1920) et est par la suite à la tête de *La Revue Internationale de Musique* (1938) et de *La Revue Internationale de Psycho-Pédagogie* (1954). Il est également romancier, essayiste, dramaturge et poète. Quant à sa mère, elle travaille aux Éditions Degrelle et écrit des poèmes. Cet environnement a une influence sur Christian Dotremont qui commence à écrire très jeune. C'est d'ailleurs à l'âge de treize ans que son poème *Le printemps* est publié dans *Le Petit Vingtième*.

À la séparation de ses parents, dans les années 1930, Christian Dotremont, dont les parents sont de tradition catholique, fréquente divers pensionnats et se retrouve, après avoir été expulsé du collège pour indiscipline, chez les Jésuites à Liège. Ses premiers cours de dessin, à l'Académie de Louvain (en 1937), et ses premières lectures datent de cette époque. Il lit Baudelaire, Rimbaud, Paul Éluard, etc. De nouveau expulsé, il séjourne quelque temps chez son père, à Bruxelles.

En 1940, à 18 ans, il découvre la revue surréaliste *L'invention collective* éditée par Raoul Ubac et René Magritte dans la vitrine de la librairie de La Licorne, rue de la Madeleine, à Bruxelles. Il décide alors d'envoyer son poème *Ancienne Éternité* au comité de rédaction et obtient une réponse enthousiaste. C'est le premier contact avec le surréalisme.

À ce moment-là, Christian Dotremont s'intéresse particulièrement à l'œuvre de René Magritte. Ce qui le fascine, c'est le rapport mot-chose-image et l'ambiguïté sur laquelle Magritte joue avec ces trois concepts. Christian Dotremont trouve cela très intéressant, mais il souhaite aller plus loin dans la recherche artistique, dans l'expérimentation. Dès le départ, il est attiré par les mots et surtout par leur dimension matérielle. En effet, pour lui, les mots ne servent pas seulement à représenter des choses ou leur signification mais ils ont une réalité propre.

Cependant, il entre dans le mouvement surréaliste à un moment particulier. En effet, plusieurs surréalistes, dont André Breton, ont quitté la France après la débâcle de 1940 où l'armée française cède face à l'invasion allemande. Christian Dotremont arrive d'ailleurs à Paris un mois seulement après le départ de Breton pour les États-Unis, en mars 1941. Le surréalisme s'en trouve affaibli, du fait notamment qu'il existait déjà avant la guerre des désaccords dans le groupe autour de l'adhésion d'Aragon au Parti Communiste, et des hésitations d'Éluard par exemple.

C'est alors que le groupe retrouve un nouveau souffle, grâce à une génération plus jeune qui prend la relève. Elle est soutenue par ceux qui ont choisi de rester et parmi lesquels on compte Éluard et Picasso. Mais également par d'autres qui viennent d'ailleurs, dont on peut citer Ubac et Dotremont.

Christian Dotremont a participé à deux revues qui ont maintenu la flamme surréaliste pendant la guerre, *L'invention collective*, (dont seulement deux numéros paraissent) précédemment citée et *La Main à Plume* qui paraît de 1941 à 1944. Cette dernière, dont l'intitulé est un hommage à Rimbaud,

a pour but de protéger et de développer l'héritage d'André Breton, théoricien du surréalisme. Elle fut mise en place afin de souder les « nouveaux » membres du groupe surréaliste.

Dans le premier numéro de *La Main à Plume*, on retrouve le manifeste du groupe surréaliste nouvellement formé. Écrit par Jean-François Chabrun, ce manifeste « a à la fois pour enjeu de situer le groupe vis-à-vis de ceux qui sont partis (« si tu peux rester, reste ») et d'affirmer un effet générationnel sur le mode de : « nous représentons la relève ».

En avril 1941 Christian Dotremont arrive à Paris où il rencontre Paul Éluard. Ce dernier le conduit alors dans l'atelier de Picasso. C'est dans ce lieu qu'il se rend compte que les deux artistes travaillent en collaboration pour aboutir à une œuvre commune. Cette façon de travailler, en mélangeant les disciplines, intéresse grandement Christian Dotremont. Il côtoie des écrivains tels que Jean Cocteau, des artistes surréalistes et voit beaucoup de peintures et sculptures d'André Breton. En dehors de cela, il continue à écrire des poèmes tels que *La Reine des murs*, *Noués comme une cravate*, etc.

Deux ans plus tard, en 1943, Christian Dotremont rentre en Belgique. Il écrit toujours ; il publie des essais sur le langage et effectue des *Recherches sur les mots-gigognes esquissées dès Lettres d'amour*. Cette même année, il fonde les Éditions du serpent de mer avec lesquelles il entreprend une publication : *L'homme à naître* qui comprendra trois volumes⁹.

C'est également à cette époque (juillet 1944) qu'il épouse Ai-Li Mian, une jeune Eurasienne. La Chine l'intéresse beaucoup et il publie la même année deux poèmes : *Le Matin* et *L'Avant-Matin*. Dans une de ses lettres à Paul Bourgoignie, poète belge, il écrit à propos d'Ai-Li : « Elle a apporté à Cobra une contribution énorme, on peut dire que dans une large mesure elle a aussi financé Cobra »¹⁰. Ce mariage ne dure pas et quelques années plus tard, ils se séparent.

En 1944, la question de l'engagement politique du mouvement surréaliste, présente dès ses débuts, devient une obsession et provoque la scission du groupe. À Bruxelles, en 1946, il fonde, avec Jean Seeger, la revue surréaliste *Les Deux Sœurs* qui ne compte que trois numéros. Dans le dernier numéro (paru en mai 1947), on trouve un texte manifestaire et théorique de Christian Dotremont intitulé *Le surréalisme révolutionnaire*. Ce texte fondamental jette les bases du nouveau mouvement du même nom dont le manifeste est *Pas de quartiers dans la révolution !* Celui-ci date du 7 juin 1947 (même s'il fut signé le 17 mai) et est rédigé par Christian Dotremont et Jean Seeger.

De retour à Paris, « ville à la fois lumière et fumièrre. Je suis, moi [Christian Dotremont], dans une île excessivement grande où le surréalisme tourne comme du lait. En fera-t-on du fromage pour les grandes dames de l'aristocratie ? ». Christian Dotremont s'éloigne donc peu à peu du mouvement surréaliste de Breton. C'est précisément en 1947 que le déclic se produit. En effet, cette année-là, Henri Lefèbvre, sociologue et philosophe français, publie la *Critique de la vie quotidienne*. Dans cet ouvrage, il désire que les Hommes retrouvent leur joie d'être, leur spontanéité, leurs désirs essentiels, choses qui sont effacées par la société capitaliste et bourgeoise. Cette lecture est très marquante pour Christian Dotremont car cela l'éloigne encore plus du surréalisme parisien. En effet, celui-ci tombe dans la théorisation, l'imposition de règles, ce que Christian Dotremont critiquait.

C'est de cette manière qu'en 1947 Christian Dotremont décide de fonder, avec Paul Bourgoignie et Jean Seeger, le mouvement surréaliste révolutionnaire. Celui-ci s'internationalise ensuite avec un groupe surréaliste révolutionnaire français qui fut fondé à la suite du tract *La cause est entendue* (1er juillet 1947) rédigé par le groupe des surréalistes révolutionnaires belges et dans lequel ils rompaient toutes relations avec le surréalisme de Breton. Ce groupe français, réuni autour de Noël Arnaud, Edouard Jaguer et René Passeron, ne dure pas très longtemps (autodissolution le 10 avril 1948).

En 1948, il met en place une revue, *Le Surréalisme révolutionnaire*, qui ne compte qu'un seul numéro. Dans celui-ci, on retrouve un texte de lui où la phrase « il ne faut rien céder à la réalité » apparaît. Cette phrase montre clairement que Christian Dotremont reste fidèle à la

surréalité tout en indiquant qu'il faut lutter. Cette lutte réclame un engagement politique qui avait abouti pour Christian Dotremont à son adhésion au Parti Communiste belge, en 1947. Dans le surréalisme révolutionnaire, on retrouve donc ces deux dimensions mises ensemble : la surréalité et la révolution.

À propos de cette dimension révolutionnaire, il confie à Bourgoignie : « je crois qu'un révolutionnaire doit à la fois s'installer et ne pas s'installer, avoir un foyer et ne pas avoir de coquille ». Il lui ajoute : « quant à moi, il me serait impossible de me sentir fixé dans un *intérieur*. J'ai besoin de pouvoir à tout moment partir ». Il appelle lui-même ce sentiment : « l'anti-nid ». « Encore un nid est-il fait pour s'en envoler... ».

En 1948, il crée également le *Bulletin International du Surréalisme révolutionnaire* qui n'a, comme pour la revue, qu'un seul numéro en raison de difficultés financières. D'autres difficultés font surface pour ce nouveau mouvement. En effet, Christian Dotremont a l'impression désagréable que le groupe n'est plus, si lui ne fait rien : « les s. r. belges ont pris la mauvaise habitude de tout attendre de moi ».

Le Parti Communiste engendre également des problèmes car Magritte, Nougé et Mariën ont mis en œuvre une « manœuvre machiavélique », selon les termes de Christian Dotremont. Cette manœuvre consisterait à se rapprocher du Parti Communiste dans le seul but de faire « couler définitivement le surréalisme-révolutionnaire ». Il demande donc à Bourgoignie d'aller voir Antonia Grégoire, responsable nationale du Parti Communiste, « sans avoir l'air de rien, à moins de lui expliquer carrément la situation ». Pour lui, le Parti Communiste commettrait une grande erreur en s'associant au surréalisme de Magritte, Nougé et Mariën. Il souhaite donc montrer au Parti « ce que nous sommes et que nous sommes assez puissants ».

Le groupe des surréalistes révolutionnaires belges se maintient dans le mouvement CoBrA jusqu'en 1949. Toujours en 1948, Christian Dotremont réalise, avec Asger Jorn, les premières peintures-mots et dessins-mots spontanés. Il rencontre ce peintre danois cette même année lors d'une réunion à l'Horloge et, de là, une profonde amitié les lièrent jusqu'à la mort de Jorn en 1973. Christian Dotremont relate d'ailleurs l'annonce de sa mort dans une de ses lettres à Jacques Calonne :

« Oui, l'atroce nouvelle. Nous voilà beaucoup plus seuls. [...] J'ai appris sa mort il y a quelques jours. Il y avait beaucoup de courrier à la poste. [...] enfin j'ai ouvert l'enveloppe portant le nom de Mogens Balle, il n'y avait que des extraits de journaux danois, un titre m'a sauté aux yeux : « Asger Jorn dód » et j'ai éclaté en sanglots. [...] Jorn est mort sans souffrir, il venait de boire du vin, avait parlé une vingtaine de minutes, s'était endormi, il est mort dans ce sommeil. [...] Tu le penses bien, cette nouvelle de la mort de Jorn, abîme ce séjour, ce voyage [à Ivalo]. Mais il faut continuer à vivre et travailler. Travailler d'autant plus qu'il est mort, l'art de Cobra doit continuer à se développer encore ».

Quelque temps après les premières peintures-mots de Dotremont et Jorn, trois Hollandais débarquent à Bruxelles, au fameux 10 rue de la Paille. Il s'agit de Constant, Appel et Corneille. Ils continuent alors ensemble l'expérimentation des peintures-mots. Leurs discussions leur font réaliser qu'ils ont une vision commune de l'art. On y retrouve : « le matérialisme dialectique, l'art expérimental, l'activité véritablement collective, le *ras-le-bol* de la théorie et du parlementarisme » ainsi qu'un «« désir de profond renouvellement de la culture, un grand désir d'anti-culture, d'art antiartistique ».

C'est lors de la Conférence Internationale du Centre de Documentation sur l'Art d'Avant-garde organisée par l'ancien groupe des surréalistes révolutionnaires français début novembre 1948 à Paris que le mouvement CoBrA se met en place. Sont présents à cette occasion Dotremont et Noiret (pour la Belgique), Jorn (pour le Danemark), Constant, Corneille et Appel (pour les Pays-Bas). La conférence tourne mal car on assiste à un véritable règlement de comptes entre le groupe français et le groupe belge du mouvement surréalisme révolutionnaire. « Dotremont est persuadé que les Français ne l'ont organisée que pour mettre fin au mouvement surréaliste révolutionnaire dans son

ensemble et faire son procès ».

À la suite de cela, les groupes belge, hollandais et danois quittent la conférence, le 8 novembre 1948. Dans le café Notre-Dame que nos six protagonistes signent un texte de Christian Dotremont intitulé *La cause était entendue* (en référence au tract *La cause est entendue*) et qui donne naissance au mouvement baptisé CoBrA (acronyme de Copenhague, Bruxelles et Amsterdam), du nom des trois villes d'où viennent ces artistes. La particularité de ce mouvement est qu'il possède un manifeste anti-théorique.

Entre 1949 et 1951, toute l'activité de Christian Dotremont tourne autour du mouvement CoBrA : organisations d'expositions, expérimentations (peintures-mots, œuvres collectives, etc.), coordination des activités du groupe et des publications. Il est rédacteur en chef des numéros 2 et 3 de la revue *Cobra*. Avec Pierre Alechinsky, il rédige *Le Petit Cobra*. En mars 1949, a lieu la deuxième exposition CoBrA au deuxième étage de l'ancien Palais des beaux-arts de Liège. Elle s'intitule *La Fin et les moyens*. C'est là que Christian Dotremont rencontre Pierre Alechinsky au contact duquel il se découvre peintre.

Le mouvement CoBrA s'achève en 1951 bien que Christian Dotremont continue à le faire vivre.

« À la fin de Cobra, en novembre 1951, j'étais tout à fait fichu à tous points de vue, physiquement, psychologiquement (on ne se doute pas de ce que c'est, d'assumer, psychologiquement aussi, un tel mouvement, de l'inspirer, de le relancer sans cesse) et économiquement. Et ça continue, plus ou moins, selon les moments. C'est toujours moi qui dois prendre les initiatives pour la vérité de Cobra, qui dois lutter contre les falsifications, et mon rôle d'inspirateur, d'expérimentateur, d'organisateur est toujours sous-estimé pendant que tant d'autres ont la part du succès, du succès d'un mouvement – devenu pour beaucoup une bonne marque – qui sans moi n'existerait pas. Ce n'est pas une question de sacrifice, mais de nécessité : il fallait, il faut que quelqu'un soit Cobra dans son authenticité, sans calculs personnels, avec une ambition non égoïste ».

Christian Dotremont a dû rompre toute relation avec Alechinsky en 1964. Ils se réconcilièrent tout de même par la suite. Selon lui, « Alechinsky est un des principaux falsificateurs de Cobra ». Il ajoute : « mon rôle est sous-estimé, ainsi aussi Cobra est faussé. Par contre, le rôle d'Alechinsky, notamment, est surestimé ».

« Je suis à peu près seul, encore, à comprendre l'importance historique du phénomène surréaliste révolutionnaire et du phénomène Cobra. En tout cas, seul à lutter ».

En 1951, il est atteint de la tuberculose, tout comme son ami Jorn. Ces événements mirent fin au mouvement CoBrA, la même année. Cette maladie, qu'il surnomme « la catastrophe », change profondément sa vision des choses. Dans son livre autobiographique *La Pierre et l'Oreiller* (1955), qui est son unique roman, Christian Dotremont y décrit le moment de l'annonce de sa maladie :

« Je ne regardais pas encore dans les yeux le mot de la chose, qui est un mot qui dit bien ce qu'il veut dire. On n'emploie le mot qui colle à une chose que quand la chose ne colle pas au mot ; quand la chose est quelque chose de parfaitement vrai, d'engageant, alors on tourne autour, on verse dans un lyrisme allusif à la gomme. Non, ce n'est pas « tuberculose » qu'elle avait dit, mais Raentgen, et ce que je me disais ce n'était pas « tuberculose » mais « maladie » ou « catastrophe ».

Cette maladie met le grappin sur lui et ne plus le lâcher. Cela le fatigue énormément mais il a toujours en lui le rêve de voyage. Il passe quelques mois dans des sanatoriums, à Silkeborg et à Buizingen, pour combattre la maladie.

L'année 1951 est aussi, pour Christian Dotremont, l'année de sa rencontre avec Bente Wittenburg. C'était un 19 avril, au soir. Dès cet instant et jusqu'à la fin de sa vie, il ne peut l'oublier. Elle est son « entreprise passionnelle de longue haleine » comme en témoigne l'entête de certaines de ses lettres. La fin d'un de ses logogrammes, datant de 1971, rappelle le moment de leur première rencontre :

« [...]puis sans y penser je danse puis lentement ma danse devient la seule danse que j'ai jamais

dansée, c'était avec Gloria, c'était à Copenhague la tête dans sa chevelure c'était en 1951 c'était une sorte de valse et la patronne revient et je bois du thé et je dors et dormant je danse encore à ne pas mourir ».

Fort présente dans son œuvre, on la retrouve sous le nom d'Ulla dans son roman *La Pierre et l'oreiller* ou encore de Gloria dans ses logogrammes. D'ailleurs, Christian Dotremont avoue dans son logogramme commençant par les mots « J'écris à Gloria » que son but est « de séduire Gloria par mes logogrammes mêmes ».

Dans sa correspondance, Gloria (parfois appelée Danoise) est mentionnée à plusieurs reprises. Ils se retrouvent notamment en 1977 lors d'un séjour au Danemark, plus précisément à Helsingør, durant lequel Christian Dotremont se sent revivre. Il le décrit d'ailleurs très bien dans sa lettre à Suzy Embo :

« Oui, c'est ici comme un rêve, un bonheur réel mais exceptionnel, pour Gloria et moi émoi, un bonheur dont nous ne « réalisons » pas tout le temps la réalité. Bonheur dont nous avons terriblement besoin et désir. Dont nous avons encore et aurons toujours besoin et désir ».

Mais, tout ne dure qu'un temps et Christian Dotremont le sait car dans cette même lettre il dit aussi : « Tout est devenu – redevenu magnétique dans ma vie ici dans notre vie, au moins pour le temps prévu ».

C'est en 1956 que Christian Dotremont fait son premier voyage en Laponie. C'est une véritable révélation pour lui, une expérience profonde. « Je suis allé en Laponie, - quelle aventure merveilleuse ! Je pense y aller encore ». Il y passera d'ailleurs plusieurs séjours, de Jokkmokk à Karasjok en passant par Ivalo : « jamais je n'avais avalé tant d'espace ». Il reviendra à chaque fois vers sa Laponie avec une grande joie dans le cœur comme l'indique cette lettre de 1961 : « À Ivalo, j'ai retrouvé la merveilleuse auberge lapone où j'avais passé le Noël de 1956, et cette fois aussi je me suis presque perdu dans la neige profonde, je m'y suis enfoncé jusqu'au cœur... ». Son goût pour la solitude se renforce car comme Christian Dotremont le dit lui-même : « Après avoir été, trop longtemps, « animateur » j'ai été comme poussé à la solitude ». Il retrouve cette solitude en Laponie où il peut y avoir « des jours et des jours de silence, puis une brusque conversation sur l'été, qui maintenant est arrivé ».

« Je me suis fait de la solitude un moyen, une méthode, j'allais dire une raison. Je suis comme un moine athée et voyageur ».

Christian Dotremont est, en effet, un grand voyageur dans l'âme. Une valise à la main et le voilà parti. La valise, cet objet qui a une signification et une importance certaine dans sa vie. Elle lui permet d'emporter toutes sortes d'objets, que ce soient des objets personnels ou du travail. Plusieurs sont reliées à des souvenirs, comme la valise CoBrA achetée à Copenhague ou encore celle achetée à Vejrum, village natal de Jorn. « J'aime m'entourer, me servir d'objets qui ont quelque lien avec un lieu, une époque, quelqu'un de ma vie. Partout je porte un musée à la fois utile et sentimental ». Il voit également la valise en tant qu'objet mais il va au-delà de sa fonction classique en s'en servant comme d'un siège ou d'une table.

« Mon grand plaisir, c'est de m'asseoir et de me dire : je vais partir ».

Du Danemark, il dit dans une lettre : « Il est difficile, ici, de croire tout à fait au réel ; la lumière scandinave irrealise tout. J'aime le Danemark pour ça, et puis pour le bonheur qu'il s'est construit et qu'il partage si volontiers avec les étrangers ». Toutefois, de tous ces voyages, c'est le village d'Ivalo qui le marque le plus. Il le considère comme son village, il s'y sent en effet comme chez lui. Les Lapons l'accueillirent avec « une gentillesse, une générosité sans apprêt ni appareil, timides, presque brutales ». Il n'oublie pas pour autant son village natal, Tervuren : « Cependant, j'aime mon village natal, et c'est ici que je trace mes logogrammes, si inspirés qu'ils soient par la Laponie », les logogrammes, cette écriture inventée par Christian Dotremont en 1962.

« Quand j'arrive à Ivalo, en Laponie finlandaise, j'ai l'impression d'être vivant dans une éternité,

d'être éternel dans la vie, dans deux villages qui pour moi sont un seul univers infini par leurs différences et par leurs ressemblances, et par moi qui les unis dans mon cœur, et – par diverses écritures – dans ma poésie ».

En effet, Christian Dotremont continue ses expérimentations et, en 1962, il réussit à atteindre son objectif qui est « l'unité d'inspiration verbale-graphique » en inventant les logogrammes. Il confie dans une lettre à Bourgoignie : « Tu sais que j'expérimente ce que j'appelle des logogrammes : ce sont des graphismes, en fait des manuscrits originaux, de courts textes poétiques. Près de la reproduction du graphisme doit figurer le texte en clair ».

Sur ses logogrammes, il sort deux ouvrages : *Logogrammes I* (1964) et *Logogrammes II* (1965). Il publie également, en 1974, le *Logbook* qui rassemble un choix de logogrammes.

En 1963, il fonde la revue *Strates* qui arrête de paraître en 1966, après sept numéros.

La même année, et donc un an après l'invention des logogrammes, Christian Dotremont trace ses premiers logoneiges, comme *Emprunte mes empreintes* (1976) ou encore *Serpent de neige sifflant au soleil* (1976) et logoglaces. Ce sont en réalité des logogrammes tracés à l'aide d'un bâton dans la neige ou la glace. « Le logoneige étant constitué de l'empreinte graphique du poète dans la neige, secondée et pérennisée par la trace photographique ».

En 1969, c'est la première exposition des logogrammes seuls, à la Galerie Maya à Bruxelles.

En 1972, Luc de Heusch réalise un court métrage (14 minutes) sur Christian Dotremont. Il s'intitule : *Dotremont-les-logogrammes*. Pierre Alechinsky, avec qui il s'est réconcilié, participe à la réalisation du scénario. On y retrouve Christian Dotremont en train de réaliser des logogrammes. De son film, dont il n'est pas très enthousiaste, il dit dans sa correspondance « Le mien manque de références à Cobra, il a de bien d'être naturel ». Participe à la Biennale de Venise, au pavillon belge avec P. Alechinsky. Première exposition à New-York.

Dans les dernières années de sa vie, il a toujours la santé fragile (hépatite, trouble respiratoire, etc.). Ce n'est pas pour autant qu'il ne travaille plus : il participe à des expositions (dont celles pour les trente ans de CoBrA) personnelles ou collectives, trace des logogrammes et logoneiges. Il réalise son dernier (et douzième !) voyage vers la Laponie un an avant sa mort.

Christian Dotremont décède le 20 août 1979, à l'âge de 56 ans, au sanatorium *Rose de la Reine* à Buizingen. Avant de s'y rendre, il passe par Tervuren, pour voir une dernière fois la maison de retraite *Pluie de roses* où il fut pensionnaire volontaire (en 1969 pendant quelques années) et où il réalisa de nombreux logogrammes. Il émit son dernier souffle entouré de sa famille et de ses amis. « De sa part, attentions pour les autres, derniers sourires, paroles, gestes. ». Il laisse derrière lui une œuvre importante, un héritage, une trace.

Les logogrammes. Avec les logogrammes, Dotremont invente un nouveau système d'écriture. Il arrive de cette manière à rallier écriture et peinture dans une seule composition. C'est de là que lui vient le nom de peintre de l'écriture. Les logogrammes sont des poèmes peints spontanément qui tendent à déformer les lettres de l'alphabet latin. Par la spontanéité du geste qui informe le trait d'encre appliqué au pinceau, Dotremont parvient à personnaliser l'écriture alphabétique. Cette démarche a pour effet d'accentuer la plasticité des signes scripturaux.

Pour Christian Dotremont, il ne faut pas savoir lire ses logogrammes mais plutôt les voir dans leur dimension graphique, matérielle. Le plus souvent, le texte des logogrammes se retrouve en dessous, au crayon, à l'écriture régulière. Cela nous permet d'en comprendre le sens, mais seulement après l'avoir vu.

Entre 1962 et 1979, Dotremont réunit un certain nombre de logogrammes en albums et réalise également de longs logogrammes continus en vue de leur publication : *Logbook* (1974), *J'écris donc je crée* (1978) et *Logbookletter* (1979).

Fernand Dresse

Fernand Dresse, né le 18 avril 1916 à Charleroi et mort le 27 mai 1993 dans la même ville, est un artiste peintre belge de portraits, figures, paysages de la région de Charleroi, et de composition de fleurs. Il réalise aussi du mobilier d'intérieur.

Biographie. Fernand Dresse est né le 18 avril 1916 à Charleroi.

Il est formé par Henri van Haelen à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles en 1932 et par Louis Buisseret à l'Académie royale des beaux-arts de Mons de 1932 à 1935.

Il obtient le prix des Artistes à la Société nationale des Beaux-Arts de Paris et le prix de la ville de Deauville. Il participe à Paris aux salons des Indépendants, au Salon Comparaisons, au Salon d'Automne, au Salon d'Art Wallon Contemporain de Charleroi et au Cercle artistique de Charleroi.

Dans le *Dictionnaire biographique illustré des artistes en Belgique depuis 1830*, il est décrit comme un « portraitiste cruel et lucide en crée des climats psychologiques. La rigueur de la composition de ses paysages industriels et ses natures mortes poétiques révèlent une personnalité attentive et remarquable. ». Il réalise aussi objets de design d'intérieur tels que des luminaires et tables de salon.

Fernand Dresse est mort le 27 mai 1993 dans sa ville natale.

Albert Droesbeke

Albert Droesbeke (Schaerbeek, 7 octobre 1896 - Bruxelles, 2 décembre 1929) était un peintre et sculpteur sur bois flamand. Il était également aquarelliste, gouachiste et poète. Son style est considéré comme de l'expressionnisme avec des éléments de cubisme. Il avait son atelier dans sa maison, Kruisboogstraat à Boitsfort près de Bruxelles.

Biographie. Son père était originaire de Gand, sa mère était française. Durant sa jeunesse, il se spécialise dans la peinture, tout en étudiant les poètes, les philosophes et la musique.

Après avoir fréquenté plusieurs écoles de dessin, il entre à l'âge de 16 ans à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles pour apprendre la sculpture, mais au début de la Première Guerre mondiale, la classe est fermée faute de charbon. Puis il rejoint la classe de Montald.

Durant son service militaire, au Camp de Beverloo, alors qu'il était de garde, on oublia de le relever à temps et il s'endormit sous la pluie battante. À son réveil le lendemain matin, il était littéralement courbé à cause de rhumatismes, avec des conséquences permanentes sur son cœur.

À la suite de Matisse et d'autres, il s'installe avec sa famille à Collioure en Catalogne, en France, en 1927. En 1929, il s'effondre dans la rue Konings de Bruxelles et meurt le même jour d'une crise cardiaque. Il avait 33 ans.

Percée internationale. Comme beaucoup de Flamands bruxellois de son époque, Albert Droesbeke ne parlait pas un mot de néerlandais. Le romancier Theo Bogaerts, qui avait l'habitude de faire illustrer ses œuvres par des sculpteurs sur bois de renom, avait vu l'œuvre de Droesbeke et souhaitait lui faire illustrer son roman "L'Œil sur la colline".

Droesbeke accepta immédiatement et fit traduire un certain nombre de passages par l'écrivain. Lorsque le livre fut publié en 1928, Droesbeke se fit immédiatement connaître dans les Indes néerlandaises et en Afrique du Sud.

Des œuvres d'art préservées. Beaucoup de ses tableaux ont été détruits.

Certains appartiennent toujours à des propriétaires privés et d'autres ont été achetés par des agences gouvernementales, notamment :

La baie de Collioure (patrimoine de la commune de Watermael-Bosvoorde)

Le Cortège (Musée d'Art Moderne de Bruxelles)

Arpaïs Du Bois

Arpaïs Du Bois (Gand, 1973) est un artiste belge qui vit et travaille à Anvers. Depuis 2003, elle enseigne à Sint Lucas Anvers.

Biographie et méthode. Du Bois a étudié les arts visuels à Sint Lucas Anvers. Elle obtient son diplôme en 1998 avec le projet histoire dont le résultat est publié en 2004 dans le livre Arpaïs Du Bois : Histoire. Un aspect important du travail de Du Bois sont les carnets de croquis, qu'elle a commencés au cours de sa dernière année à St. Luke, qui fonctionnent comme une sorte de journal intime. En 2008, elle s'engage à réaliser chaque jour pendant dix ans un dessin à partir d'impressions de son quotidien et à le publier sur le blog "Instant de jour et dessin d'un soir". Les dessins souvent abstraits et minimalistes sont généralement accompagnés de langage. Elle considère ces mots et expressions français comme une partie essentielle de son travail. En 2013, les mots et phrases de ses œuvres entre 2010 et 2012 sont isolés et rassemblés dans le livre Petit livre qui ne tente pas debout. En 2013, Canvas a réalisé un épisode de « De Canvasconnectie » sur son travail. En avril 2017, Arpaïs Du Bois séjourne à Zundert à l'invitation de la Maison Van Gogh. Durant cette résidence elle a illustré ses impressions dans un carnet. Les œuvres qu'elle a réalisées lors de son séjour ont été exposées dans la galerie de la Maison Van Gogh et rassemblées dans le livret Ma belle saison chez Vincent.

Où nous nous sommes rencontrés. En 2011, le livre Where We Met a été publié par la galerie anversoise Gallery FIFTY ONE et Lannoo. Cette publication a été créée en réunissant le travail de Du Bois avec celui du photographe japonais Yamamoto Masao. Bien qu'ils ne se soient jamais rencontrés, leurs travaux présentent des similitudes frappantes. Lorsque Fifty One, la galerie à laquelle Du Bois était alors associé, entame une collaboration avec Yamamoto Masao, une première rencontre s'ensuit. Les œuvres des deux artistes ont été juxtaposées et publiées en dialogue. L'exposition "là où ils se sont rencontrés" a suivi en 2012 au Fifty One à Anvers. Plus tard cette année-là, l'exposition « Là où ils se sont rencontrés – et plus loin » a suivi dans la galerie tchèque Semina Rerum.

Edmond Dubrunfaut

Edmond Dubrunfaut, né le 21 avril 1920 à Denain (France) et mort le 13 juillet 2007 à Furnes (Belgique)¹, est un peintre et un créateur de tapisserie belge. De beaux exemples de ses œuvres se trouvent au musée de la tapisserie de Tournai, aux musées royaux d'art et d'histoire à Bruxelles, à la station de métro "Louise" à Bruxelles, dans la salle du Conseil de l'Université de Louvain-la-Neuve, à la maison communale d'Etterbeek et d'Overijse (salle des mariages), dans les collections du Crecit à Tournai, mais également dans les collections du Ministère des affaires étrangères pour les ambassades de Belgique à l'étranger.

Biographie. Edmond Jules Victor Dubrunfaut naît le 21 avril 1920 ; ses parents sont Jules Dubrunfaut (né à Calonne le 7 février 1883 – mort à Tournai le 25 décembre 1948) et Céline Gille (également née à Calonne, le 1er mai 1890 – morte à Calonne le 1er avril 1924), mariés à Paris. Son père exerce la profession de piqueur de cimenteries et est, avec son oncle, très engagé dans le syndicalisme.

Alors qu'Edmond Dubrunfaut a deux ans, sa famille, à la recherche de travail, s'installe en Belgique, à Calonne, un village de carriers et de cimentiers du Tournaisis. Sa mère décède alors qu'il n'a que quatre ans. Sa tante Louisa (1878 – 12/01/1963) qu'il appelle Manza, l'une des sœurs

de sa mère, prendra soin de son éducation et de celle de sa sœur.

En 1932, il fait son premier séjour à Paris chez sa tante Marie, autre sœur de sa mère, cuisinière de la famille Soffard, apparentée aux Rotschild.

À l'âge de 15 ans, Dubrunfaut, qui a bénéficié de l'appui de sa tante auprès de son père, entre à l'Académie des beaux-arts de Tournai où il suit le cours de peinture en bâtiment. Dubrunfaut abandonne rapidement cette section pour les cours de dessin de Jean Leroy (peintre) et de peinture de Léonce Pion.

En 1937, Dubrunfaut se rend à Paris où il visite l'Exposition universelle avec son professeur Jean Ler. La part de l'art monumental était extrêmement importante dans cette exposition, notamment par les interventions d'Albert Gleizes, Fernand Léger, Raoul Dufy et Robert Delaunay. Il y découvre le travail de nombreux artistes (Raoul Dufy, Fernand Léger, Le Corbusier, *Guernica* de Pablo Picasso, les tapisseries de Strebelle, de Wynants, de Jespers et les céramiques de Charles Counhaye) qui le persuade que l'art monumental et la tapisserie ont un avenir. Il rencontre Ravel et Kees Van Dongen grâce à Madame Soffard.

En 1938, il obtient son diplôme du 4e degré à l'École communale de Tournai. L'année suivante, le 22 avril 1939, il commence son service militaire comme simple soldat sous le matricule 127.89282 au 3e Régiment des chasseurs à pied. Il accepte d'emblée un service prolongé de dix-huit mois dont le terme est prévu le 30 mai 1940. Il est ensuite arrêté par les Allemands et acheminé sur Roulers, puis sur la gare de Courtrai d'où il s'enfuit avant d'être repris et emmené en camion à Renaix. Enfermé dans une usine textile, il s'échappe pour rejoindre Calonne, à pied, où il arrive au début du mois de juin 1940 et trouve la maison familiale en partie détruite et tous les papiers brûlés.

Entre 1940 et 1943, il suit le cours de peinture monumentale de Charles Counaye à l'École nationale supérieure d'architecture et des arts décoratifs de la Cambre. En octobre 1943, il présente *Le pain et le vin* à l'Exposition nationale de Tapisseries au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. De 1941 à 1947, son premier atelier bruxellois est situé rue des Liégeois à Ixelles.

De 1943 à 1945, il participe à des campagnes photographiques du Service de la Documentation belge, sous la direction de Paul Coremans (1908-1965). Pendant cette période, il dessine les *50 Témoignages* puis *Les résistants*, *Les carriers* et *Les cimentiers*. Sensibilisé à la tapisserie depuis l'enfance, il fonde à Tournai un atelier de tissage, à la fin de l'année 1942, l'atelier Leroy. À la Libération, en 1945, il crée un deuxième atelier, l'atelier Taquet. Trois ans plus tard, il publie *Le manifeste pour l'art mural* et devient membre de la *Jeune peinture belge*.

Le 23 juillet 1945, il épouse Irène Van Elslande (1922-2007), rencontrée à La Cambre où elle était étudiante dans l'atelier de reliure et dont il aura deux enfants Paul (1959) et Carine (1963). Il rédige le *Manifeste pour l'art mural*, suivi de *Pour la rénovation de la tapisserie de haute et basse lisse en Belgique*.

Jean Lurçat (1892-1966) visite son atelier en 1946, venu à Bruxelles à l'occasion de l'exposition *La tapisserie française du Moyen Âge à nos jours*. Admis à la *Jeune Peinture belge* le 28 février, il présentera des cartons de tapisserie dans les expositions du groupe.

Peu après la fin de la [Seconde Guerre mondiale](#), il fonde avec Louis Deltour et [Somville](#) le *Centre de la rénovation de la tapisserie* de Tournai. En 1947 est publié *Le manifeste de forces murales* qui marque la naissance du groupe. Il installe son atelier au 16 avenue des Mésanges à Auderghem, rencontre [Paul-Henri Spaak](#) (1899-1972) et remplit une commande de 300 m² de tapisseries destinées aux ambassades belges. Au mois de novembre, création du groupe *Forces murales* et rédaction du *Manifeste de Forces murales* avec la collaboration de Léon-Louis Sosset, secrétaire du *Centre de Rénovation de la Tapisserie de Tournai*. De 1947 à 1978, il enseigne l'art monumental à l'[Académie des beaux-arts de Mons](#).

En 1949, il réalise des fresques pour le [Palais de Justice de Bruxelles](#) sur le thème de la *Vie des Pêcheurs*, il s'installe à [Tervuren](#) au 11 Kasteelstraat (à l'époque, rue du Château).

De 1953 à 1959, *Forces murales* se réduit à Dubrunfaut et Somville. Dubrunfaut dessine des cartons de tapisserie pour le Gouvernement provincial du Brabant à Bruxelles et réalise *Hommage aux constructeurs* et *Hommage aux visiteurs*, peintures murales au polyester sur aluminium pour l'Exposition Universelle de Bruxelles en 1958 (160 m²).

Il entame en 1955 la série *Les temps de l'homme* avec *Le retour*, premier carton d'une série de 60 tapisseries.

Il participe à la création des groupes *Art et Réalité* (1954, avec Raymond Coumans, Serge Creuz, Robert Delnest, Rik Slabbinck, Roger Somville, Louis Tournay et Paul Van Thienen) et *Cuesmes 68* (1968, avec Agnès Arnould, Jean-Claude Faidherbe, Paule Herla, André Houfflin, Jacqueline Moulin, Alain Rousseau, Charly Vienne, Dany Vienne).

En 1978, il est initié au grade d'Apprenti dans la Loge Action et Solidarité n° 3 à Bruxelles le 8 février. Il passe ensuite au grade de Compagnon le 2 mai 1979, puis au grade de Maître le 19 novembre 1980.

En 1979, il participe à la création de la *Fondation de la tapisserie, des arts du tissu et des arts muraux de Tournai*. À partir des années 80, il travaille quasiment exclusivement en solitaire. En 1981, il fait partie des membres fondateurs du *Domaine de la Lice*.

En 2003, Dubrunfaut et Somville décident de confier une partie des créations de Forces Murales à l'Institut d'Histoire Ouvrière, Économique et Sociale de Seraing (IHOES)².

Irène Dubrunfaut décède le 21 mars 2007 ; Edmond lui survit de quelques mois et meurt à son tour le 13 juillet, à Furnes.

Olivier Duchâteau

Olivier Duchâteau, né en 1876 et mort en 1939 à Liège, est un peintre, dessinateur et aquafortiste belge.

Biographie. Olivier Duchâteau s'inscrit à l'Académie des beaux-arts de Liège où il suit l'enseignement notamment d'Adrien De Witte. Il est, de plus, conseillé par François Maréchal et Armand Rassenfosse.

Il est inspiré par Liège et sa région. L'artiste aime décrire avec réalisme les paysages, les églises, les ruelles, les intérieurs, les personnages, les petits métiers... En outre, il s'essaie à la peinture relevant du symbolisme et à des portraits à la manière d'Armand Rassenfosse.

Ses travaux, et plus précisément son talent de dessinateur exact, étaient appréciés notamment par Jules Bosmant (1893-1975)¹, historien de l'art et conservateur du Musée des beaux-arts de Liège.

Ce même Jules Bosmant dira de lui : « Olivier Duchâteau a traduit, avec beaucoup de recueillement et beaucoup de sincérité, dans les images qu'il a tracées, l'âme du terroir. »

Son fils, Olivier Duchâteau Jr., fut également graveur. Ils ont exposé ensemble au « Salon du Centenaire » de la Société Royale des Beaux-Arts de Liège en 1933.

Olivier Duchâteau est nommé professeur de dessin en 1911 à l'Académie des beaux-arts de Liège. Il exerce cette fonction pratiquement jusqu'à sa mort en 1939.

Artiste référencé dans *BAS I* et dans « *Deux Siècles de Signatures d'Artistes de Belgique* ».

Il est inhumé au Cimetière de Robermont à Liège.

Julien Joseph Ducorron

Julien Joseph Ducorron (Ath, 15 novembre 1770 - Ath, 22 mars 1848) était un peintre belge spécialisé dans les paysages et les scènes animalières.

Données personnelles. Ducorron est né à Ath en tant que fils de Jean François (décédé à Ath le 7 novembre 1795) et de Marie Elisabeth Desprez (décédée à Aat le 22 février 1773). Il épousa Henriëtte Julie Charlotte Evrard à Aat le 16 juillet 1806, dont le père était alors commerçant à Grammont.

Cycle de vie. La famille Ducorron était une famille de commerçants estimée et riche. Le père de Ducorron s'est toujours opposé à la carrière artistique de son fils. C'est pourquoi Ducorron n'a pu réaliser un travail sérieux qu'après une formation académique en peinture, à un âge avancé - après la mort de son père. Il en profita vers 1795-1800 dans l'atelier du peintre animalier et paysagiste anversois néoclassique Balthasar-Paul Ommeganck. Ducorron adoptera le concept de son professeur dans ses peintures, mais le romantisera progressivement. Il en résulte des paysages avec du bétail, souvent situés dans les Ardennes et dans la région d'Aat ou de Geraardsbergen, avec une préférence pour les expositions au soleil levant ou couchant ou les effets d'approche du tonnerre : une peinture animalière bucolique, sans ombres ni apport naturaliste.

Ducorron jouissait d'une grande reconnaissance, qui se reflétait souvent dans l'attribution de métaux honorifiques et d'autres formes d'hommage : - 1812 : Prix de la Ville de Gand, - 1812 : Membre de la Société des Beaux-Arts de Gand ; - 1813 : Médaille d'or à Bruxelles ; - Médaille d'or à Tournai ; médailles à Douai, Cambrai et Arras.

Ducorron était également représenté avec un tableau au « Pavillon » à Haarlem, à l'époque musée d'art contemporain belge et néerlandais. En 1832, Ducorron faisait partie du jury du Prix de Rome. Lors de cette session, Antoine Wiertz devient lauréat et Théodore Schaepekens deuxième.

À partir de 1809, Ducorron combine sa carrière de peintre avec le poste de directeur de l'académie des beaux-arts d'Aat. Ses étudiants les plus importants étaient tous deux originaires de Geraardsbergen : Ildephonse Stocquart et Emile Bert ; On cite également le peintre d'histoire Lambert-Joseph Mathieu (1804-1861) et les peintres de natures mortes Aats Adèle Evrard et Elisa Mercier. La vie de Ducorron, qui vivait dans la lointaine Ath, est également pauvre en faits particuliers dignes d'être mentionnés.

Roger Dudant

Roger Dudant (10 mars 1929 à Laplaigne - 4 mai 2008 à Péruwelz) est un peintre, dessinateur, aquarelliste, créateur de tapisseries et de peintures murales belge. Il pratique un paysagisme plus ou moins informel ou figuratif se mouvant aux frontières de l'abstraction.

Ses œuvres, pratiquement monochromes, regorgent de gris et de beiges et évoquent des sites généralement déserts : des plages grises sous un ciel d'hiver, des marécages silencieux sous la brume, des lignes de chemin de fer, des sites industriels mais surtout des villes tentaculaires qui se dissolvent dans la grisaille de l'aube ou le crépuscule d'un jour sans lendemain.

Biographie. Sous la direction de Victor Noël et d'Émile Salkin, il suit les cours de l'Académie des beaux-arts et des arts décoratifs (ABA) de la ville de Tournai (1944-1949) et, sous la direction de Paul Delvaux, les cours de peinture monumentale de l'École nationale supérieure d'architecture et des arts visuels (ENSAAV) de La Cambre (Bruxelles). Il expose régulièrement en Belgique et à l'étranger et se distingue à plusieurs reprises, remportant notamment le prix *Jeune Peinture belge* en 1954 et le prix du Hainaut en 1956.

À la faveur du courant abstrait des années 1950-1960, il s'éloigne de plus en plus de ses repères figuratifs tout en demeurant fidèle aux brumes mélancoliques de son enfance. Il est en 1964 un des

fondateurs du groupe *Hainaut cinq* avec Zéphir Busine, Gustave Camus, Jean Pigeon et Jean Ransy, plus deux membres associés : George Grard et Erwin Marckowiak.

« c'est le paysage industriel qui l'inspire presque constamment quand ce ne sont pas les gares, les bois, les terrains vagues ou les maigres broussailles des banlieues disgraciées. Par la rigueur de ses architectures et la sobre noblesse de ses couleurs, Roger Dudant confère cependant à toutes ses toiles une dignité et une poésie qui dépassent largement la description du réel. »

Oeuvres. Ses tableaux se réduisent à des épures entre ciel et terre, traversées de lignes horizontales et verticales, tantôt fines, tantôt plus grosses, baignées de brumes et de halos qui en accentuent le mystère et la transcendance. Il réussit à conjuguer l'ordonnance des lignes avec la fluidité de l'atmosphère dans des jeux d'ombre et de lumière qui confèrent à ses toiles une poésie musicale.

Dans les années 1970, il participe au *Groupe des recherches visuelles* qui organise quelques manifestations plutôt spectaculaires d'œuvres réalisées selon la technique de l'*aluchromie*, technique consistant à utiliser des couleurs spéciales appliquées sur des plaques d'aluminium qui subissent une oxydation. Il réalise en 1974 une mosaïque de 9 mètres de long dans l'un des couloirs de la station Parc du métro de Bruxelles. Cette composition présente aux voyageurs des suggestions et références relatives aux constructions, aux chantiers et aux bâtiments et apporte un brin de poésie au monde souterrain bruxellois

Adrien-Paul Duerinckx

Adrien-Paul François Duerinckx, né à Schaerbeek le 15 avril 1888 et mort à Uccle en 1938, est un peintre et graveur belge. Son nom s'orthographe parfois *Deurinckx*.

Biographie. Adrien-Paul Duerinckx est élève à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles et de Henri Privat-Livemont. Il peint et grave principalement des vues de villes et de villages, ainsi que des paysages sous les différentes nuances des saisons et du jour. Ses œuvres reflètent souvent une mélancolie.

Adrien-Paul Duerinckx reçoit le prix Eugène Laermans et expose au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles en 1928 et 1929 ainsi qu'aux Salons triennaux, à l'Exposition d'Art belge au Congo (1926), au Salon des beaux-arts, à Liège, Bruxelles, , etc.

Il voyage en Allemagne, en Grande-Bretagne et en France.

Adrien Dupagne

Adrien Dupagne (né à Liège en 1889 et mort à Liège en 1980) est un artiste peintre belge.

Biographie. Adrien Dupagne est le fils d'un maître couvreur, compagnon qui fait le tour d'Europe. Il est l'élève d'Adrien de Witte, d'Oscar Berchmans et d'Évariste Carpentier à l'académie des beaux-arts de Liège.

Il est diplômé sculpteur en 1910 et remarqué comme excellent dessinateur. Il suit les conseils de ses professeurs et s'initie à la peinture. Il se forme en visitant les musées et en étudiant les maîtres anciens. Très jeune, il commence à voyager. En 1912 il est à Londres et travaille comme sculpteur à la décoration du Titanic ; en 1913 il est à Paris, où il se rendra régulièrement, fréquentant l'école de Paris qu'il affectionne. Il louera des ateliers, exposera aux Indépendants et au Salon d'automne. Ami de Julius Pincas, dit Pascin et de Maurice de Vlaminck. Il expose également à la Biennale de Venise en 1924 et à Londres. En 1928, il présente au Salon d'automne la toile *Mon modèle*1.

Il est remarqué par la critique et vend déjà bien ses œuvres. Il expose successivement

chez Devambez, Berheim Jeune, Georges Aubry. Il excelle dans l'art de représenter le genre humain, son sujet privilégié est le nu féminin et les personnages de caractère. Grand voyageur, il visite l'Europe entière, ainsi que le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord et séjourne en Oregon à l'âge de 65 ans d'où il ramène de nombreux dessins, aquarelles et tableaux, témoins de la vie des pays visités. Il affectionne particulièrement l'Espagne. Homme très cultivé, passionné, instinctif (La Cité 19 novembre 1970 Fernand Bree), son œuvre est très importante.

Ses œuvres sont exposées dans les musées de Bruxelles, d'Anvers, de Liège et il a exposé aussi à Riga de son vivant.

Jean Dupont (peintre)

Jean Dupont, né en 1934 à Herseaux en Belgique, est un peintre et dessinateur belge.

Biographie. Jean Dupont est né à Herseaux. De 1947 à 1952, il entreprend des études de peinture à Mouscron, puis à l'Académie de Tournai, à l'Académie de Saint-Gilles, et enfin à l'Institut Van der Kelen et Logelain.

Jean Dupont est artiste peintre, créateur d'affiches et de timbres-poste, cartonnier de tapisseries réalisées aux ateliers Four à Aubusson et à la manufacture Crecit à Tournai.

De 1957 à 1984, il est professeur à l'Institut des Arts Décoratifs à Liège.

En 1975, il installe son atelier à Beaufays où il expose environ tous les deux ans.

Oeuvres. L'œuvre de Dupont se compose de paysages, souvent dominés par la couleur bleue : « des Nuits Habitées, paysages immobilisés de givre, nimbés de bleu de lune, des Marines parsemées de falaises, de voiliers, de grèves, de phares et de ports éblouissants de bleu de tempête, des Grilles Inutiles gardiennes de la nuit et du silence, sœurs du vent en robe bleu de neige, et des Arbres-fleurs aux envolées d'arabesques et de papillons bleus d'infini ».

Les œuvres de Jean Dupont figurent dans divers collections publiques et privées en Allemagne, Belgique, Brésil, Canada, Espagne, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Italie, Japon, Luxembourg, Principauté d'Andorre, Pays-Bas, Russie, Suède, Suisse, Tchéquie et Turquie.

Certaines œuvres se retrouvent au Musée du Pentagone à Washington, au Musée municipal d'Eunice en Louisiane, dans la collection du Musée de la Poste à Bruxelles, dans la collection privée du Roi Baudouin ainsi que dans la collection privée de la Reine Fabiola.

Entre 1994 et 2022, plusieurs dizaines de ses œuvres ont été vendues aux enchères.

Émile Duray

Émile Arthur François Duray, né à Saint-Josse-ten-Noode (Bruxelles) le 12 septembre 1862, mort à Paris le 18 mai 1937, est un peintre français, d'origine belge.

Biographie. Élève aux Beaux-Arts de Paris, dans la classe d'Alexandre Cabanel, il expose à Besançon en 1893 deux peintures dont une vue de Concarneau, puis à Carcassonne l'année suivante, trois toiles.

Le 20 décembre 1894, il épouse à Paris, Sophie Laure Dornier (1852-1899). D'après le compositeur Reynaldo Hahn, Duray fréquente le dessinateur Louis Montégut (1855-1906), qui organise, à cette époque, des soirées musicales avec la famille d'Alphonse Daudet et le pianiste Édouard Risler.

Il est au Salon des artistes français à partir de 1899 dont il devient membre, puis au Salon des indépendants en 1928-1929 où il présente les toiles *Le Bateau fantôme* et *Calme du soir*. Veuf

depuis un an, il se remarie en 1900 avec Jeanne Adèle Raulin. Son témoin est son frère, l'architecte Henry Duray (né en 1856).

Vers 1905-1908, il réside à Paris au 9 de la rue Bleue. Il meurt à Paris (16e arrondissement) le 18 mai 1937.

Maurice De Meyer

Maurice De Meyer, né à Bruxelles en 1911 et mort à Bruxelles en 1999, est un peintre belge.

Biographie. Maurice De Meyer, né à Bruxelles en 1911 et mort dans la même ville en 1999, fut l'élève d'Alfred Bastien et d'Henri Logelain, et l'ami de Jean Laudy, Maurice Wagemans et Pierre Paulus.

Thématique. Il avait une prédilection pour les vues de Paris avec des enfants qui jouent et des personnages colorés, des promeneurs, des drapeaux flottants, des hippodromes, des natures mortes, des paysages et des marines. À partir de 1985, influencé par Boudin, il ne peint plus que des vues de plages et de la mer.

Il est classé parmi les impressionnistes.

Albert Demuyser

Albert-Joseph-Léon (dit Bob) Demuyser, né à Laeken le 3 septembre 1920 et décédé à Uccle le 15 juin 2003, est un peintre animalier autodidacte de la seconde moitié du *xxe* siècle ayant comme sujet de prédilection les chevaux et plus particulièrement ceux de courses.

Historique. Ses représentations de chevaux lui vaudront, à l'initiative d'«Hermès» qui sponsorisa le Prix de Diane, de figurer à l'exposition de Chantilly qui réunissait, en juin 1986, les artistes du genre les plus talentueux. Administrateur de sociétés, il fut également gentleman rider, à partir de 1959, date à laquelle il reçut sa carte délivrée par le baron van Zuylen, alors secrétaire du Jockey-Club de Belgique. Propriétaire belge de chevaux de course, il engagea également ses chevaux à l'étranger, bien avant la fermeture des hippodromes belges⁴ de Boitsfort, Groenendael et Sterrebeek. Sa casaque, particulièrement visible de loin, était bleue avec étoiles blanches, manches rouges et toque blanche. Plus tard, elle inspira le choix du nom de l'Écurie Washington. Il fut prisonnier de guerre au Stalag V-A ainsi que estafette⁵ pour le Mouvement national belge durant la Seconde Guerre mondiale.

Alfred Elsen

Alfred Elsen, né le 16 novembre 1850 à Anvers et mort le 17 octobre 1914 dans la même ville, est un peintre de paysages et aquafortiste belge.

Biographie. Alfred Elsen naît le 16 novembre 1850 à Anvers.

Il a pour professeurs Polydore Beaufaux et Edward Dujardin à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers.

Sur les conseils de Charles Verlat, il suit vers 1874 les leçons de François Lamorinière, qui devient son ami. Ses paysages des environs d'Anvers reprennent le style réaliste et détaillé de Lamorinière. Lors de ses débuts au salon de 1874, sa *Vue d'automne* est bien accueillie. Il expose à Gand, Bruxelles, Anvers, Liège, Londres et Paris.

Il est membre des Aquafortistes anversois.

Alfred Elsen meurt en 1914 dans sa ville natale.

Le musée d'Anvers conserve de lui *Soleil et Sous-bois*.

Ernest Engel-Pak

Ernest Engel-Pak, né en 1885 à Spa et mort en 1965 à Valabre, est un peintre et lithographe belge.

Biographie. Ernest Engel-Pak naît en 1885 à Spa. Vers 1900 il suit des cours de dessin à Spa.

Autodidacte, il a une jeunesse mouvementée, passant du temps à l'étranger en France, en Allemagne et aux Pays-Bas où il travaille dans plusieurs domaines. Il peint également sous le nom d'Engel-Rozier vers 1920. En 1923 il épouse Claire Rozier.

En 1924, il s'installe à Paris où il expose pour la première fois en 1926 à la Galerie Vignol des portraits, des vues de Corse et des scènes populaires parmi lesquelles les toiles *Le Phénomène*, *Les Hommes au café*, *La Marchande de journaux*, *Dans le métro* et *L'Égaré*. Il est en contact avec Torres-Garcia, qu'il rencontre en 1928 et qui est aussi un ami de Jean Hélion et Marcel Duchamp. En 1934, il s'installe en Provence. Après la guerre, son travail fait l'objet d'expositions collectives d'artistes abstraits, notamment au Salon des Réalités Nouvelles entre 1947 et 1956. Il a un certain nombre d'expositions individuelles en Espagne, en France, en Hollande et en Belgique et une exposition rétrospective de son travail est organisée à Aix-en-Provence en 1966.

Influencé par le cubisme de Torrès-Garcia, à partir de 1926 ses peintures deviennent plus monumentales et plus structurées. À la suite de sa découverte du surréalisme en 1929, il s'oriente vers un art lyrique et abstrait. Il expose avec les Surindépendants à Paris. En 1931 à Bruxelles, il est l'un des fondateurs du *Journal des poètes*. Installé à Sanary en 1934, durant dix ans il mène une vie retirée de peintre et d'agriculteur. À partir de 1943, il signe Engel-Pak. En 1946 il adhère au groupe des Réalités nouvelles et illustre le texte de Paul Eluard *Objets de Mots et des Images*.

À partir de 1954, il est conservateur du Pavillon de Chasse du Roi René à Valabre.

Il meurt en 1965 à Valabre.

James Ensor

James Sidney Edouard Baron Ensor (Ostende, 13 avril 1860 - là-bas, 19 novembre 1949) était un peintre symboliste belge. Il est généralement reconnu comme l'innovateur le plus important de l'art moderne en Belgique, un individualiste déviant qui ne s'est pas facilement laissé tomber dans une direction artistique ou une autre. Il était également compositeur et écrivain.

Cycle de vie. – Famille. Le père d'Ensor, James Frederic Ensor, avait des parents britanniques. La mère d'Ensor était Marie Louise Cathérine Haegheman d'Ostende, une femme d'origine modeste, fille de commerçants de dentelles qui ne savaient ni lire ni écrire.

La famille a déménagé dans un nouveau bâtiment au coin de la Van Iseghemlaan et de la Vlaanderenstraat à Ostende en 1876. Sa mère et sa sœur Mimi tenaient une boutique vendant des souvenirs, des coquillages, des chinoiseries et des articles de carnaval tels que des masques et des costumes de bandes dessinées. Ces articles influenceront plus tard l'imaginaire d'Ensor et les masques reviennent souvent plus tard dans ses œuvres. Certains étages servaient de chambres pour les touristes. James a pu aménager un petit studio dans la pièce mansardée. De là, il avait une bonne vue sur les rues et les toits de la Van Iseghemlaan et de la Vlaanderenstraat. Ce thème reviendra

fréquemment dans plusieurs de ses œuvres. Ce studio fut également utilisé pendant quelque temps par son ami Willy Finch.

Bien que né à Ostende, James Frederic était inscrit à Brighton, fils de James Rainford et d'Anne Andrew, ses grands-parents anglais. Ces grands-parents anglais étaient des retraités du Sussex. Le père d'Ensor, ingénieur des Ponts et Chaussées, part aux États-Unis peu après la naissance du petit James dans l'espoir d'y faire fortune. Ce fut un échec et il revint sans le sou. Ensor disait de son père qu'il était un homme sensé et supérieur, un intellectuel qui parlait plusieurs langues. Il s'abonne à des magazines d'art, ce qui peut avoir influencé son fils. Cependant, il n'a pas pu faire face à l'échec et, sous la tutelle d'une marchande ostendaise sobre et autoritaire, dont il dépendait financièrement, il a commencé à boire et est devenu la honte de la famille. Il a été ridiculisé comme un ivrogne ostendais et est rentré un jour à moitié rasé avec une moitié de moustache. Il est décédé le lendemain de son rapatriement ivre par la police, alors qu'Ensor avait 27 ans et était au plus fort de sa période créatrice. James Ensor ne pardonnera jamais la classe sociale qui avait expulsé son père et continue de la mépriser dans ses tableaux.

Ensor avait une sœur Mariëtte, habituellement appelée Mietje (il l'appelait lui-même Mitche), qui avait un an de moins que lui. Elle deviendra l'un de ses modèles préférés. Elle épousa un commerçant chinois quand Ensor avait 32 ans. Ce n'était pas un mariage réussi. Elle quitta son mari au bout de quelques mois, mais eut un enfant avec lui, une fille qui devint la douce nièce gardienne Alex et qu'Ensor appelait "La Chinoise". Elle se maria plus tard à l'âge de quinze ans.

– **Vie privée.** James Ensor lui-même n'a jamais été marié. Il a caché ou mystifié sa vie privée autant que possible. Étudiant à l'académie de Bruxelles, il fut impressionné par Mariette Rousseau, épouse d'Ernest Rousseau et sœur aînée de son ami Théo Hannon. Il l'a représentée d'innombrables fois. Il eut plus tard une petite amie : Augusta Bogaerts (1870-1951), la « Sirène », qu'il peint dans le célèbre double portrait de 1905, alors qu'elle avait 35 ans. Cette fille d'un hôtelier ostendais avait 10 ans de moins qu'Ensor, qui l'a rencontrée pour la première fois à 28 ans. En 1904, il rencontre Emma Lambotte de Liège, une femme mariée intelligente. Il l'appelait « sa fée marraine » et correspondait activement avec elle. Grâce à cette femme, il entre en contact avec François Franck, l'instigateur du cercle artistique anversois "Kunst van Heden" (et plus tard fondateur de la collection Ensor au Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers). En 1914, il donne des cours de peinture à Alice Frey, qui a émigré à Ostende en raison des circonstances de la guerre et qui habite à côté de chez lui. Elle pourrait ainsi se dire "la seule élève" de James Ensor

Cours. En 1873, le jeune Ensor fréquente l'école d'Ostende Onze-Lieve-Vrouwecollege. Il s'y révèle être un élève indiscipliné, mais il montre déjà un grand penchant pour le dessin. Les archives du Collège Notre-Dame contiennent un livret "Le petit secrétaire" avec "Un cavalier à cheval" en page de titre, signé du jeune Ensor. Il expose ses premiers dessins et peintures alors qu'il a à peine 14 ans au célèbre maître Louis Dubois, qui l'encourage. Ensor n'est resté dans cette école que deux ans. Il suit ensuite des cours de peinture et de dessin auprès de deux peintres ostendais Edouard Dubar (peintre de marine devenu photographe et publiant des lithographies) et Michel Van Cuyck (peintre à l'huile, aquarelliste et lithographe). Ici aussi, il se montrait rebelle et n'avait pas une haute opinion de leur "technique d'éponge et de dessin trompeuse, de leur métier ennuyeux, neutralisé et mort-né".

En 1876, il suit des cours de dessin d'après antiquités et modèles vivants à l'Académie des Beaux-Arts d'Ostende. Ses premières peintures sur la mer, la plage et les paysages de dunes et polders datent de cette époque, comme "Dunes" (vers 1876), "Vue de Mariakerke" (1876), "Fort Napoléon" (1876), "Le char triomphal " (1877), "La voiture de baignade sur la plage" (1877).

Ensor a 17 ans lorsqu'il s'inscrit à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles le 8 octobre 1877. C'est la seule fois où il quitte Ostende pour une période plus longue. Il a été absent pendant trois ans. Il loua une petite chambre dans la Sint-Jansstraat, près de la Grote Markt. Ses professeurs Joseph Stallaert, Joseph van Severdonck et Alexandre Robert lui donnent des cours de peinture et de dessin sur le modèle classique. Mais il a de nouveau eu des ennuis avec ses professeurs. Il rencontre

quelques condisciples : Willy Finch, Paul Dubois, Fernand Khnopff, Willy Schlobach, Guillaume Van Strydonck, Rudolph Wystman et Dario de Regoyos.

Au cours de cette période, Ensor a dessiné un certain nombre de personnages populaires de son environnement ostendais, non pas tant pour des raisons sociales que pour développer davantage son talent de dessinateur. De cette époque datent également "Golfbreker à Ostende" (1878), "Garçon nu" (1878), "Paysage de polder" (1878), "L'homme au bras blessé" (début 1879), "Autoportrait" (1879).), "La jeune fille au nez retroussé" (1879), "Ensor devant le chevalet" (1879) et le dessin au fusain sombre "Nu féminin" (1879) (appelé aussi "La Bohémienne").

Quand Ensor avait 20 ans, en 1880, il quitta l'académie et avec elle Bruxelles. Le résultat de sa formation n'avait pas été si grand. Il n'a reçu qu'un septième prix pour le dessin d'après le modèle classique et un dixième prix pour la peinture d'après nature. Cela faisait de lui un homme en colère et amer et il dépeignait cette humeur dans des scènes sarcastiques et satiriques. Il retourne à Ostende, avec ses parents au coin de la Vlaanderenhelling et de la Van Iseghemlaan. Pour échapper à sa mère autoritaire, il se retire dans le grenier et y installe son premier atelier. Depuis la grande lucarne du grenier, il avait une vue plongeante sur la mer (avec ses infinies nuances de lumière et de couleurs, représentées dans différentes marines), sur les rues, les bâtiments et les passants. Ce point de vue se reflétera dans de nombreux travaux. Il a continué à vivre ici jusqu'en 1917 et y a également réalisé ses plus belles peintures.

La même année 1880, il peint son célèbre "Le Garçon à la lampe" dans des tons majoritairement noirs et ocres, ainsi que ses œuvres "Mer grise", "Nature morte au canard", "Le marais". Il reste productif et peint en 1881 sa "Rue de Flandre dans la neige", "Portrait de mon père", "La Dame sombre", "Après-midi à Ostende", "Le peigneur de laine" et "La femme à l'écharpe bleue". C'est sa « période sombre » qui s'exprime dans ses intérieurs bourgeois dans lesquels il dépeint l'atmosphère de raideur et d'ennui avec un sombre travail de pinceau impressionniste. Il peint la plupart de ses marines entre 1880 et 1885. Comme ses dessins, il peint ses marines en plein air convaincu. Son tableau impressionniste "Grande Marine - Coucher de soleil" de 1885 est l'une de ses plus grandes toiles.

Les Vingt. Ensor, soutenu dans son talent par l'avant-garde bruxelloise, envoie trois tableaux (Le Coloriste, Le Salon citoyen et Nature Morte) au salon progressiste Chrysalide en 1881 et le tableau "Musique russe" à l'Exposition Générale des Beaux en 1882. .-Médecin à Bruxelles. Le tableau "Le Burgersalon" dépeint l'atmosphère suffocante de son propre environnement familial. Le tableau "Musique russe" fait référence à la musique de chambre russe récemment découverte en Belgique. Ensor fera plus tard régulièrement référence au thème de la musique dans ses œuvres ("Portrait de Dario de Regoyos" (1884), "Muziek in de Vlaanderenstraat" (1891), "Au conservatoire" (1902) ou en insérant des musiciens ou lui-même en tant que musicien) .

Il peint son "Portrait de ma mère", "Le Mangeur d'huîtres" et "La Dame en détresse" en 1882.

À partir de 1882, Ensor devient membre du cercle artistique de L'Essor. Il participe aux sixième (1882) et septième (1883) expositions de ce groupe. Il apparaît également au salon L'Essor en 1885.

Les travaux d'Ensor furent rejetés à plusieurs reprises, notamment par L'Essor. La plupart de ses peintures ont été considérées avec insatisfaction ou ont été qualifiées de plus curieuses que belles avec les scènes les plus folles. L'intégralité de sa candidature au Salon des Beaux-Arts d'Anvers a été rejetée. Il se sentait incompris, « masqué » pour ainsi dire. Cette entrée comprenait "Après-midi à Ostende" (1881) et "De Oestereetster" (1882), deux œuvres qui seront plus tard considérées parmi ses chefs-d'œuvre. Avec "Le Mangeur d'huîtres", Ensor s'éloigne de l'atmosphère sombre de ses tableaux précédents. Il a peint sa sœur dans un monde lumineux de couleurs et de lumière. Le refus du salon et de la critique d'art fut pour lui une grande déception. Il décide de s'éloigner de la réalité objective et de suivre désormais sa propre voie. "Le Mangeur d'huîtres" fut acheté 20 ans plus tard par le Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers, au Salon Triennal de 1904. Il expose au Kursaal d'Ostende en 1882 et 1883, à la 32e Triennale de Gand (1883) et au salon de la Société Royale des

Aquarellistes Belges (1883). En 1883 il peint la morne existence des "Ivrognes" et en 1884 la toile colorée "Les toits d'Ostende", dont le ciel turbulent n'est pas sans rappeler "Le dernier voyage du navire de guerre Téméraire" de William Turner. En 1887, Ensor et Guillaume Vogels se rendent à Londres pour mieux connaître l'œuvre de Turner.

L'avocat bruxellois Octave Maus s'est entre-temps imposé comme un organisateur, mécène, porte-parole et inspirateur enthousiaste d'un nouveau groupe d'artistes révoltant, Les XX. Ce groupe, fondé en octobre 1883, est devenu un groupe remarquable d'innovateurs dans le monde de l'art belge. Il rejoint ce groupe d'artistes progressistes bruxellois et en devient membre fondateur. Tout peintre ayant une certaine réputation ou en passe de devenir célèbre exposerait aux salons Les XX. Henri de Toulouse-Lautrec et Georges Seurat ont fait leur première percée à Bruxelles.

Ensor expose six œuvres lors de la première exposition des XX en 1884. Il reçoit des critiques plutôt désobligeantes, dont un premier article dans L'Art Moderne (revue dirigée par Octave Maus). Mais sa candidature au Salon officiel de Bruxelles a de nouveau été refusée. Il envoie vingt œuvres au salon des XX de 1886, mais la critique ne parle que de sa technique et non de la valeur artistique de ses œuvres.

Il décompose cette critique à fond dans son ouvrage "Le Calvaire", avec lui-même sur la croix, victime de tant d'incompréhensions, et le critique comme un soldat romain qui lui transperce le côté.

Suite à sa nomination comme Chevalier dans l'Ordre de Léopold, il fut honoré en 1904 par ses amis du "Cercle Cecilia", organisateurs du festival carnavalesque "Bal du Rat mort" au kursaal d'Ostende. Le magazine festif, tiré à 40 numéros seulement et édité par Géo Daveluy, a été illustré par Ensor lui-même. Outre une photo d'Ensor, il contient des textes dans lesquels il critique certains amis de manière carnavalesque, suivis d'une reproduction rouge des "Diables qui me taquent" et de quelques chants ludiques.

Dessinateur et graveur. Au début des années 1880, il réalise de nombreux dessins réalistes des objets de son environnement, comme des livres, des vases, des objets exotiques ou une cheminée. Il intègre cela dans des motifs intérieurs sombres. Ces natures mortes ont joué un rôle important dans son œuvre. Il s'éloigne du genre décoratif habituel, sans grand contenu, comme c'était la mode à l'époque, et de ce fait ces œuvres sont considérées comme un tournant dans ce genre.

À l'âge de 25 ans, Ensor développe des troubles intestinaux qui entraînent des inquiétudes chroniques quant à sa santé. Ses premiers dessins de la série "Auréoles du Christ" ou "Les sensibilités de la lumière" voient le jour ("L'Adoration des bergers", "Le Christ se montre au peuple", "L'Entrée à Jérusalem", "Satan et le fantastique". les légions tourmentent le Crucifié", "La Descente de Croix et l'Ascension du Christ"). Ses peurs et ses hallucinations n'ont pas été comprises par Les XX. Les gens disaient que c'était le produit d'un cerveau malade. Mais Emile Verhaeren remarqua l'influence de Rembrandt dans ces œuvres.

1886 marque un tournant dans l'évolution artistique de la « Lumière » d'Ensor. Il a pris ses distances avec ses « intérieurs » sombres. Il réalise ses premières gravures en 1886, encouragé par Mariette Rousseau. Il a été influencé par les œuvres du peintre français Odilon Redon, mais aussi par des maîtres flamands comme Jérôme Bosch ou Pieter Breughel l'Ancien. Des créatures fantastiques, entremêlées de figures issues de l'imagination d'Ensor, entrent dans un intérieur bourgeois.

Il atteint son apogée en 1888 avec pas moins de 45 eaux-fortes, dont « Autoportrait pas fini » (1885) et le chef-d'œuvre « La Cathédrale » (1886), avec lesquels il devient tout aussi célèbre. La cathédrale fait partie d'une série de 133 œuvres graphiques. C'est l'une de ses œuvres graphiques les plus célèbres et aussi l'une des premières dans laquelle il représente une foule de personnes. Une version de cette œuvre fut également vendue en 1933, coloriée à la craie.

Sa gravure "Les diables détruisent les anges et les arangels" (1888) reflète l'atmosphère des œuvres de Jérôme Bosch ou de Pieter Brueghel l'Ancien à travers l'utilisation de diables, de monstres et de

masques.

"Les Bains d'Ostende" est une œuvre bien connue de 1890 réalisée à la peinture à l'huile, à la craie et au crayon de couleur. Il le reproduit en 1891 dans un dessin à l'encre de Chine sur papier et dans une version gravée. Ici, Ensor dessine de manière ludique et satirique le beau monde et les excursionnistes sur la plage d'Ostende lors d'une journée d'été chargée. En raison d'allusions érotiques évidentes et de critiques de grades et de positions, l'œuvre fut rejetée en 1895 (ou 1898 ?) au salon de « La Libre Esthétique ». Lorsqu'Ensor s'en plaignit auprès du roi Léopold II, Octave Maus dut même lui accorder une place d'honneur.

Avec « Le Christ calme la tempête » (1891), il fait mouche dans le modernisme.

Tableau "L'Entrée du Christ à Bruxelles". À partir de 1885, la figure du Christ occupe une place centrale dans l'œuvre d'Ensor. Il allie le sublime au grotesque, tantôt conventionnel, tantôt humoristique.

En 1888, alors qu'Ensor avait 28 ans, il commença à travailler sur "L'Entrée du Christ à Bruxelles en 1889". Cela deviendra son tableau le plus populaire, mais aussi l'une de ses œuvres les plus difficiles. L'œuvre ne fut cependant pas terminée un an plus tard pour être exposée au salon Les XX.

C'était devenu une œuvre monumentale de 2,58 mètres de haut et 4,31 mètres de long. Son atelier mansardé n'était pas assez haut et il dut clouer la toile au mur, tandis que la partie inférieure restait au sol. Ensor ne pouvait pas utiliser de peinture en tube coûteuse pour une œuvre aussi monumentale. Il demande à un peintre en bâtiment de préparer de la peinture émail en pots de 5 et 10 kg. Il a ensuite peint la peinture non diluée à grands traits, couche par couche, en enroulant à chaque fois un peu le tableau.

Ensor utilise un thème biblique, à savoir l'entrée du Christ à Jérusalem, mais il transpose le thème à Bruxelles. Caché dans la scène, le Christ (traits du visage d'Ensor ?) est assis sur un âne, accompagné d'une foule en liesse, d'une fanfare et d'un cortège coloré de masques. Des milliers de personnages grotesques surgissent du fond, avec au premier plan des personnages masqués dont Ensor se moque : le juge vaniteux, les soldats souriants, les femmes de pêcheurs, la bourgeoisie suffisante, un couple amoureux ridicule, un médecin au chapeau de magicien, la Mort. en morceaux, une bande de musiciens des "Fanfares doctrinaires" et enfin, tout en avant, un évêque pompeux qui joue du tambour-major. À droite, le bourgmestre et ses échevins en costumes de clown. En haut se trouve une banderole avec le texte « Vive la Sociale » (montée du parti socialiste). Ensor a en fait trompé toute la communauté et a fait passer tout le monde pour des imbéciles. Il a situé cette entrée à Bruxelles parce qu'il y avait connu tant de déceptions.

La toile est restée enroulée dans son atelier mansardé, au coin du désastre des Flandres, pendant 29 ans. Il existe pourtant une photo de cette époque sur laquelle on voit l'œuvre maladroitement clouée au mur de l'atelier avec de nombreuses autres œuvres. Ce n'est qu'en 1917 qu'il put vraiment l'attacher au-dessus de son harmonium, lorsqu'il emménagea dans sa nouvelle maison de la Vlaanderstraat. Il hérite de cette maison, l'actuelle Maison Ensor, de son oncle Léopold. Lors du transport de l'œuvre pour la grande rétrospective de 1929 au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, il a fallu d'abord démolir un morceau du balcon de la façade. Cela se reproduisit pour l'exposition Ensor au Musée national du Jeu de Paume à Paris en 1932.

Eugène Demolder appartient au petit cercle des intellectuels qui défendent Ensor et écrivent sur lui la première monographie "Mort Mystique d'un théologien". En 1892, Demolder écrivait : "... Le peintre Ensor (...) est l'un des premiers en Belgique à être interpellé par la recherche moderne de la lumière. C'est un innovateur (...) Nous avons vu quelle variation et quelle flexibilité Ensor apporte à ses tableaux...

La toile a été légèrement endommagée par quelques éclats d'obus lors de la Seconde Guerre mondiale. Elle fut ensuite accrochée en divers lieux : à Venise (1950), au Casino de Knokke (1971),

au Musée des Beaux-Arts d'Ostende (1977-1978), prêtée au Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers, Chicago et New York (1976) et le Kunsthaus de Zurich (1983). Il a été acheté en 1987 par le Getty Museum de Malibu, Los Angeles, où il a été soigneusement restauré. Il en existe également une copie à la Maison Ensor à Ostende.

Cette œuvre a atteint des proportions mythiques dans l'histoire de l'art moderne. Il anticipait, voire inspirait, l'expressionnisme du XXe siècle. Cependant, dans cette œuvre, on retrouve l'influence de maîtres antérieurs tels que Jérôme Bosch, Peter Paul Rubens, William Hogarth, Francisco Goya, William Turner et Georges Seurat.

Les épaisses couches de pigments qui poussent la foule frénétique lilliputienne de l'arrière-plan vers les masques du premier plan sont presque une parodie grotesque des espaces plats des peintures des XX. Ce tableau audacieux, anachronique selon les standards de 1889, a dû représenter une véritable attaque contre les conventions de beauté contemporaines. La laideur brute du sujet n'est pas inférieure à la multitude de couleurs de cette œuvre, à la confusion volontaire dans la composition et à l'abandon complet d'une perspective d'un point. Il faut remonter très loin dans l'histoire de l'art, jusqu'aux distorsions brutales d'après 1945, pour retrouver quelque chose de similaire comme dans les œuvres de Willem de Kooning, de Jean Dubuffet et du mouvement Cobra.

Ensor en a réalisé une gravure en miroir sur papier japonais en 1898 (collection de la Bibliothèque Royale Albert Ier, Bruxelles).

La figure du Christ dans les œuvres d'Ensor. Ensor a utilisé à plusieurs reprises la figure du Christ, généralement dans un sens allégorique, comme « Le Christ offensé » (eau-forte, 1886), « Le Christ mourant » (1888), « Le Christ calme la tempête » (1891), « L'Homme de Chagrins" (1891) (un autoportrait déformé), "Le Christ et les critiques" (1891), "La Tentation du Christ" (1913).

Entre 1912 et 1920, il réalise 31 lithographies « Scènes de la vie du Christ », réutilisant plusieurs dessins antérieurs. Il les publie en 1921 sous forme d'album en nombre limité d'exemplaires numérotés et signés (édition Galerie Georges Giroux).

En 1887, Ensor dessine La Tentation de saint Antoine, une satire vicieuse et libérale, sur 51 feuilles d'un carnet de croquis. Il contient des centaines de dessins miniatures représentant des dieux orientaux, des diables, du sexe et encore un Christ. Cette œuvre a ensuite été exposée à l'Art Institute of Chicago.

La Libre Esthétique. En raison des intenses querelles entre les artistes, Octave Maus ferme le cercle artistique Les XX en 1893, malgré les protestations véhémentes de James Ensor. Maus fonde un nouveau cercle d'art à La Libre Esthétique, cette fois sans membres, mais uniquement avec des invités. Ensor voulut abandonner et vendre toutes ses œuvres pour 8.000 francs belges, mais ne trouva aucun acheteur. Dans son adversité, incomprise et critiquée par ses contemporains, il a continué, mais c'est précisément à cause de cela que sa puissance créatrice s'est accrue.

En fin de compte, sa vision distincte fut de plus en plus acceptée par les connaisseurs d'art. En 1893, le Cabinet des Estampes de Bruxelles achète un grand nombre de ses gravures (il en avait réalisé 44 en 1888).

En 1894, Ensor est invité à la première exposition de "La Libre Esthétique" et, avec Guillaume Vogels, il fonde le "Cercle des Beaux Arts d'Ostende" dans sa ville. La même année, il vend 25 gravures à la salle des estampes de Dresde.

En décembre de la même année, encouragé par Eugène Demolder, il organise sa première exposition au Comptoir des Arts Industriels La Royale à Bruxelles. Cette initiative suscite l'intérêt du Musée Royal des Beaux-Arts, qui achète l'année suivante "Le Lampéniste", la belle œuvre de 1880, pour 2.500 francs belges.

En 1898, il participe au Salon des Cents de Paris avec 25 œuvres, mais le succès escompté ne se concrétise pas. Néanmoins, en 1899, un numéro spécial de « La plume », consacré aux œuvres d'Ensor, paraît à l'occasion de cette exposition. Et la même année, l'Albertina de Vienne achète une

centaine de ses gravures.

Cette année-là, il peint également le célèbre "Autoportrait entouré de masques" dans lequel il se représente au milieu de son art, un masque parmi les masques.

La mère d'Ensor décède le 8 mars 1915 à l'âge de quatre-vingts ans. Dans ces jours qui suivirent sa longue agonie, il la dessina quatre fois et la peignit deux fois (huile sur toile "Ma mère morte" 1915) ; collection Mu.ZEE, Ostende). Sa sœur, sa tante Mimi, est décédée deux ans plus tard. Il dit ainsi au revoir aux deux femmes qui ont joué un rôle décisif dans son éducation. Ensor a déclaré un jour lors d'un discours à table que sa mère et sa tante l'avaient guidé à travers ses années les plus difficiles financièrement.

Ensor et ses masques. Il n'y avait pas de masques dans les premières œuvres de James Ensor. Mais se sentant ignoré ou rejeté par le monde de l'art, il se rebelle de plus en plus contre lui. Une situation de conflit est apparue entre lui et la société, de sorte qu'il a utilisé des images très chargées, telles que les masques, les squelettes, la mort, le carnaval et les travestis, pour embarrasser la société.

Il a trouvé l'inspiration pour ses masques (et ses coquillages) dans la boutique de souvenirs de sa mère. Un certain nombre de ces masques existent toujours et sont conservés à la Maison Ensor à Ostende.

Une première œuvre avec des masques "Annoyed Masks" date de 1883. Elle n'était pas encore aussi chargée symboliquement, mais plutôt une représentation d'un déguisement de carnaval ou éventuellement une référence à la boisson de son père. Ici, le personnage tient toujours un masque sur son visage. Dans les œuvres ultérieures, la figure et le masque forment une unité. Les squelettes sont apparus pour la première fois dans le tableau "Skeleton Views Chinoiseries" de 1885 et les démons dans la gravure "Satan et les légions fantastiques tourmentent le crucifié" de 1886 (série Auréoles du Christ). Le carnaval et le travestissement sont apparus dans "Carnaval sur la plage" de 1887.

A partir de 1888, les choses s'accélérent avec ses œuvres connues : "L'entrée du Christ à Bruxelles" (1888), "Les masques défient la mort" (1888), "Les masques regardent un magicien nègre" (1888) (en fait un tableau peint sur le travail de ses années d'académie en 1879), "L'étonnement du masque Wouse" (1889), "La vieille dame aux masques" (1889) et enfin son célèbre "L'intrigue" (1890), "Les masques et la mort" (1897), « Le Baptême des masques » (1891), « Le Désespoir de Pierrot » (1892), « Autoportrait aux coquillages et aux masques » (1917).

Ensor utilisait en fait des masques pour démasquer. Il voulait exposer la face vraie mais cachée de ses figures ridicules ou maléfiques.

Les squelettes et la mort sont le thème principal de : "Des squelettes se battent pour un pendu" (1891), le dessin "La mort persécute le troupeau humain" (1887), "Les démons qui me tourmentent" (1888), "La multiplication des poissons" (1891), "Pierrot et squelettes" (1905 et 1907), "Crânes fleuris" (1909).

James Ensor, dans sa lutte contre la société établie, a souvent choisi l'homme ordinaire. Un exemple frappant est le dessin en couleur « The Strike » (1888). D'autres exemples sont "Le pisseur" (représentation d'un civil), "Les bons juges" (1891), "Les gendarmes" (1892), "Les mauvais docteurs" (1892), "Au conservatoire de musique" (1902)

Inclusion dans la noblesse. Bien qu'il ait déjà exposé à Hanovre (1927), Berlin, Dresde, Mannheim (1928) et Leipzig, 1929 devient l'année de gloire d'Ensor. Puis sa plus grande et plus importante rétrospective est organisée au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Son sensationnel "Entrée du Christ à Bruxelles" a été exposé pour la première fois et il a été inclus dans la paire sous le nom de James Baron Ensor (Baron J. Ensor, son diable et ses armoiries, 1934; huile et crayon noir sur panneau). Le 13 avril 1930, il inaugure même sa propre statue avec sa devise « Pro Luce » dans les jardins de devant, en face du Kursaal d'Ostende. Il avait maintenant 70 ans.

Ensor a réalisé environ 850 tableaux au cours de sa vie, dont environ un tiers étaient des natures mortes.

James Baron Ensor est décédé le 19 novembre 1949, à l'âge de 89 ans, à la clinique Heilig Hart d'Ostende et est enterré à côté de la tour de son église bien-aimée des dunes Onze-Lieve-Vrouw-ter-Duinen, dans le district d'Ostende. Mariakerke.

Ensor en tant que musicien. Il était un visiteur fidèle des concerts et récitals du Kursaal d'Ostende. James Ensor jouait du piano, de la flûte à bec et de l'harmonium en tant que musicien autodidacte. L'harmonium était un cadeau des collectionneurs Albin et Emma Lambotte.

Sans jamais avoir reçu de formation musicale, il se met à improviser et à composer en 1906. Il ne savait ni écrire ni lire la musique et faisait noter et arranger ses compositions par d'autres (comme Michel Brusselmans et Georges Vriamont) pour harpe, orgue, carillon, quatuor à cordes, quintette de flûtes et orchestre symphonique.

Il a lui-même joué plusieurs fois ses propres compositions devant un public, quoique de manière peu orthodoxe. Au cours des années suivantes, il se considérait parfois plus comme un musicien que comme un peintre, mais il reçut peu de reconnaissance pour cela. Le virtuose de l'orgue Auguste De Boeck considérait auparavant ses compositions comme des airs de danse sans prétention.

Ses compositions étaient souvent des danses et dégageaient une atmosphère de salon bourgeois. On peut citer :

La Gamme d'Amour (Flirt de Marionettes) (la "Gamme de l'Amour"), ballet pantomime en six parties (terminé en 1911). Il a dessiné le décor et un certain nombre de costumes sous forme de lithographies en couleurs. Les tentatives pour que ce ballet soit représenté à Paris ont échoué. Finalement, le ballet fut interprété pour la première fois par les étudiants de l'Académie de musique d'Ostende en 1917. Plus tard, la musique fut jouée lors d'une rétrospective d'Ensor dans la salle d'exposition de la Galerie Georges Giroux à Bruxelles en 1920. Le ballet fut finalement créé en 1927 au Palais Royal. Opéra flamand d'Anvers, grâce aux efforts de l'homme d'affaires et amateur d'art François Franck. Elle fut également jouée en 1932 au Théâtre Royal d'Ostende.

Marche des Rotariens Ostendais (1923),

Faux Caprice (1930).

Ensor année 2010. 2010 a été une année importante avec de nombreuses expositions du travail d'Ensor. C'est alors qu'il naquit à Ostende il y a 150 ans. Ci-dessous quelques mentions :

Mu.ZEE à Ostende (fusion du PMMK et du Musée des Beaux-Arts d'Ostende) : Ensor et le groupe Les Vingt, avec des œuvres d'artistes ayant visité Ensor à Ostende.

Palais des Beaux-Arts de Bruxelles : Ensor dans son contexte, avec des œuvres des prédécesseurs, contemporains et artistes contemporains d'Ensor.

Musée des Beaux-Arts de Gand : Ensor intime, où le chef-d'œuvre Enfants à la toilette du matin (1886) de la Collection Flandre, acquis en 2008, a joué un rôle central.

Ensor année 2024. A l'occasion du 75ème anniversaire de la mort d'Ensor, de nombreuses expositions et performances auront lieu en Belgique tout au long de l'année 2024. L'hommage s'intitule Ensor 2024.

Ostende a lancé un vaste festival municipal en décembre 2023, comprenant une exposition au Mu.ZEE de natures mortes d'Ensor et de ses contemporains avec environ 50 natures mortes et dessins d'Ensor et 100 natures mortes qui ne sont presque jamais montrées publiquement par des artistes souvent oubliés, mais compétents, des peintres tels que Jean -Baptiste Robie, Philibert Cockx et Hubert Bellis. La Maison Ensor présente d'abord une exposition d'autoportraits d'Ensor, suivie de l'exposition "James Ensor : Satire, parodie, pastiche". Une exposition "Ostende, le paradis imaginaire d'Ensor" sera présentée aux Galeries vénitiennes à l'été 2024, démontrant le lien dans ses

œuvres entre James Ensor et Ostende.

Anvers reprendra le flambeau en septembre 2024 avec quatre grandes expositions. Le KMSKA présente l'exposition « Les rêves les plus fous d'Ensor » dans neuf salles. Au-delà de l'impressionnisme dans lequel Ensor est comparé aux sources d'inspiration internationales, à ses contemporains et à ses adeptes. Le Musée Plantin-Moretus accueillera ensuite l'exposition "La recherche de la lumière d'Ensor. Expériences sur papier" avec les expériences graphiques d'Ensor. Le Musée de la Photo d'Anvers souhaite traduire les problématiques de l'œuvre d'Ensor dans la photographie contemporaine dans le cadre de l'exposition "Cindy Sherman. Anti-fashion". Le Musée de la Mode d'Anvers s'inspire des masques d'Ensor avec l'exposition 'Mascarade, maquillage & Ensor'.

Anecdotes. En 1908, la "Librairie nationale d'Art & d'Histoire G. Van Oest & Co" publie le livre d'Emile Verhaeren sur "James Ensor" dans la série "Collection des Artistes belges contemporains". Verhaeren décrit l'état complet de l'art et de la production d'Ensor jusqu'en 1908.

Dans son autobiographie "Die Welt von Gestern" (1942), l'écrivain autrichien Stefan Zweig décrit son séjour en 1914 à De Haan, sur la côte belge. Il vient régulièrement à Ostende et rencontre James Ensor et le poète et critique d'art Fernand Crommelynck. Zweig considérait Ensor comme le plus grand peintre moderne, mais il le considérait comme un homme excentrique et fermé. Ensor se considérait apparemment comme un compositeur de polkas et de valse plutôt que comme un peintre ou un dessinateur. Il avait du mal à dire adieu à ses œuvres d'art et souhaitait seulement les vendre au prix fort. Lorsqu'Ensor reçut plus tard la visite du peintre russe Vassily Kandinsky, il se qualifia à nouveau avant tout de musicien.

En mai 2007, la Communauté flamande a acheté l'œuvre d'Ensor "Pierrot et squelette en jaune" (dimensions 38 × 48 cm) pour 1,5 million d'euros et l'a prêtée au Musée des Beaux-Arts de Gand, récemment restauré. Le vendeur était Joseph De Lange. Cette petite œuvre, aux couleurs plutôt ternes, était l'une des œuvres préférées d'Ensor.

James Ensor était représenté sur le dernier billet de 100 francs belges.

À Aartselaar, Anderlecht, Anvers, De Haan, Eindhoven, Gand, Helmond, Ichtegem, Koksijde, Nieuwpoort, Ostende (encore en vie), Oostkamp, Reet, Roeselare, Rumst, Torhout, Sint-Denijs-Westrem, Vilvoorde, Vorselaar et Waalwijk, ses rues portent son nom.

Au Mu.ZEE d'Ostende se trouve un moulage de sa main (de son vivant) par Oscar De Clerck.

On trouve également des jetons autour d'Ensor de Dolf Ledel et Harry Elstrøm.

Timbres : émissions de la Poste belge en 1958, 1984 et deux émissions différentes en 1999, dont une simultanée avec Israël.

Le groupe de rock américain They Might Be Giants a enregistré la chanson « Meet James Ensor » en 1994.

"The Joyful Entry of Christ into Brussels" a inspiré le chanteur américain Bob Dylan pour écrire la chanson "Desolation Row". Il a prouvé que Bob Dylan connaissait James Ensor dans son émission de radio Theme Time Radio Hour (décembre 2008) où il présente la chanson de They Might be Giants avec un aperçu de la vie et de l'œuvre d'Ensor.

En 2021, le promoteur immobilier Versluys a achevé la construction de la tour Ensor I. Dans ce bâtiment, le propriétaire Bart Versluys présente 2 tableaux de sa collection personnelle.

Henri Evenepoel

Henri Jacques Édouard Evenepoel est un peintre, dessinateur et graveur belge né le 2 octobre

1872 à Nice et mort le 27 décembre 1899 à Paris.

Biographie. – Famille. Henri Evenepoel est né de parents bruxellois, d'une famille qui trouve ses origines, dès le *XIV*^e siècle, dans des villages de l'ouest de Bruxelles, à Wambeek, Borchtlombeek et Ternat.

Le père d'Henri, Charles *Edmond* Armand Evenepoel, né à Molenbeek-Saint-Jean le 23 mars 1846, est employé de commerce, professeur de piano, puis haut fonctionnaire belge — il était chef de division au Ministère de l'Intérieur en 1893 — et est mort à Uccle le 1^{er} mars 1931. Edmond Evenepoel était très cultivé, et un mélomane critique musical dans le journal *La Flandre libérale* et le *Guide Musical* (1889-1914). Henri restera très lié à son père. Edmond Evenepoel était le fils de Jacques-Charles Evenepoel, comptable, né à Bruxelles le 6 juin 1824, et mort à Schaerbeek le 7 mai 1892 en sa maison du n° 78 rue Dupont, et d'Elisabeth Caroline Célestine van Swyngenhoven.

La mère d'Henri, Anne Émilie Peppe, née à Saint-Gilles le 19 mai 1846, et morte à Schaerbeek en sa maison du n° 30 rue Royale-Sainte-Marie, le 19 octobre 1874, alors que Henri n'avait que deux ans, était la fille de Henri Marie Jacques Peppe, comptable, puis employé à la Banque de Belgique, puis négociant, et de Sophie Jeanne Mathilde Christine van Gelder qui s'étaient mariés à Bruxelles en 1842. Notons que cette dernière était veuve en premières noces de Félix Devis, mort en 1840, et que de ce premier mariage elle avait eu une fille Sophie Devis, née le 18 août 1838 à Anvers, qui épousa à Schaerbeek le 22 juillet 1857 le statuaire Charles-Auguste Fraikin. C'est cette *Tante Sophie*, une dame riche, cultivée et mondaine, qui aidera beaucoup Henri Evenepoel même dans ses heures sombres.

Henri avait un frère aîné, Maurice Charles Henri Edmond Evenepoel, né à Schaerbeek le 20 janvier 1870, qui était directeur d'usine à Tournai, qui épousa en 1893 à Bruxelles Euphémie - dite *Kikine* - Marie Eugénie Annez. À ce mariage assistait l'architecte parisien Henri Parent, âgé de 74 ans et qualifié d'oncle. Maurice est mort en 1933 et il n'eut pas de descendance.

Jeunesse et formation. Henri Evenepoel est né le 2 octobre 1872 à Nice, dans le quartier Saint-Barthélémy, dans *un logis de hasard*, pris en location par ses parents pour un séjour de longue durée sur la Côte d'Azur, afin de permettre à sa mère, épuisée par sa première grossesse deux ans auparavant, de retrouver des forces et se refaire une santé.

Le jeune Henri suit les cours de dessin à l'Académie de Saint-Josse-ten-Noode ainsi que les cours de l'atelier du peintre Ernest Blanc-Garin et du décorateur Adolphe Crespin à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles. À Bruxelles, il réside au no 78 rue Dupont, dans la commune de Schaerbeek, là où son grand-père avait sa demeure.

En 1892, il s'installe à Paris. Il loge chez sa cousine, Louise De Mey, qui sera l'un de ses modèles préférés, notamment pour *Portrait de Madame D. (en deuil)* ou *le Chapeau blanc*. Elle avait deux enfants de son mari : Henriette, née en 1890 à Paris, immortalisée dans le tableau *Henriette au grand chapeau*, et Sophie *Suzanne* De Mey, née en 1891 à Paris. Louise était apparentée au peintre Charles Hermans.

Henri Evenepoel se forme à l'atelier de Gustave Moreau à l'École des beaux-arts de Paris, et y rencontre Henri Matisse, Simon Bussy, Eugène Martel, Albert Huyot, Georges Rouault et Charles Milcendeau. Il se liera d'amitié avec ce peintre vendéen, et lui fera rencontrer l'artiste espagnol Francisco Iturrino qui est représenté dans *L'Espagnol à Paris* (musée de Gand).

En 1894, sa cousine Louise donne naissance à leur fils Charles, qui figurera sur plusieurs de ses portraits d'enfant et notamment dans le tableau *Charles au jersey rayé*. Louise étant toujours mariée, l'enfant portera toujours le nom de De Mey et à cause de la mort prématurée de son père, il ne put jamais porter le nom d'Evenepoel.

En 1895, il se lie d'amitié avec le peintre Henri Huklenbrok.

En 1897, Henri Evenepoel tombe malade et séjourne quelques mois en Algérie pour se soigner. Il se lie d'amitié avec le peintre français Raoul du Gardier qui, comme lui, a fréquenté l'atelier de

Gustave Moreau. La couleur de ses toiles est influencée par son séjour en Algérie. Le tableau le plus emblématique de ce séjour algérien est le *Marché d'oranges à Blida*.

Carrière. De retour à Paris, Evenepoel réalise de grandes compositions comme *Promenade du dimanche au bois de Boulogne*. Sa carrière démarre, il a du succès et son travail est apprécié.

En 1899, il reçoit une invitation d'Octave Maus pour participer au Salon de La Libre Esthétique en 1900, et est invité par les organisateurs de la section belge de l'Exposition universelle de Paris. Henri Evenepoel envisage alors de rentrer en Belgique afin d'épouser sa cousine Louise, dont le divorce sera bientôt prononcé, et de reconnaître son fils Charles.

Dernières années. Quelques jours avant son retour à Bruxelles, le 27 décembre 1899, il meurt prématurément à Paris, emporté par la fièvre typhoïde. Louise meurt à Ixelles le 25 novembre 1941. Elle avait cédé plusieurs tableaux d'Henri aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique.

Il est inhumé au Cimetière de Bruxelles à Evere.